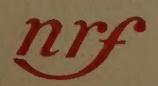
[...]NNÉE N° 303 1er DÉCEMBRE 1938

LA NOUVELLE [R]EVUE FRANÇAISE



9 fr.

Table analytique des annonces

(Les chiffres arabes se rapportent pages blanches ; les chiffres roma aux pages bleues réservées aux li d'étrennes et aux livres pour enfan

LIBRAIRIE  **GALLIMARD**

5, BOULEVARD RASPAIL — **TÉL. : LITTRÉ 24-84**

…U C. SEINE 35.807

Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à …raître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des …teurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulière…ent et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

. ALAIN. Propos sur le religion. Prix ... 18 fr.
. L. ALGAN. Rue de la Roquette. Prix ... 18 fr.
. M. ARNAUD. Manière de blanc. La colline aux grandes antilopes. Prix ... 21 fr.
. C. BAUDELAIRE. Journaux intimes. Notes de J. Crepet ... 15 fr.
. M.-T. BODART. Les roseaux noirs. Prix ... 24 fr.
. A. BONNARD. Le bouquet du monde. Prix ... 40 fr.
. F. DE CASTRO. Forêt vierge. Traduit du Portugais ... 22 fr.
. L.-F. CÉLINE. L'école des cadavres. Prix ... 27 fr.
. P. CHACK. Tu seras marin ... 18 fr.
. COLETTE. Le toutounier. Suite à Duo. Prix ... 15 fr.
. J. GIONO. Une lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix ... 7.50
. E. HERRIOT. Sanctuaires. Egypte, Palestine, Syrie ... 18 fr.
. E. JALOUX. L'oiseau-lyre ... 18 fr.
. JOUHANDEAU. Le jardin de Cordoue ou Endymion endormi ... 22 fr.
15. G. LENOTRE. En France jadis. Prix ... 21 fr.
16. T. MANN. Joseph en Egypte. 45 fr.
17. J. MELIA. Ce que pensait Stendhal. Prix ... 15 fr.
18. W. MONOD. Après la journée 24 fr.
19. H. DE MONTHERLANT. L'équinoxe de septembre ... 18 fr.
20. C. OFAIRE. Sylvie Velsey ... 18 fr.
21. H. POULAILLE. Les rescapés. 1917-1920 ... 24 fr.
22. G. RAGEOT. Anne-Jeanne ... 18 fr.
23. M. RICHARD. Jeanne qui s'en alla. Prix ... 21 fr.
24. I. RIVIÈRE. Images d'Alain-Fournier. Prix ... 18 fr.
25. R. ROLLAND. Valmy ... 15 fr.
26. R. ROLLAND. Beethoven. Le chant de la résurrection ... 350 fr.
27. C. SAINTE-SOLINE. Le haut du seuil. Prix ... 18 fr.
28. J. SAGERET. Curiosités aquatiques. Prix ... 18 fr.
29. J. VOILIER. Jours de lumière. Prix ... 18 fr.
30. C. YVER. La chaleur du nid. Prix ... 18 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

. O. AUBRY. Bonaparte et Joséphine. Prix ... 35 fr.
. O. AUBRY. Brumaire ... 35 fr.
. P. ALLARD. Le quai d'Orsay 18 fr.
. G. BACHELARD. La psychanalyse du feu ... 22 fr.
. R. BASCHET. Le général Daumesnil. Prix ... 20 fr.
. A. FABRE-LUCE. Histoire secrète de la capitulation de Munich ... 10 fr.
37. M. FUCHS. Un pacte avec Hitler. Prix ... 24 fr.
38. Histoire générale de la médecine, pharmacie, art dentaire, art vétérinaire. 3 volumes ... 990 fr.
39. G. IZARD. Les coulisses de la Convention ... 18 fr.
40. J. MARQUES-RIVIÈRE. Amulettes, talismans et pantacles dans les traditions orientales et occidentales. 50 fr.

Les conditions d'abonnements *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 508 et 509 du cahier d'annonces

nrf VIENT DE PARAITRE

MARCEL JOUHANDEAU

LE JARDIN DE CORDOUE

OU

ENDYMION ENDORMI

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE................ 22 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur......................... 38 fr.

S'il y avait quelque chose d'interdit à l'auteur, c'était bien l'exotisme. Il est vrai qu'il n'y a pas si loin du climat de l'Espagne à celui de Chaminadour.

Opales préparait le *Jardin de Cordoue*. Un *Don Juan* et un *Voyage des Argonautes* lui feront suite, mais quel renouveau d'intérêt, oserai-je dire quelle actualité gagne ce récit à paraître après les *Chroniques maritales* !

S. P.

DU MÊME AUTEUR :

A JEUNESSE DE THÉOPHILE	16.50	LES PINCENGRAIN	16.50
ONSIEUR GODEAU INTIME	15 fr.	PRUDENCE HAUTECHAUME	12 fr.
PALES	12 fr.	ASTAROTH	12 fr.
E JOURNAL DU COIFFEUR	15 fr.	L'AMATEUR D'IMPRUDENCE	18 fr.
TE-LE-LONG	16.50	BINCHE-ANA	15 fr.
ONSIEUR GODEAU MARIÉ	18 fr.	CHAMINADOUR II	21 fr.
HAMINADOUR	18 fr.	IMAGES DE PARIS	18 fr.
LGÈBRE DES VALEURS MORALES	21 fr.	LE SALADIER	20 fr.

HRONIQUES MARITALES .... 22 fr.
ES TÉRÉBINTE « UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT » .... (*épuisé*)
ÉRONICANA.................... 15 fr. | ÉLISE.............................. 15 fr.

Ces deux derniers volumes tirés chacun à 500 exemplaires sur alfa, sous couverture Ingres ornée d'un bois de GALANIS

Aux Editions Schiffrin :
LE PARRICIDE IMAGINAIRE

Aux Editions du Sud
ÉLOGE DE L'IMPRUDENCE

Aux Editions de la Galerie Simon
XIMÈNES MALINJOUDE, illustré par ANDRÉ MASSON.
BRIGITTE ou LA BELLE AU BOIS DORMANT, illustré par M. LAURENCIN.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

THOMAS MANN

JOSEPH ET SES FRÈRES

III

JOSEPH EN ÉGYPTE

ROMAN

Traduit de l'allemand par

L. SERVICEN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE	45 fr.
40 exemplaires numérotés sur alfa supérieur........................	82 fr.

Voici le troisième volume du grand cycle de Joseph et ses Frères. Les premières pages évoquent l'Égypte et nous restituent une civilisation plusieurs fois millénaire, avec un relief, une couleur, un sens de la grandeur, où la science de l'archéologue s'allie à la poésie de l'écrivain. La seconde partie du volume est le livre de l'amour, l'amour de la femme de Putiphar pour Joseph, le déchaînement d'une passion d'autant plus violente qu'elle a été longtemps réfrénée. Avec une puissance d'analyse où il se surpasse lui-même, Thomas Mann nous montre Mout-em-enet luttant contre son penchant, puis vaincue, cédant au vertige et sombrant dans la folie et le crime. Ce Joseph devenu à travers les siècles un thème de plaisanteries faciles, Mann démonte son mécanisme moral, expose la complexité du drame intérieur qui se joue en lui et qui du renoncement, lui fait un devoir : « Songe que plus tard notre légende volera sur les lèvres des hommes et qu'il faut que nous la préservions de toute souillure... » Aux côtés de Mout-em-enet et de Joseph s'animent des figures d'une psychologie extrêmement fouillée, qu'on n'oublie plus : Pétépré, le courtisan du soleil, l'eunuque gras, lettré, qui fuit les responsabilités mais qui, quand il le faut, sait juger selon l'équité, le grand prêtre Béknékhons, emphatique, grandiloquent, rigide : les deux nains ; enfin l'intendant Mon-Kaw, d'une pathétique simplicité... Dans aucun de ses ouvrages, Thomas Mann ne s'est affirmé avec autant de vigueur et de puissance.

DU MÊME AUTEUR :

AVERTISSEMENT A L'EUROPE *(traduit de l'allemand par Rainer Biemel)*. Préface d'ANDRÉ GIDE .... 6 fr.
JOSEPH ET SES FRÈRES I. Les Histoires de Jacob .... 18 fr.
— — II. Le Jeune Joseph .... 15 fr.
Ces deux romans sont traduits par L. Servicen.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

PIERRE HAMP

ENQUÊTES

GUEULES NOIRES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .... 28 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 52 fr.

Pierre Hamp a dans les Lettres contemporaines une suffisante originalité. Il a créé un genre et il le renouvelle. Il ne se tient pas à une seule formule de succès. Après la série de la « Peine des Hommes » où il a fait vivre la passion des hommes au travail, il entreprend une suite d'enquêtes qui commence avec « Perdu dans le gratte-ciel » et se continue par « Gueules noires » en attendant « Passant par la Lorraine ». « Perdu dans le gratte-ciel » nous montre l'Amérique ; « Passant par la Lorraine », nous montrera l'Allemagne. « Gueules noires volume de 340 pages nous montre d'abord le mineur français. Le livre est en six chapitres dont le second « Gueules blanches » décrit les mineurs d'or du Maine et de la Creuse, qui ont repris l'extraction sur l'emplacement des mines antiques. Puis viennent « l'Homme et le fer », et la puissance sociale de l'acier ; « Les hommes du rail », aiguilleurs-bijoutiers qui donnent au transport des foules la précision d'un mouvement d'horlogerie ; une étude poignante sur « Les enfants au travail » et enfin « Un brin de fil, un brin d'Histoire » qui apparente dans l'éternité les métiers de l'aiguille à ceux de la truelle et élève la robe de Paris à la valeur d'une cathédrale.

Cette masse énorme d'investigation dans le travail français n'est pas conçue selon le type de l'enquête explicative. Les hommes y sont décrits avec l'émotion de la nouvelle et du roman, autant qu'avec la science de l'Histoire. Des chapitres comme La Mine antique, les Pénitents du grisou, La Musique et la mine rassemblent la poésie, le drame, l'érudition, la statistique. Ce sont des poèmes de sentiments, de mots et de chiffres. Le récit a l'allure d'un conte ; le conte évoque toute l'âme du métier, ses drames et sa tendresse, sa férocité et son amour.

Une enquête ainsi menée est attirante comme un récit de voyage et aussi vivace qu'un roman d'aventure. L'exactitude de l'Histoire et des mœurs y est rigoureuse. On y est instruit sans se donner de peine et amusé sans perdre son temps. Chaque fait est vrai ; chaque personnage est en relief. Si l'on apprend combien la France extrait d'or de ses vieilles mines et par quels procédés, on voit la figure du mineur en lutte contre le quartz aurifère à la place même on a frappé le pic de l'esclave antique.

« Gueules noires » est un livre qui peut être mis dans toutes les mains. Son titre même n'est qu'une précision corporative, car c'est ainsi que se nomment les mineurs de charbon. Ecoliers, étudiants, jeunes filles, ouvriers, industriels, femmes et quiconque est amoureux d'alerte et puissante lecture, trouveront dans ce livre le ravissement de leur imagination et l'emploi salubre de leur loisir.

DU MÊME AUTEUR :

LA PEINE DES HOMMES

LE RAIL .... 15 fr.
MARÉE FRAICHE. — VIN DE CHAMPAGNE .... 15 fr.
L'ENQUÊTE .... 15 fr.
LE TRAVAIL INVINCIBLE........ 15 fr.
LES CHERCHEURS D'OR .... 12 fr.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES . 15 fr.
LE LIN .... 24 fr.
GLUCK AUF ! .... 15 fr.
MES MÉTIERS.................... 18 fr.
IL FAUT QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU. .... 15 fr.
NOTRE PAIN QUOTIDIEN........ 18 fr.
LES MÉTIERS BLESSÉS. .... 15 fr.
LA VICTOIRE MÉCANICIENNE ... 12 fr.
UN NOUVEL HONNEUR. .... 15 fr.
UNE NOUVELLE FORTUNE .... 15 fr.

GENS

PREMIER TABLEAU .... 15 fr.
DEUXIÈME TABLEAU .... 15 fr.
MONSIEUR CURIEUX .... 12 fr.
MADEMOISELLE MOLOCH .... 12 fr.
VIEILLE HISTOIRE .... 12 fr

ENQUÊTES

PERDU DANS LE GRATTE-CIEL. 27 fr.
GUEULES NOIRES.............. 28 fr.

* * *

FRANCE, PAYS OUVRIER .... 9 fr.

THÉATRE

I. — PROLOGUE POUR UNE PIÈCE SANS COCU. — LA MAISON. — LA COMPAGNIE .... 12 fr.
II. — MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR. — MADAME LA GUERRE .... 12 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



Pour paraître au début de Décembre

JACQUES DEBÛ-BRIDEL

ANNE GENEVIÈVE DE BOURBON

DUCHESSE DE LONGUEVILLE

UN VOLUME IN-OCTAVO SOLEIL, sous couvert. illustrée . .	32 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	52 fr.

Née en prison, reine de la société précieuse, ambassadrice, chef de parti, animatrice d'une vraie révolution, enfin, convertie au jansénisme, tenant tête à Louis XIV, triomphant du pape et des jésuites dans la bataille pour Port-Royal, la duchesse de Longueville, inspiratrice des héroïnes de Corneille, s'est imposée à l'admiration de son siècle si riche cependant en personnalités féminines de premier plan...

Elle fut fort belle de l'aveu général, usant de son charme pour faire triompher sa cause. Mazarin observe :

« Mme de Longueville a tout pouvoir sur son frère... Elle voudrait le voir dominer et disposer de toutes les grâces... Si elle aime la galanterie, ce n'est pas du tout qu'elle songe à mal mais pour assurer des serviteurs et des amis à son frère. »

Condé fut un grand génie militaire, mais il n'avait point la tête politique, le seul homme d'État du parti des Princes fut Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville.

Mazarin déclare encore :

« Je connais au moins trois femmes capables de gouverner ou de bouleverser un grand royaume : Mme de Chevreuse, la princesse Palatine et la duchesse de Longueville... »

Ambition et amour ne font qu'un pour elle. D'amour elle n'en connaît qu'un seul aussi en dépit de ses amants ; Condé ne s'y trompait pas et devant le lit de mort de Mme de Longueville, le 15 avril 1679, il déclarait :

« Madame ma sœur n'aime que moi et moi je n'aime qu'elle. »

« Mme de Longueville dans sa délicate puissance est encore à peindre. » Le jugement de Sainte-Beuve reste toujours vrai.

Victor Cousin a bien tenté de faire l'ensemble du portrait mais son œuvre est demeurée incomplète, inachevée. En s'efforçant de ramener Anne-Geneviève de Bourbon au niveau des bourgeois du XIXe siècle, il a singulièrement trahi et affadi l'âme tumultueuse et altière de cette princesse.

Depuis, sous couvert de critique scientifique nous avons vu reprendre toutes les accusations sans preuve des R. P. jésuites, Rapin, Bouhours contre la protectrice de Port-Royal.

Ici, on trouvera un ouvrage de bonne foi aussi documenté que possible, aux sources mêmes : Archives nationales, Archives des Condé à Chantilly..., etc.

On y lira quelques pièces et plusieurs lettres inédites.

J'ai tenté uniquement, de comprendre et de faire revivre, le rôle joué par une femme de génie, rôle singulièrement déformé par l'histoire officieuse ou par des panégyristes trop naïfs.

Car Mme de Longueville c'est tout le XVIIe siècle, *d'avant l'asservissement de 1660*, dans sa volonté de grandeur et d'héroïsme : la préciosité, la Fronde, le Jansénisme.

J. D.-B.

DU MÊME AUTEUR :

FRÈRE ESCLAVE, *roman*	15 fr.
JEUNES MÉNAGES. *roman.* (Prix Interallié 1935)	15 fr.
LES SECONDES NOCES, *roman*	16.50

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE LIT

DIRECTEUR (19

Direc

Le Directeur r

Publiera très prochainement :

POLITIQUE, par JACQUES CHARDONNE

NOUVELLES PAGES, par ANDRÉ GIDE

LES QUATRE CHEVAUX, par PIERRE JEAN JOUVE

DÉCHIRÉ (suite), par LÉON-PAUL FARGUE

LES EMPREINTES, par PATRICE DE LA TOUR DU PIN

SONGE D'ÉLEUTHÈRE, par JULIEN BENDA

LES MIENS, par MARCEL JOUHANDEAU

UN PROCÈS DE SORCELLERIE EN GUINÉE FRANÇAISE par LUCIEN LÉVY-BRUHL

L'HOMME DE CINQUANTE ANS, par FRANÇOIS MAURIAC

LETTRE A CORNÉLIUS, par JEAN GRENIER

JULES RENARD, par RAMON FERNANDEZ

PSYCHOLOGIE DE L'ART, par ANDRÉ MALRAUX

MAGNOLIA, par CLAIRE SAINTE-SOLINE

LE LIVRE DE COMPTES, par CLAIRE SCHMIDT

VAROUNA, par JULIEN GREEN

LE PENSEUR SUBJECTIF, de KIERKEGAARD

LLE

NÇAISE

DE CRITIQUE — 30e ANNÉE

ES RIVIÈRE

IAN

e 4 à 7 heures

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire — de luxe de La Nouvelle Revue Française,* à partir du 1er ______________ 19__

*Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
				Edition ordinaire :
	85 fr.	100 fr.	110 fr.	......UN AN
	46 fr.	54 fr.	60 fr.	.....SIX MOIS
	*			*Edition de luxe :*
	145 fr.	170 fr.	185 fr.	......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A ______________, le ______________ 193__

Nom ______________ (SIGNATURE)

____

Adresse ______________ * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35.807

nrf NOUVEAUTÉS

VIOLET TREFUSIS

IL COURT, IL COURT...

ROMAN

Traduit de l'anglais par JEAN TALVA

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE................. 20 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Pureté et finesse, telles sont les qualités majeures de ce récit. Ce furet qui court, court, passe, glisse, s'enfuit d'une main à l'autre, pour Mme Violet Trefusis c'est, — on l'aurait deviné — l'amour. Sur ce thème l'auteur a construit un roman spirituel et sagace, léger en surface, grave en profondeur. Où les personnages abondent, tous séduisants par quelque côté. Bref un roman frais et intelligent.

J. P. MAXENCE, *Gringoire*, 9-9-38.

Mme Trefusis a des finesses exquises, son livre est semé d'images précieuses, ses analyses psychologiques ont la rapidité sans défaut d'un vol de martin-pêcheur. Sa sensibilité est d'une qualité rare, et elle sait l'exprimer avec beaucoup de bonheur.

JEANINE DELPECH, *Les Nouvelles Littéraires*, 17-9-38.

Appartenant aux deux rives de la Manche Mme Violet Trefusis en profite pour avoir à la fois de l'esprit et de l'humour.

MARTIN MAURICE, *La Lumière*, 16-9-38.

Il apparaît au milieu de charmantes évocations de la vie anglaise un sens de l'humour qui ne nous surprend pas chez Violet Trefusis.

GEORGES POUPET, *Le Jour*, 24-9-38.

Le charme du livre tient à une féminité délicate et spirituelle, à un ton léger et cursif, qui est l'élégance même.

La psychologie féminine est marquée dans le livre avec des traits incisifs et fort amusants : le ton des dialogues est d'une légèreté exquise, mais celui des lettres est plus parfait encore. On croirait voir des documents véritables, bien que la bouffonnerie y soit forte.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 27-10-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

50e anniversaire de la fondation de L'INSTITUT PASTEUR

Collection VIES DES HOMMES ILLUSTRES

HENRI DROUIN

LA VIE DE PASTEUR

18 fr.



L'AVENIR DE LA SCIENCE

Collection publiée sous la direction de JEAN ROSTAND

LECOMTE DU NOÜY
de l'Institut Pasteur
LE TEMPS ET LA VIE
20 fr.

J. P. LOCKHART MUMMERY
L'ORIGINE DU CANCER
Traduit de l'anglais par Mme Gottlieb
18 fr.

S. METALNIKOV
de l'Institut Pasteur
LA LUTTE CONTRE LA MORT
18 fr.

S. ZUCKERMANN
LA VIE SEXUELLE ET SOCIALE DES SINGES
Traduit de l'anglais par A.-M. Petitjean
25 fr.

TH. H. MORGAN
EMBRYOLOGIE ET GÉNÉTIQUE
Traduit de l'anglais par Jean Rostand
20 fr.

JEAN LHERMITTE
LES MÉCANISMES DU CERVEAU
21 fr.

Dr R. RIVOIRE
LA SCIENCE DES HORMONES
30 fr.

RAOUL MICHEL MAY
LES CELLULES EMBRYONNAIRES
32 fr.

Sous presse :

C. C. FURNAS
LE SIÈCLE A VENIR
Traduit de l'anglais par A.-M. Petitje

Pour paraître ensuite :

G. MONOD-HERZEN
L'IMAGE DU MONDE

ROGERS D. RUSK
LES ATOMES
Traduit de l'anglais par A.-M. Petitj

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

FRANCIS JAMMES

1868-1938

EXTRAITS DE PRESSE

La mort d'un patriarche est chose émouvante. Les poètes patriarches ne sont pas légion. Jammes emporte avec lui une authentique et rare poésie de plein air, de charme rural, de chambres agrestes..

HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 2-11-38.

Il était la poésie même, dans le sens que lui donne Lamartine qui assimilait ses poèmes à des prières ou à des invocations et qui les composait en marchant, à la chasse, à cheval ou dans la solitude de l'âme.

HENRY BORDEAUX, *de l'Académie Française*,
Le Petit Journal, 4-11-38.

Sa poésie avait un charme infini et une rare simplicité, une simplicité fort savante en vérité, mais qui savait admirablement ne pas trop laisser voir toute la science qu'elle contenait. Ainsi Francis Jammes avait su jouer avec des contradictions qui eussent entravé tout autre que lui. Devant son œuvre tout cela paraissait facile comme semblait naïve son âme à travers son œuvre. Quand les apparences sont aussi parfaites, aussi constantes ne sont-elles pas une vérité ?

Beaux Arts, 4-11-38.

Nous continuions de l'aimer, parce qu'il nous était toujours la source fraîche d'autrefois, où parmi de plus forts breuvages se plaisait à se désaltérer notre soif de tendresse et de poésie. Je viens de relire ses livres pour m'assurer que ma fidélité, cette fois ne me trompait pas. J'y ai retrouvé, en bien des pages d'autrefois possédées par cœur la même émotion le même plaisir..

EMILE HENRIOT, *Le Temps*, 8-11-38.

« La gloire de ceux-là qui meurent le front libre » : cette gloire que Francis Jammes voyait autour du nom d'un autre poète, nul ne doit aujourd'hui la lui refuser. S'il avait su lui-même ce qu'il représentait pour un grand nombre d'entre nous, si une déplorable pudeur ne nous avait empêchés de lui dire quelle place il tenait en nos âmes, peut-être eût-il dédaigné davantage les incompréhensions et les sévérités d'une critique impitoyable. Il fut unique pour nous. La révélation de sa poésie, à l'âge de l'adolescence, nous ne pouvons la comparer qu'à celle de la musique d'un Mozart.

LOUIS CHAIGNE, *Temps Présent*, 4-11-38.

JEAN PRÉVOST

DIX-HUITIÈME ANNÉE

Chronique de la jeunesse de 1918

à relire aujourd'hui que l'armistice a vingt ans

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 16.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

nrf EN SOUSCRIPTION

IVAN BOUNINE

PRIX NOBEL 1933

LA DÉLIVRANCE DE TOLSTOÏ

Il sera tiré en plus du tirage ordinaire :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur......... 38 fr.

A. M. PETITJEAN

PRÉSENTATION DE SWIFT

ÉTUDE ET LARGES EXTRAITS

Il sera tiré en plus du tirage ordinaire :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 65 fr
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur......... 42 fr

ANDRÉ DAVID ET UN DOMINICAIN

MON PÈRE RÉPONDEZ-MOI

Il sera tiré en plus du tirage ordinaire, :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 38 fr

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyez dès publication ....*exemplaire*.... *de* **LA DÉLIVRANCE DE TOLSTOÏ** * *sur pur fil* ; — .... *ex.* * *sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication ....*exemplaire*.... *de* **PRÉSENTATION DE SWIFT** * *sur pur fil* ; — .... *ex.* * *sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication............*exemplaire*.... *de* **MON PÈRE RÉPONDEZ-MOI** * *sur pur fil* ; — .... *ex.* * *sur alfa.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... } *montant de ma souscription*

Nom .... A.............. le.......... 193.

Adresse.......................... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

f

EN SOUSCRIPTION

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

GUY MAZELINE

L'AMOUR DE SOI-MÊME

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr.
exemplaires numérotés sur alfa supérieur........ 38 fr.

GOBINEAU

NOUVELLES ASIATIQUES

NOUVELLE ÉDITION

Préface de C. SERPEILLE DE GOBINEAU

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

exemplaires numérotés sur pur fil .... 74 fr.

ANDRÉ SALMON

TENDRES CANAILLES

SUIVI DE

MONSTRES CHOISIS

NOUVELLE ÉDITION EN UN VOLUME

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

illez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... de L'AMOUR
OI-MÊME* *sur pur fil ; — ....ex.* * *sur alfa.*
illez m'envoyer dès publication .... exemplaire.... des NOUVELLES
TIQUES * *sur pur fil.*
illez m'envoyez dès publication .... exemplaire.... de TENDRES
ILLES * *sur pur fil.*
oint la somme de ....
illez faire recouvrer à mon domicile la somme } *montant de ma souscription.*
....

.... A.............. le.......... 193....
se .... (SIGNATURE)
....

ayer les indications inutiles.

SCUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LIVRES D'ÉTRENNES



nrf POUR LES ÉTRENNES

Tous les classiques sur **un** rayo



BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



AUTEURS ANCIENS
Reliure vert antique
PLUTARQUE

MOYEN AGE
Reliure violette
HISTORIENS ET CHRONIQUEURS

XVIe SIÈCLE
Reliure corinthe
CERVANTES — MONTAIGNE — RABELAIS — RONSAR
SHAKESPEARE

XVIIe SIÈCLE
Reliure rouge
BOSSUET — CORNEILLE — DESCARTES — LA BRUYÈR
LA FONTAINE — LA ROCHEFOUCAULD — MOLIÈR
PASCAL — RACINE

XVIIIe SIÈCLE
Reliure bleue
BEAUMARCHAIS — DIDEROT — LACLOS — ROUSSEA
VOLTAIRE

XIXe SIÈCLE
Reliure vert émeraude
BAUDELAIRE — FLAUBERT — LAS CASES — MÉRIMÉ
MUSSET — EDGAR POE — STENDHAL — VERLAIN

LA COMÉDIE HUMAINE DE BALZAC
Reliure bordeaux

DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR*

nrf *Pour paraître au début de Décembre*

BLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



SHAKESPEARE

THÉATRE COMPLET

EN DEUX VOL.

sur papier bible, reliés en pleine peau souple

2700 pages environ

240 fr.

Ce prix sera porté à **260** *fr. le jour de la mise en vente*

Chronologie de Shakespeare — Tableau généalogique des personnages historiques — Appendice *(Texte anglais d'un monologue d'HAMLET suivi de diverses traductions à travers les siècles).*

AVANT-PROPOS D'

ANDRÉ GIDE

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

illez m'envoyer .... *exemplaire*.......... *du* **THÉATRE DE SHAKES-
RE**, dans la coll. « BIBLIOTHEQUE DE LA PLEIADE ».

oint la somme de ....
lez faire recouvrer à mon domicile la somme .... *montant de ma commande.*

.... A.............................le..................................

se.. (SIGNATURE)

....

ayer les indications inutiles.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR LES ÉTRENNES

GÉNIE DE LA FRANC

La collection « GÉNIE DE LA FRANCE » est la bibliothèque des œuvres indispensables. Son prix la met à la portée du public le plus étendu et, par sa présentation, elle est digne de figurer sur les rayons des lecteurs les plus exigeants. Au fur et à mesure seront publiés tous les chefs-d'œuvres du « GÉNIE DE LA FRANCE »

Textes intégraux, sans coupures ni altérations, conformes à la dernière éd publiée du vivant de l'auteur ;
Impression parfaite en romain Baskerville neuf d'une visibilité excellente, pa meilleures imprimeries françaises ;
Papiers de choix spécialement fabriqués pour le « GÉNIE DE LA FRANC vélin blanc et vergé d'Arches ;
Format élégant et commode : in-8° tellière (11 × 18), de 200 pages envir

Il a été publié, dans cette collection, des œuvres de :

H. DE BALZAC — BAUDELAIRE — BEAUMARCHAIS — BERNAR DE SAINT-PIERRE — BOSSUET — BRANTOME — CHATEAUBRI — CHODERLOS DE LACLOS — BENJAMIN CONSTANT — CORNEI — DESCARTES — DIDEROT — FÉNELON — FLAUBERT — SA FRANÇOIS DE SALES — E. FROMENTIN — THÉOPHILE GAUTIE LA BRUYÈRE — Mme DE LA FAYETTE — LA FONTAINE — LAMART — LA ROCHEFOUCAULD — MARIVAUX — MÉRIMÉE — MICHELE MOLIÈRE — MONTESQUIEU — HENRY MURGER — ALFRED DE M SET — GÉRARD DE NERVAL — PASCAL — PERRAULT — L'A PRÉVOST — RABELAIS — RACINE — RONSARD — J.-J. ROUSSEA SAINTE-BEUVE — GEORGE SAND — Mme DE SÉVIGNÉ — STENDHA CLAUDE TILLIER — ALFRED DE VIGNY — VILLON — VOLTA

142 volumes sont actuellement parus

Chaque vol. sur vélin..  fr. Chaque vol. sur v

Exemplaires numérotés sur arches. Chaque volume.... 15

***

Nous avons procédé, pour les offrir sous une nouvelle présentation, au regroupement d'un certain nombre de titres de cette collection. Ces titres, dont le texte continue à figurer en deux volumes dans l'édition brochée, se trouveront désormais réunis en un seul volume relié pleine toile (sous couvre-livre), selon liste d'auteurs ci-dessous. Chacun de ces nouveaux volumes, sur vélin, composé de 375 à 500 pages ; la reliure est particulièrement élégante et soignée.

Chacun de ces volumes : **18 fr.**

H. DE BALZAC — BAUDELAIRE — BEAUMARCHAIS — CORNEILLE — F BERT — SAINT FRANÇOIS DE SALES — THÉOPHILE GAUTIER — LACL LA FONTAINE — MUSSET — PASCAL — RABELAIS — RACINE — RONSAR ROUSSEAU — Mme DE SÉVIGNÉ — STENDHAL

DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA*

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

FRANCIS JAMMES

Je suis trop près moi-même de la tombe « par le deuil et par les années » pour pouvoir me désoler beaucoup de sa mort. Cette réussite du Bon Dieu qu'était Jammes, a pleinement rempli sa tâche et, depuis nombre d'années déjà, le glissement vers le paradis n'était que trop sensible et dans son œuvre et dans sa vie. Dirai-je même que ce deuil m'apporte une satisfaction : celle de pouvoir faire figurer dans l'anthologie des poètes français que je prépare (et où ne doivent point figurer les vivants) un abondant choix de son œuvre.

Francis Jammes avait pleinement conscience de son importance ; dans le mouvement littéraire contemporain, elle est considérable et peut justifier son orgueil. Je crois qu'il fallait cet orgueil pour lui permettre de s'affirmer, et dès ses tout premiers poèmes, avec une aussi intransigeante originalité. Jammes rompait net avec les écoles et la tradition poétique. Son œuvre n'est dans le prolongement de rien ; elle part à neuf et du sol même ; c'est une source où les altérés, où « ceux qui ont le cœur pur », viennent boire. Jammes est d'une authenticité ravissante. Et le plus étonnant, c'est que, pour des chants si nouveaux, il usait de l'ancien alexandrin ;

mais s'en servait avec une si résolue maladresse que le vieil instrument, faussé par lui, rendait des sons méconnaissables.

> *« Le pauvre pion doux, si sale, m'a dit : j'ai*
> *Bien mal aux yeux et le bras droit paralysé.*
> *Il économise pour se faire soigner... »*

N'importe qui peut s'essayer à de nouvelles harmonies ; ce qui n'appartenait qu'à Jammes c'était de mener aussitôt à perfection sa nouveauté. Aussi bien cette nouveauté n'était-elle pas artificiellement obtenue ; c'est pour ne point fausser sa voix qu'il faussait l'instrument ; cela seul importait pour lui : que la voix fût juste. Celle de Francis Jammes ne rappelait aucune autre ; authentique autant que voix humaine peut être. A présent nous y sommes faits, elle ne nous étonne plus ; quand parurent les premiers poèmes de celui qui se disait faune, cette voix sembla discorde d'abord aux oreilles des citadins cultivés si peu préparés à l'entendre ; mais, bientôt, la justesse de cette voix triompha et, près d'elle ce fut la voix de ses contemporains qui parut factice, empruntée.

Jammes n'avait pas à se chercher. Les premières lettres que j'ai reçues de lui le montrent, dès 1893, tout jeune encore, déjà pleinement conscient de sa saveur, de sa vertu, de ses dons, avec tous ses défauts charmants, ses incompréhensions résolues, son orgueil et sa fantaisie, ses qualités irremplaçables. J'ai pensé que, bien plus que mes commentaires, quelques-unes de ces lettres d'années déjà lointaines, mériteraient d'intéresser les lecteurs de la *N. R. F.* malgré la cocasserie des dythirambes. J'y joins des souvenirs personnels, écrits il y a quelques années. Je les donne sans y rien changer. Je voudrais que l'on pût y sentir, à travers certaines réticences, l'affection qui nous liait et qui tint une grande place dans ma vie.

LETTRES

Juin 1893.

Monsieur,

Je voudrais vous tendre simplement la main, car tout ce que l'on devine à travers une mutuelle sympathie n'est, comme le *Voyage d'Urien*, que le mirage mélancolique d'une réalité. Vous avez bien voulu trouver mes vers nouveaux. Au moins sont-ils sincères. Mais le simple geste d'une personne déjà comprise vaut son œuvre, et c'est ce qui me donne le regret de ne pas vous connaître.

Croyez bien que presque tout est tristesse dans l'œuvre d'une Poésie comme la nôtre et, croyez aussi, je le sens pour vous comme pour moi, que le bonheur, nous ne le trouverons ni dans l'eau bleuâtrement crue des glaciers, ni dans la mystique rosée qui pleure des larmes glacées à la vitre d'Urien, ni dans le rappel mystérieux des noms des écolières d'antan.

Devant Dieu le sens de la vie est tout autre, et, si je parle de Dieu, c'est que je sens que, comme moi, vous avez besoin qu'il vous console.

Mais je vous embête peut-être — mais croyez que la seule sympathie d'un très jeune homme qui ne connaît même pas Paris en est cause.

Je ne veux pas régler le bonheur particulier à chacun. En effet, j'ai trouvé un jour dans un wagon de seconde un contrôleur qui mangeait une saucisse et qui venait de se marier. Cet homme se trouvait si heureux qu'il me conta son bonheur. Et pourtant cet homme me fit peine.

Ce n'est que dans une vie de famille et dans la concession mutuelle et journalière, par exemple, que fait l'âme saine et forte et la beauté d'une femme à la névrose et à l'intelligence de celui qu'elle aime que nous pourrons devoir le bonheur.

Relisez la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre et croyez moi votre admirateur charmé.

FRANCIS JAMMES
Orthez, rue Saint-Pierre (Basses-Pyrénées)

*

9 janvier 1894.

Monsieur,

Je vous remercie. Je vous admire entièrement et j'a lu votre *Tentative amoureuse* avec le même plaisir curieux que le *Voyage d'Urien*. Il n'y a pas à le nier : vous êtes davantage qu'un grand talent. Ne taxez point cec d'exagération, car je suis très orgueilleux de moi-même et très sévère pour les autres. Ce qui me plaît en vous est ce continuel miroitement de citernes en un Bagdad parfumé, ces effluves tubéreux et sucrés, ces fruits « *violets comme des aubergines* », cette inquiétude « clandestine » comme dirait Loti, qui semble s'émaner d'appartements grillés que vous sous-entendez.

Ah ! Combien je l'aime votre poésie. Mais comme je l'aimerai davantage (pardonnez-moi car j'ai l'horreur de la critique) le jour où, votre œuvre dépouillée de ces linges d'hôpital parfumés d'encens, elle apparaîtra telle que votre âme, amoureuse et très étrange, mais saine.

Donnez-moi la main. Je fais un appel à ce qu'il y a dans votre très grand talent, de profondément crédule et sain. Cette eau fiévreuse « *si bleue qu'elle a toujours l'air profonde* » ne tient chez vous que dans un gobelet. Vous pouvez être aussi grand sans être malade — et vous pouvez l'être de la même façon. Vous êtes une sorte d'Aladin et vous avez une lampe merveilleuse qui peut appeler un génie. Allez dîner chez Sindbad quand midi tombera sur le perron de marbre blanc... Vous y trouverez vos semblables et vous vous direz qu'on peut être sain en buvant des boissons parfumées et en chantant sous les lanternes des feuillages quand vient la nuit. Vous êtes un grand poète : souvenez-vous

…ne abeille sommeille aux-
…pères de mon cœur.

9 Janvier 1894

Monsieur,

[…] vous remercie. Je vous admire entièrement et j'ai lu
[v]otre tentative amoureuse avec le même plaisir
[…]ieux sur le Voyage d'Urien. Il n'y a pas
[…] le Nier : vous êtes davantage qu'un grand talent.
[Ne] taxez point ceci d'exagération, car je suis
[or]gueilleux de moi même et très sévère pour les autres.
Ce qui me plaît en vous est ce continuel miroitement
des citernes en un Bagdad parfumé, ces effluves

. . . .

[…]ster au coin d'un feu de mottes ou d'aller
[…]ener près des pauvres métairies au ronflement
[…]lé des batteuses. Peut-être sous peu de temps des
[illegible] de moi vont-ils paraître. Je ne vous oublierai
[pa]s — mais j'ose à peine m'aventurer, car
[je] suis seul et personne ne me tendra la plume
Je vous serre la main

Francis Jammes

Francis Jammes
Orthez. Basses pyrénées.

Fragments d'une lettre
(1894)

… 5 août 1937

Mon cher Paulhan

Sébastien Chassériau a publié dans trois numéros de la Revue hebdomadaire des notes fort intéressantes sur Pierre Loti et moi. Bien que Chassériau se défende d'être un écrivain, ses amis l'ont décidé à compléter ces souvenirs qui embrassent quarante ans et à les publier en volume que accepte de faire chez Plon. Je crois que vous lui feriez remettre un petit portrait de quelques lignes

. . . .

dans une chemise même en … un peu débordé le cadre votre obligeante amitié … sans attendre, trois ou quatre lignes pour la chronique ou le chapeau et

Je le serai, encore une fois reconnaissant

Farrère

Fragments d'une lettre

(1937)

qu'un cœur empli de solitude vous ouvrira sa porte modeste, le jour où, las de marcher sous des arbres de fièvre, il vous prendra l'envie de vous reposer au coin d'un feu de mottes ou d'aller déjeuner près des pauvres métairies au ronflement ensoleillé des batteuses. Peut-être dans quelque temps des vers de moi vont-ils paraître. Je ne vous oublierai pas. Mais j'ose à peine m'aventurer, car je suis seul et personne ne me tendra sa plume.

Je vous donne la main.

FRANCIS JAMMES

Orthez (Basses-Pyrénées).

*

1894.

Monsieur,

La pluie, une pipe, et c'est assez pour que mon souvenir aille à vous. C'est une période calme et douce à mon esprit que celle des averses ; elles rythment les anciennes pensées, évoquent peut-être pour moi une antérieure vie, et la vie de miens parents morts aux colonies, le bruit de l'eau tombant aux cuves, quand l'ouragan pluvieux roulait dans les rues de la Pointe-à-Pitre.

Certes, en venant de là jusqu'ici, ma poésie a bien changé. Il n'est plus de colibris en fleurs ni de palmiers chanteurs, mais seulement de petits jardins monotones, des moineaux mouillés, des salons obscurs. Et, dans nos campagnes, ces vieux après-midi de Dimanches mélancoliques, avec leur parfum de buis et d'eau bénite sont enchantés par notre sort monotone. Pendant que les fidèles sont à Vêpres, les chats courent les greniers, boivent doucement au fond des vieilles tuiles creuses. Vous devez connaître fort peu cette vie qui nous fait nous intéresser aux moindres détails, vivre en communauté avec les pigeons, les poissons et les sauterelles.

J'ai relu, ce matin, quelques lignes du *Voyage d'Urien*. Je vous redis encore combien je l'admire et combien, à cause de cela, j'en voudrais voir supprimer un très

court passage : la déclaration d'Angaire. Votre esprit est assez audacieux naturellement, que vous n'alliez chercher de telles choses. Ce que vous concevez est admirablement et naturellement trouvé, mais ce que trouve Huysmans n'est, au fond, qu'une chose artificielle et qui le fera tomber. J'ai la critique en horreur et vous êtes peut-être le premier à qui je fasse une observation semblable, peut être parce que je vous comprends et admire beaucoup.

Croyez-moi, votre talent est issu d'une grande pureté d'âme et vous arriverez à n'écrire que par elle. Ne confondez jamais la veilleuse qui brûle en vous avec la flamme de punch qui l'entoure. Fouillez dans l'humanité ! Vous verrez que les seules œuvres chastes demeurent. Ceux qui vous ont comparé à Huysmans ont commis une grande erreur. Vous n'avez rien de lui, que j'ai l'audace de réprouver et de nier. Vous êtes plutôt des Mille et une Nuits, de Lamartine et de Mallarmé, peut-être aussi de Virgile et de Coleridge.

Laissez-moi terminer cette lettre en m'excusant de mon trop long silence et en faisant pour vous et les vôtres les mêmes souhaits de bonheur que pour tous mes amis.

FRANCIS JAMMES

Orthez (Basses-Pyrénées).

*

Milieu d'octobre 1894.

Mon cher ami,

Je vous écris doucement, au coin de mon petit feu, à côté de ma chienne, et je souffre horriblement de la mâchoire. Il fait gris comme lorsqu'il va neiger, une de ces journées où les souvenirs sont très doux. Je viens de relire quelques pages de vos *Cahiers de Walter* ; elles sont bien jeunes, mais bien exquises.

La lettre que vous m'avez écrite, il y a quelque temps, m'a fait plaisir, et, parfois, en l'évoquant, je regrette

de ne pas connaître tous ceux qui apprécient un pauvre sauvage comme moi, qui n'a jamais vu Paris. Si un jour ou l'autre, Dieu m'y mène — pour peu de temps — ce me serait un grand plaisir que de *vous* rencontrer, *réunis* comme mes pensées, chez Mallarmé, par exemple.

Rouart m'a demandé, il y a peu de jours, si je désirerais voir de mes vers dans la *Revue Blanche*. Je lui ai répondu, après hésitation, que j'ai neuf pièces que je crois belles, et que je ne consentirais à les livrer à la publication, que si elles devaient paraître toutes. J'ignore la réponse — mais j'eusse désiré (si oui) vous en dédier une, comme preuve de sympathie (et croyez que c'est beaucoup pour moi). Il faudrait, si j'envoie mon manuscrit à Rouart, vous entendre avec lui à ce sujet.

Sauf une ou deux phrases que je réprouve, votre *Voyage d'Urien* est décidément splendide. Vous avez, au fond de vous, un tempérament sain que vous ne soupçonnez que peu, et qui fera de vous un homme et un grand poète.

Je vous verrai progresser et devenir célèbre, au coin de mon feu, moi qui, sans doute loin de tout et de vous, resterai dans l'ombre comme un grillon, doré par la suie, et que bien peu écouteront.

Je vous serre la main,

FRANCIS JAMMES
Orthez (Basses-Pyrénées).

*

6 juillet 1895.

Cher ami,

Je vous écris au réveil d'une atroce nuit où j'ai pensé crever, ces nuits que vous ne connaissez probablement pas, où l'on s'éveille *lentement en sursaut* avec l'étouffante impression que l'on a le cerveau cramé, pris à la vieille casserole du crâne obsédé.

Horrible, vous dis-je.

Résignons-nous.

Vous allez vous marier, vous me dites ? Si votre fiancée est aussi bonne que vous, ça ira bien. Quant à moi ma grande fortune et ma profession poétique me permettront, je le pense, de longues fiançailles avec la tristesse.

Ah ! si l'on pouvait lécher mon cœur. Quelle grimace et quelle chicorée. Dire que dans tout ce ciel bleu qui m'inonde je n'aperçois aujourd'hui que l'écœurement !

Mais que je ne vous attriste pas. S'il y a dans ce moment un peu de joie dans mon âme, cette joie je vous l'offre, je vous la donne à vous et à votre fiancée et je désire pour vous tout le bonheur que je n'ai pas et je garde l'amertume jusqu'au jour où Dieu trouvera que c'est assez.

A vous,

FRANCIS JAMMES

Je me fie entièrement à vous pour le format. Merci encore.

*

1895.

Mon cher ami,

C'est Dimanche. La cloche sonne et chacune de ses notes pénètre mon cœur de tristesse douce. La journée sera monotone, je pense, car ce n'est plus, comme il y a quelques jours, la fraîcheur tiède et merveilleuse des jonchées de Fête-Dieu, les feuilles en glaive poussées au bord des eaux, dans les prairies, et le chantement pieux des petites filles porteuses de roses et de lys sur les pavés doux et naïfs.

Il fait soleil pourtant. La vie est là puisque je suis triste et que les oiseaux chantent et qu'une vache a mal au pied. Je vous envoie une pensée d'amitié et des souhaits de bonheur. Que la jeune fille que vous devez épouser puisse comprendre ce que vous êtes.

Quant à moi, ma vie se passera encore longtemps peut-être à regarder les ruisseaux.

Dites donc, rendez-moi un service ? Un ami mien, M. de Bordeu, envoya il y a pas mal de temps, un manuscrit, *L'âme volée*, à la *Revue de Paris* et je me souviens d'une lettre de Bartholomé donnant l'espoir que Ganderax lirait et prendrait probablement cette œuvre.

Que l'on ait ou pas l'intention de publier, ce serait un grand service que vous rendriez à une âme comme celle de Bordeu, malheureusement blessée par la vie cruelle, de vous informer de ce qu'est devenu ce manuscrit et me le faire savoir le plus tôt possible.

Je vous demande encore ce service parce que j'ai compris votre cœur.

Votre ami,

FRANCIS JAMMES

*

1896.

Mon cher ami,

J'étais plongé en de vieilles lectures sur la Chine (tout enfant j'ai dormi sur une malle rapportée des « Indes » par un très ancien parent) — j'étais, dis-je, plongé en de vieilles lectures sur la Chine. Un point, c'est tout.

De notre petit salon, calme et doux, je t'écris, quoique ma longue pipe me gêne un peu. J'étais, la nuit arrive, plongé en de vieilles lectures sur la Chine. Tout enfant j'ai dormi sur une malle rapportée des « Indes ». J'ai dû, sans doute, et leur ombre est à jamais dans mon cerveau, rêver de l'ombre de larges feuilles et fleurs qui tomba sur la malle où j'ai dormi dans l'ombre, tout enfant. Mes pensées ont dû traverser le monde, tout enfant, dans l'ombre. Des mers bleues des Antilles aux golfes de la Chine, par des rêves j'ai dû passer. Le jour est plus récent où, le Faune enlacé de roses, il s'en fut à Tuggurth. Quand verrai-je la Chine et les graves main-

tiens de ses musiciens ? Sur ses berges mollasses, des bambous se prélassent auprès de tanches grasses. Sous la lune de neige on voit les robes bleues de vierges, et si pâles, que l'on voit, au travers, une autre robe rose qu'on ne sait ce que c'est la hanche ou bien la robe que l'on voit toute rose dessous la robe bleue.

Je t'ai dernièrement envoyé un chef-d'œuvre dont tu n'as pas eu l'air de te douter. Ça commence : avec ton parapluie bleu et tes brebis sales. Livre-le à Vallette quand tu le verras. T'ai-je dit que Bady m'avait écrit ? Si non, le Chrysanthème de feu (Rouart) te le dira. Sais-tu rien ? Tu m'as demandé des renseignements sur Orthez. Viens-y voir. Entre la mairie qui est un bâtiment carré, avec portes et fenêtres, et le jardin public, aussi carré, sans portes et fenêtres, coule en murmurant l'idéale rivière des centimes additionnels. On entend, sur ces bords, les gémissements du pécari domestique, le grognement de l'oiseau du capitole et le murmure solennel de l'ondée sur les feuilles. Lorsque le dieu, criblant de flèches d'or les écumes errantes, illumine au fond des rochers escarpés le plumage des femelles des riutikis ; lorsque, dans le soulèvement des brumes nocturnes, le Huravas polit ses sagaies (meurtrières) pour en frapper le daim rapide, le cruchako ou le polydor — l'esprit se recueille et l'on entend monter des bois, des eaux, des labours, la tendre harmonie des choses.

Le journal *Le Temps* (d'hier, mercredi) publie une lettre de Musset à Sand qui est un des plus beaux cris de passion... Lis-la. C'est sublime.

J'ai passé Dimanche, avec Bordeu, chez le musicien Duparc. Tu penses si nous avons parlé de toi. Hé ! hé ! moi aussi, je forme à ton génie (car décidément tu en as — relis ton *Voyage* et *Paludes*) — quelques-uns. Duparc a couru comme un rat mort (d'autres : empoisonné) pour dénicher à Paris tes *Cahiers de Walter*. Impossible,

même chez Bailly. Je lui ai dit que j'emploierai toute mon influence à t'en demander un exemplaire. Il était ému à l'idée de le recevoir de ta main. C'est un homme d'une grande intelligence et d'une âme splendide. Et tu as dû entendre dire quel musicien. Voici son adresse.

Henri Duparc
château de Florence
Monein
Basses-Pyrénées.

Je désirerais beaucoup que Rouart fît la connaissance de son fils. Dis-le lui, je le lui ai déjà dit.

Ma respectueuse amitié à Mme Gide.

Ton vieux,

FRANCIS JAMMES

*

1896.

Mon cher ami,

Je suis malade ; je suis pareil à un bouquet de bruyères grises, à un chœur de petites filles perdues. Envoie-moi, ô pâtre des berges mélancoliques, du lait de tes brebis les plus fidèles. Tu les trouveras à l'ombre de notre amitié, groupées en rond, et tête à tête. Elles bêlent. Entends-les. L'eau coule et le silence m'envahit. Tu cueilleras une houlette, une houlette pour les conduire, dans les rosiers du vieux jardin, ou bien chez M. Colombo, en panama, sous les bougainvilliers de Biskra.

Nous allons faire, disait-il, des essais de plantations de coton dans le souf (?) ; de cotons égyptiens ; je prendrai le courrier ; voici la carte des sondages. Ces malfaiteurs-là, disait-il encore, veulent diminuer l'eau des séguias.

Et toi, alors, avec ta chère intonation, que je vais essayer de reproduire ici, bien que ce soit difficile :

Ah ! Monsieur Colombo ! c'est a bominable !!!
â - - - - bominable !

Si tu vois Bataille que je crois très sincère, sois aimable. Tu dois être au courant de tout. Peut-être croisera-t-elle, cette lettre, la tienne (ton style).

Depuis que tu es à Paris tes lettres sont pâles. Tu écris comme un loto, c'est-à-dire peu. Tu me rappelles, je ne sais pourquoi, mais remarque bien que je ne sais pourquoi, un ancien commissaire de police d'Orthez, nommé Bonnassis et qui, ayant à rendre compte en cour d'assises de l'état où il avait trouvé, étranglée, une femme (style Gide) (elle n'en mourut pas) disait le commissaire, après avoir réfléchi longtemps :

« Messieurs de la Haute Cour, je l'ai trouvée, le visage, comme une pomme de terre bouillie, comme du foie de veau ! » (Hein ? dans Ubu ?) Mais ici, ça a plus de sel.

Je te disais donc je ne sais quoi. Ah ! mes contes ? Il faudrait que je les revisse. Ah ! si je pouvais obtenir des épreuves bien à l'avance, comme je me rendrais bien compte ici, là.

Tu me parles du Mercure ? J'aimerais autant, je verrais ça avec l'exquis Fénéon après la publication de mes poèmes, les livres à la *Revue Blanche* qui me les paierait probablement.

Je commence à avoir soupé de la gratuité du Mercure. Si encore, il vous éditait, ensuite, pour rien ! Mais il faudrait écrire, je pense, pour cela, de grosses cochonneries.

Je ne sais pas grand'chose encore du mic-mac de mon *Un Jour.*

A propos du Mercure, Vallette m'a envoyé d'énormes comptabilités, avec des doigts et des lavoirs (Ubu ?) auxquels, bien que je fusse malade je n'ai absolument rien compris. Il y a des colonnes vertébrales (Ubu ?) et des ânitions (Ubu ?). Je crois cependant qu'il est dû 8 ou 10 francs par lui, Vallette. Comme je ne vois pas l'utilité que tu lui en fasses cadeau « retire-les, toi », tu pourras t'acheter un jeune palmier, « avec », pour le

futur bocager que tu possèdes à Biskra. Avec le temps ce sera un exquis buen retiro, dont chaque feuille d'arbre représentera une feuille de vert (Ubu ?).

Tu lui diras, puisqu'il m'a dressé personnellement ce compte, que je t'ai chargé de l'*examiner*. Ça nous donnera du « ton » (qu'on servait) auprès du directeur de ce périodique. Tu feras semblant de comprendre et tu commenceras par lui *offrir* la somme, pour qu'il ne te prenne pas pour Tityre (le voleur), au cas ou j'aurais compris le contraire. Si j'ai compris, il n'acceptera pas, d'un sourire. Et tu diras « Ah ! mon Dieu ! *suis-je bête !* c'est vrai ! »

Et tu remettras le palmier dans ta poche.

Ma meilleure amitié à Mme Gide. Ton ami.

Merci de recevoir ainsi mon bon Lacoste !

Je n'ai pas reçu *Paludes*.

— Mais c'est ça *Paludes*...

FRANCIS JAMMES

*

PAGES RETROUVÉES

J'étais en correspondance avec lui depuis assez longtemps déjà, lorsqu'il vint nous rejoindre à Biskra, où nous achevions, ma femme et moi, notre voyage de noces. Il se laissait entraîner là-bas par un ami commun, Eugène Rouart, désireux de nous présenter l'un à l'autre, et de lui faire voir du pays, car il n'avait encore jamais quitté Orthez. Dans nos lettres, nous nous tutoyions ; mais lorsque je vis descendre du train ce petit être sémillant, barbu, à la voix claironnante, au regard en vrille, je le trouvai si peu ressemblant à ce que je m'étais imaginé, que le tu fit d'abord place au vous ; ce dont il sembla s'affecter beaucoup, de sorte que le tutoiement reprit vite.

Il m'avait pris par le bras, très affectueusement, aussitôt que nous nous étions trouvés seuls, sur la terrasse de l'hôtel, mais je fus quelque peu surpris par le ton protecteur et même méprisant qu'il prit pour me parler d'Eugène Rouart, pour qui j'avais beaucoup plus d'affection qu'il ne paraissait croire, et avec qui j'étais plus intimement lié que je ne pus jamais l'être avec Jammes. Convaincu que, pas plus que lui, je ne pouvais mettre en doute un instant notre immense supériorité à tous deux, sur notre ami commun, il me donna aussitôt à entendre qu'il craignait que cette supériorité ne mît bientôt notre pauvre ami dans une situation des plus fausses.

« Nous devrons, me dit-il, beaucoup surveiller nos propos, et ne rien dire devant lui de trop subtil, de manière à ne pas le mortifier. »

L'attention était, certes, délicate, mais dès ses premières phrases (car c'est là ce qu'il me dit d'abord), il laissait paraître une telle incompréhension d'autrui que j'en fus confondu, au point de ne savoir quoi lui dire. Pour apparent que fût cet énorme défaut, l'on n'en souffrait pourtant pas trop, car Jammes était d'une bonhomie charmante, et, en ce temps, ne pontifiait pas du tout. Sa verve était extraordinaire. C'était un jaillissement continu d'anecdotes sur les bourgeois de Pau et d'Orthez. Il contait à ravir, et avec un tel art, que l'on ne se lassait point de l'écouter. Il faisait défiler devant vous une surprenante quantité de fantoches, aux gestes saugrenus, aux propos cocasses, qui lui paraissaient (et qu'il montrait) d'autant plus extravagants, qu'il ne voyait, de ceux qu'il peignait, que l'extérieur.

Lorsque, l'été suivant, il vint passer près de nous quelque temps à La Roque, ma vieille tante Desmarest, qui ne se déridait pas facilement, était parfois malade de rire. Mais je reviens d'abord à Biskra : en plus de son talent de conteur, Jammes avait le don des analo-

gies, don qu'il confondait souvent avec son génie poétique. Ses nerfs toujours vibrants semblaient les cordes d'un luth que ferait résonner l'approche de chaque harmonique ; il s'en amusait ; demandait, en montrant un objet, lorsque nous étions en promenade :

« Qu'est-ce que cela rappelle ? A quoi cela fait-il penser ? » et nous amusait par les rapprochements les plus inattendus, d'une surprenante exactitude, mais à quoi nul autre que lui ne pouvait songer.

Nous ne nous attardâmes que quelques jours à Biskra, puis partîmes pour Touggourt, où nous devions nous séparer, car, fatigue aidant, la mésentente entre Jammes et Rouart devint bientôt intolérable. Jammes nous laissa là-bas. Il repartit tout seul, et son départ fut pathétique. Il devait regagner aussitôt Orthez et se persuader qu'il n'était décidément pas fait pour les voyages, et pour le dépaysement. Pourtant il accepta volontiers de venir à La Roque, et je garde de son séjour près de nous le souvenir le meilleur.

Ghéon était notre hôte lorsque Jammes vint nous rejoindre. Pour le blaguer un peu de ses connaissances en histoire naturelle, qu'il mettait volontiers en avant et qui ne me paraissaient pas des plus sûres, nous étions convenus, Ghéon et moi, d'appeler « scorpènes » les guêpes. Il y en avait, en cette saison, grande abondance ; elle entraient par la fenêtre ouverte de la salle à manger, où, aussitôt que Jammes fut assis :

« Encore un scorpène ! » s'écria Ghéon.

Jammes, qui ne voyait qu'une guêpe, surpris, troublé, confessa son ignorance. « Scorpène et guêpe ! peut-on confondre ; aucun rapport ! » Mais bientôt Jammes entra dans notre jeu, pour trouver que le nom de scorpène convenait en effet beaucoup mieux ; puis, partant de l'avant, proposa de rebaptiser maintes choses, et de trouver pour chaque objet un nom inopinément adéquat. Nous nous forgeâmes ainsi un extraordinaire

lexique, qui nous amusa tout le long de son séjour ; un pince-nez devint : une *chevalerie* ; une clef de montre : un *chronocric* ; l'assez médiocre Bordeaux que ma femme nous servait à table, fut nommé : du *pleutre* ; mais un remarquable Bourgogne fut baptisé par Jammes : du *nipon*. A ce petit jeu, il se montrait incomparable ; les noms trouvés par lui nous paraissaient toujours les meilleurs.

Jammes se montrait extrêmement attentionné pour ma tante Desmarest ; assez flatté, du reste, je crois, du succès qu'il obtenait près d'elle ; s'amusant à la faire rire, et parfois à la scandaliser un peu.

« Madame Desmarest, qu'est-ce que ceci vous rappelle ? » lui demandait-il à table, en pointant du doigt, sur un compotier, une pêche qu'une limace avait passablement endommagée ; c'était une sorte de cavité bizarre, jaunâtre, de très vilain aspect. Ma tante assujettissait sur son nez sa « chevalerie », se penchait en avant, examinait un peu, puis déclarait ingénuement que cela ne lui rappelait rien. Alors Jammes, de sa voix claironnante :

« Le trou de l'oreille du curé.

— Ah ! monsieur Jammes... »

Et le domestique qui nous servait à table, plié en deux, cachait son rire dans une serviette.

Après le souper, nous organisions autour de la grande table du salon un petit jeu de *squails*. C'étaient de petits palets de buis noirs et blancs, qu'il s'agissait de projeter, d'une pichenette, le plus près possible d'un petit cochonnet de métal, mobile, au milieu de la table, délogeant de son mieux les adversaires, et faisant le jeu des partenaires. Jammes appelait ma tante Desmarest : « le Talleyrand des noirs », ce qui la flattait beaucoup, car elle jouait avec astuce.

Ma tante ne se levait pas de très bonne heure, mais quand, après le petit déjeuner du matin, nous nous

promenions devant la maison, parfois on la voyait paraître à la fenêtre de sa chambre. Elle était un peu myope, et ne voyait point le grand salut que lui adressait Ghéon. Jammes disait alors à celui-ci :

« Inutile, cher ami... Mme Desmarest ne reconnaît personne avant dix heures du matin. »

C'était l'heure où elle descendait. Mais nous étions déjà partis en promenade.

Un jour que nous étions allés à Trouville en voiture, Ghéon, Jammes et moi, marchant à grand pas sur la plage, Jammes, particulièrement exalté, devint soudain soucieux ; son front se rembrunit ; ses yeux s'emplirent de larmes, son silence nous inquiéta, car jusqu'alors il n'avait pas cessé de parler...

« Non, je n'ai rien... Mais, tout à coup, j'ai surpris un parfum d'héliotrope... Et ce parfum remue en moi des souvenirs... »

Puis, de nouveau, silence ; un silence que nous respectâmes, et la promenade s'acheva sans qu'aucun de nous trois dît un mot. Au retour, Jammes s'enferma dans sa chambre. Et ce fut cette nuit qu'il composa une de ses plus belles *Elégies* (« Dans le domaine abandonné où le grand vent... »).

Cette élégie faisait allusion à une autre promenade que nous avions faite la veille, dans un « domaine abandonné », qui servit plus tard de décor à mon *Isabelle*. Presque tout ce que je raconte dans ce livre est exact, et, lorsque j'étais plus jeune, j'avais pu connaître les singuliers habitants de ce château que j'appelai « la Carrefourche », qui, en réalité, s'appelle Formentin.

Lorsque Jammes me lut, le lendemain matin, les vers qu'il venait de composer dans la nuit, si grande que fût mon admiration, je ne me retins pas de lui signaler quelques imperfections qui me semblaient déparer un peu son poème. Il se retira pour y remédier ; revint au bout d'une heure :

« Cher ami, me dit-il, j'ai voulu corriger, mais... je ne sais pas si j'en ai le droit. »

Je demeurai quelques instants sans comprendre. Pourtant le sens de ces mots était clair : ce poème étant écrit sous la dictée de l'inspiration, toute retouche devait être considérée comme impie. On n'imagine pas, en effet, d'esprit plus incapable de critique, aussi bien sur lui-même que sur autrui. Et même le mot « incapable » me paraît inexact. L'esprit critique, selon Jammes, était toujours attentatoire, et son souffle fanait aussitôt amour, religion, poésie.

Je retrouvai cette suffisance, plus tard, dans des circonstances particulièrement pénibles : Charles-Louis Philippe venait de mourir. La *N. R. F.* prépara tout aussitôt un numéro spécial pour celui qui avait été un de ses plus importants collaborateurs. Chacun des amis de Ch.-L. Philippe, collaborateurs eux-mêmes de notre revue, avait à cœur de rendre hommage au disparu, que nous admirions et aimions entre tous. Jammes, qui faisait profession d'une sympathie particulière pour Philippe, où entrait également un peu de son culte pour les pauvres et les déshérités, fut un des premiers pressentis. Son hommage devait paraître en tête du numéro, et, bientôt, il me l'envoya. Je fus consterné. Une condescendance péniblement méprisante s'étalait dans les premières lignes. L'article lui-même était décent ; mais cette sorte de préambule, insultant, formait une sorte de chapeau, qui me parut impubliable. Je voulais demander à Jammes de l'ôter, comme on se découvre devant une tombe. Me méfiant pourtant de mon propre sentiment, et craignant d'apporter ici une susceptibilité amicale exagérée, je courus trouver Arthur Fontaine, pour lui montrer le manuscrit de Jammes, lui demander son avis, son conseil, sachant ses rapports très étroits avec Jammes, et que Jammes l'écoutait volontiers. Mais Fontaine connaissait Jammes encore mieux que moi.

Et tout en étant affecté, comme moi, de cette manifestation incongrue, il me fit part des craintes qu'il avait que Jammes ne refusât de changer rien à son texte. En effet, je reçus de Jammes, peu de temps après, une dépêche retirant sa collaboration, plutôt que d'en changer un seul mot. La prose de Jammes fut avantageusement remplacée par un admirable poème de Claudel, que nous reçûmes au dernier moment.

L'attitude de Jammes me fut pénible, au point que mon amitié pour lui s'en trouva beaucoup refroidie. Elle était en ce temps très vive, encore que je n'aie pu jamais le prendre complètement au sérieux ; et je savais aussi ce que pouvaient avoir de blessant, de cruel, certaines intransigeantes manifestations de son humeur. Je n'étais pas le seul de ses amis à en souffrir. « Je viens de recevoir une lettre de Jammes, m'écrivit un jour Raymond Bonheur, qui sera une des tristesses de ma vie. »

Plus capable de pitié ou d'apitoiement, si l'on veut, que de réelle sympathie, Jammes restait trop plein de son importance pour pouvoir bien comprendre autrui. Et je ne suis pas sûr qu'il se comprît très bien lui-même, et ne se fabriquât pas quelque peu ; le mouvement le plus apparent de son cœur, je veux dire celui qu'il faisait le plus ressortir, n'était peut-être pas toujours le plus naturel, ou, du moins le plus spontané. Un jour que nous étions ensemble en promenade, nous surprîmes un petit lièvre au fond d'un fossé. Jammes, d'abord, instinctivement, leva sa canne pour l'assommer ; mais presque aussitôt, se ressaisissant, se composant : « Oh, le pauvre petit. Il faut l'écarter de la route, on pourrait lui faire du mal. »

Car le grand amour qu'il professait pour les animaux, cédait souvent à l'instinct du chasseur ; c'est une de ces contradictions de sa nature, qui faisaient, sans qu'il s'en doutât, sa richesse, et alimentait sa poésie. (Ainsi

que le sournois débat entre la piété et la sensualité.) Dans le petit jardin de sa première maison d'Orthez, où j'avais été passer près de lui quelques jours, un coup de vent rabattit vers nous un parfum de poudre brûlée, comme celle que l'on sent après les feux d'artifice ou les tirs. Tout autre que lui aurait pensé sans doute : « Tiens ! cela sent la poudre. » Jammes s'écria :

« Cela sent le gibier. »

Je me souviens que ce mot fit, plus tard, la joie de Jacques Rivière. Il y voyait un de ces bonds inconscients de l'esprit, des plus révélateurs du caractère, et je crois qu'il avait raison.

Jammes confondait volontiers, avec la bonté, une sorte de sensibilité nerveuse, qui certainement y dispose, mais n'entraîne pas forcément l'abnégation.

A Biskra, certain soir que nous avions été visiter le village nègre, nous fûmes attirés par les cris et les rires d'une troupe d'enfants qui s'ébattaient sur la place. Nous étant approchés, vous vîmes qu'ils s'amusaient des vains essais de vol d'un malheureux moineau, retenu par une ficelle à la patte. Nous voulûmes aussitôt délivrer l'oiseau, et l'achetâmes aux enfants. Jammes, s'écartant de quelques pas, fit mine, pour rassurer ma femme, de rendre à l'oiseau sa liberté ; mais revenant vers moi, il me dit à voix basse :

« Je l'ai dans ma poche. Il ne peut plus voler. Ne le dis pas à Mme Gide. Je m'efforce de l'étrangler... Je le sens se débattre. Ah ! que je souffre ! c'est horrible. »

Ce voyage en Algérie avait entraîné Jammes jusqu'à Touggourt et c'est là qu'il nous avait quittés pour rentrer au plus vite à Orthez. Nous avions fait le long trajet de Biskra à Touggourt en diligence: Athman nous accom-

pagnait, pour qui Jammes venait de composer cette courte pièce que j'ai déjà citée ailleurs :

Mon cher ami Athman,
les arbres qui ont des amandes,
les figuiers et les cassis
sont pour être assis
dessous quand la fatigue est grande.

On reste sans bouger du tout
en fermant les yeux.
On est heureux paresseux.
Le jardin, on entend dessous
l'eau claire qui chante
comme une femme arabe.

On est si bien d'être paresseux
en fermant les yeux
comme si on dort,
on est si bien, Athman,
dans la paresse grande
qu'on croit qu'on est mort.

Jammes s'amusait de lui ; il lui expliquait nos proverbes et ce que signifiait « Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras.* »

— Les *tuloras*, lui disait-il, sont des espèces de gros trombones dont on ne tire que des sons affreux. Le *tiens* est une espèce de petite flûte... »

Athman riait à n'en plus finir et se prêtait au jeu.

C'est en souvenir de ce voyage que, plus tard, Jammes me fit don d'une canne extraordinaire. Il la tenait lui-même, je crois, d'un vieux berger des contreforts pyrénéens. Taillée dans un bois extrêmement dur, elle se terminait par une tête de chien grossièrement sculptée.

Jammes y avait gravé au couteau, en lettres majuscules, ces trois suites de vers :

— Une abeille sommeille
Aux bruyères de mon cœur.

— Un écureuil avait une
Rose à la bouche. Un âne
Le traita de fou.

— Un rossignol aimait une guêpe
Il la mangea d'un baiser.

Les deux premiers vers figurent, en manière d'épigraphe imprimée, en tête de ses lettres de 1894.

J'ai conservé précieusement la canne. Elle est là, dans un coin de ma chambre. Je ne puis la voir sans me remémorer le passé. Elle m'aide à ressusciter une figure qui me fut très chère, une amitié que je n'ai jamais tout à fait perdue.

ANDRÉ GIDE

APOLLINARIANES

Des noms de jeunes filles et de femmes apparaissent parmi la succession des poèmes d'Apollinaire. Aiguillons vifs à cette pensée, à ce cœur aux accents émouvants, prodigues, toujours aspirants et toujours naturellement trompés. Le poète a la gorge souvent serrée à ces objets trop charmants, décevants à l'usage, et trop douloureux à la mémoire, que sont les femmes. Car la mémoire poétique, chez lui, est plus oppressée de réel, d'un réel ramassé, à l'étreinte saisissante, plus réel que n'avait été le réel alors qu'il s'exerçait effectivement dans sa forme passante vite enivrante et vite évanouie, à des jours, à des années si promptes.

Apollinaire, plus qu'aucun autre, était de ceux qui se sentent emportés, eux et leurs amantes, avec la rapidité du vent qui couche la voile jusqu'au ras des lames. A peine les soupirs délicieux s'échappent-ils de tels amants réunis, que déjà leurs étreintes n'embrassent plus rien, restent vides, dans un appel persistant, insensé, qu'ils savent pourtant clamé en vain. C'est là le propre du seul et grand amour qui dure toute une vie, comme aussi, mais alors avec moins d'austérité, celui des amours successifs, consumés, effacés vivement tour à tour. Apollinaire a connu celui-là et ceux-ci. Au travers de ses diverses expériences, il est possible de distinguer, à l'émotion et à la perfection accomplie des poèmes, où réside véritablement le noyau de son ébranlement le plus authentique.

Après les conditions préliminaires décevantes de son enfance, il reçut la révélation progressive et l'usage de l'amour avec une anxiété pleine d'espoir à la fois et d'angoisse, et de clairvoyante attention.

Il recevait coup sur coup le même mirage. Il savait que c'était un mirage, mais il le caressait, renouvelant, pressant sa propre illusion et son propre échec. Ainsi, au lieu de tomber tout de suite dans le désertique, trop âpre résumé à un poète au début de sa course, au moins s'abandonnait-il bien, dans le mouvement, dans la comédie de vivre, et dans le drame de connaître.

Évidemment, si, par un exemple pris chez un autre poète et parmi les célébrités, dans un certain compartiment sec, on peut considérer M. Valéry comme particulièrement intelligent, néanmoins il n'a pas possédé cette intelligence souveraine qui connaît son principal objet dans la préservation en soi de ce flux inspiré, instinctif et primaire, ouvert en chacun de nous, et d'une manière intime, par les battements du cœur et ses variations de rythme. La nouveauté, l'originalité et l'essence de toute révélation, et notamment en poésie, ne peuvent jamais venir que de là. En sorte que l'on peut dire que la plus haute mesure d'une intelligence est surtout de ne pas croire en soi comme en une fin, car sinon, et quelque brillant apparent que cela puisse proposer, ce ne serait que vernis passager et friable posé sur une trop exacte décomposition. Apollinaire a connu et préservé cette source de jouvence de la pensée dont j'écris ; et encore il y a apporté l'assentiment, le soutien, l'enrichissement d'une organisation spirituelle, d'une position étrangement compréhensives et généreuses envers son cœur, de la part de ses facultés, dont les activités venaient toutes à ce concours dès lors substantiel, amer et délicieux. Telle est la recette de ce qu'André Gide a nommé « les miracles ingénus d'Apollinaire », et pas si ingénus que ça, d'ailleurs...

Dans sa vie, Apollinaire semblait incarner tour à tour chacun des personnages de la Comédie Italienne. Et ceux qui l'approchaient y devenaient aussitôt ses partenaires. Il en était le maestro en même temps que le principal protagoniste, l'animateur alerte. Les femmes n'échappaient pas à ce théâtre de pupazzi.

Les mesures accoutumées du train de la convention civile, les contraintes, les limitations trop restrictives, non plus que la prudence trop étroite, ne pouvaient être la limite d'un être qui était, de toute évidence, exceptionnel.

Vis-à-vis des femmes, c'était tout naturellement, mais avec soin et astuce, qu'il était attirant, tandis qu'envers les hommes de son école — on sait qu'Apollinaire tenait école et avec bonté, malice, ironie négligeante et brio — son rayonnement était sans pareil, incontestable, objet de culte, mais aussi d'envie, voire de fiel — d'ailleurs inoffensif.

Selon cet attrait naturel vis-à-vis des femmes, comme selon cette action secrètement et gentiment impériale vis-à-vis de ses compagnons, il s'abandonnait à un jeu séduisant, apparemment anodin, avec une réticence personnelle à peine dissimulée. Ce jeu n'était pas tout ouvert ; il donnait le change et non sans quelque négligence ; le joueur ne se divertissait et ne se livrait qu'à moitié. Sa véritable nature, elle, ne se montrait que soudain, quand une réprobation ou simplement une impulsion prononcée le faisait se soustraire, se replier, sans retard ni explication. C'était ce naturel qu'il apportait à se soustraire sans ambage ni embarras qui frappait le plus lorsqu'on s'apercevait qu'il était disparu. Rien là que de très simple, pourtant, au fond : il en avait tout à coup assez de se dissoudre à se mêler, ou d'occuper le vide de la vie dispersée, excentrique, de divaguer — le mot pris dans son sens mallarméen — et il lui fallait alors, dans le privé, les essais sentimentaux, sensuels ou

cruels de l'amour ; ou bien, en deçà encore de ce stade, la retraite, la liberté, où tout se renouvelle ou se transpose sans cesse au laboratoire spirituel du créateur particulier, du promeneur parmi les choses de la nature, de la civilisation, de l'art. Il ne résidait qu'apparemment, à la vérité, dans les concours où il figurait, ni ne se donnait dans le déploiement qu'il affectait. Il se laissait imprégner par les gens et les choses, mais superficiellement et passagèrement ; au fond il restait plutôt retiré dans son propre repliement, réceptif, ému, très éveillé, très sensible.

Si j'indique ses tours en général, c'est que cela montre assez bien dans quel train à la fois attrayant, décevant et provocateur se trouvaient prises ses amantes.

Il y apportait à la fois une grande tyrannie lorsqu'il s'agissait des commodités, des agréments qu'il pouvait tirer d'elles en fonction de son propre idéal de vie ou de travail, mais aussi, par contre, un grand dégagement lorsqu'il s'agissait des aspects où le caprice et l'inconséquence des femmes peuvent embarrasser l'indépendance nécessaire à un honnête homme.

A en croire ce que ses poèmes en témoignent et ce que nous en avons connu, il sut réussir parfaitement de l'amour les ardeurs, les folies, les tendresses et les ruines. Et en cela guère plus que nous, pourrait-on me rétorquer. Certes, mais là n'est pas l'affaire. Au moins sut-il mettre en poèmes une manière de rythme, d'angoisse, d'incantation à se consumer et à regretter, où son génie a trouvé son accent le plus étrangement humain, une sorte de chantante détresse du cœur qui, dans l'ordre des émotions, a apporté en poésie cet ébranlement nouveau, et indéfinissable, qui, à le lire, nous force à une tendresse revenante. Certes, pour moi, cette impression à son contact n'est plus que par surprise, et reste toute passagère, mais j'avoue que cela me serre encore le

cœur, si je m'y prête. Sous cet aspect, je rapproche volontiers son art de celui de Chopin.

D'où venait à Apollinaire cet accent de déception saisissante, menée à un pareil degré d'expression et de contagion ?

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

Vraisemblablement, et comme sa vocation d'allégresse et d'émerveillement, de la réaction de son enfance sans père, incomprise, repliée sur soi et réfugiée ardemment aux élans mystiques, de sa jeunesse douloureusement aventurée, anxieuse, étonnée, mal satisfaite aussi dans le sens d'une organisation rangée dont il avait un besoin chimérique mais inné. Curieux destin aventureux, à l'aspiration irréalisable, contrariée, et qui, étant déjà celui de sa mère, les montre si bien, elle et lui, inséparables.

On possède de sa main même, une évocation écrite de sa mère, adressée à Madeleine, sa fiancée de 1915, et qui complète celle que j'ai déjà donnée [1]. On le voit y sceller singulièrement sa *reconnaissance* filiale :

« ...D'ailleurs j'aime beaucoup maman et elle m'aime aussi, mais elle a un caractère slave si développé qu'elle sera toujours jalouse de quelqu'un que son fils aimerait. Elle vous aimerait beaucoup, mais vous ne vous entendriez pas. D'ailleurs elle sera enchantée que je me marie, et en même temps elle sera jalouse de vous et attendrie sur vous. Enfin c'est trop long à expliquer mais, tout en nous aimant beau-

1. *Souvenirs de mon commerce. Au bras de Guillaume Apollinaire*, p. 125 (Crès, 1920). Dans sa thèse de doctorat, présentée à l'Université de Bonn, *Guillaume Apollinaire und das Rheinland*, M. Ernst Wolff a fait erreur en donnant faussement à mon livre, paru en 1920, la date de 1923. En réalité mon travail d'ensemble a été le premier qui ait été fait sur Apollinaire, tous autres ne l'ayant que suivi, et à deux années de distance pour ceux qui en ont été les plus proches. Ma priorité dans la bibliographie sur Apollinaire est un fait peut-être fâcheux, mais incontestable. Toutes les informations que j'y donnais mon plan et mes commentaires y avaient un caractère expressément original Et le gardent.

coup, le caractère slave de ma mère la tiendra à l'écart de notre ménage pour tout ce qui excédera un jour à la fois. Et notez que je vous le dis parce que je sens que vous voulez que j'en parle et que j'adore maman comme elle m'adore. Mais quand vous voulez savoir quelque chose demandez, n'insinuez pas, vous me forcez à expliquer brièvement et d'une façon presqu'irrévérencieuse pour maman, un fait qu'il est difficile de faire comprendre à quelqu'un qui n'est pas slave ; et qui se reproduit dans toutes les familles slaves. Maman saura toujours assez tôt notre mariage et si je le lui disais maintenant, il faudrait que je lui en écrive à ne plus finir et cette guerre, ses deux fils absents lui donnent des émotions qu'il est inutile d'augmenter en ce moment.

Mais elle le saura quand il faudra et je vous dis pour tout ce qui n'est pas l'amour filial complet et maternel absolu, ma mère n'a rien de ma vie et elle le sait, c'est son caractère et le mien, car, quoiqu'elle n'ait rien qui la pousse à s'intéresser à la littérature surtout à la mienne, nous nous ressemblons beaucoup, comme orgueil surtout. Mais elle est indomptable, complètement indomptable comme le sont seulement les femmes slaves (lisez Dostoïewski), et je ne peux être moi que loin d'elle, près d'elle elle me traite toujours comme si j'avais dix ans et me giflerait bien à l'occasion, ce que j'accepterais d'ailleurs complètement. Car, pour rien au monde, je ne voudrais la contrarier, mais je suis aussi indépendant qu'elle, aussi je ne pourrais pas vivre avec elle. Elle m'aime trop et d'ailleurs je l'aime autant. Le caractère plus austère de mon frère lui permet de vivre avec elle ; d'ailleurs comme il n'est pas littérateur, elle a de lui un grand respect. Mais, ma mère, sans s'en douter, est comme je suis, un poète, et plusieurs choses écrites par moi me viennent d'elle, de ce qu'elle dit, de ce qu'elle pense même. »

Cinq femmes hantent *Alcools*, *Calligrammes* et *Vitam impendere amori :* Annie, Marie, Lou, Madeleine, puis celle qui reçut au doigt son anneau.

Sur Annie, si lointaine déjà, Apollinaire écrit (1915) :

« ...*Aubade* n'est pas un poème à part, mais un intermède

intercalé dans la *Chanson du Mal-Aimé* qui, datant de 1903, commémore mon premier amour, à vingt ans, une Anglaise rencontrée en Allemagne, ça dura un an, nous dûmes retourner chacun chez nous, puis nous ne nous écrivîmes plus. Et bien des expressions de ce poème sont trop sévères et injurieuses pour une fille qui ne comprenait rien à moi et qui m'aima, puis fut déconcertée d'aimer un poète, être fantasque ; je l'aimais charnellement, mais nos esprits étaient loin l'un de l'autre. Elle était fine et gaie cependant. J'en fus jaloux sans raison et cela, par l'absence, vivement ressenti. Ma poésie peint bien cependant mon état d'âme d'alors, poète inconnu au milieu d'autres poètes inconnus, elle loin et ne pouvant venir à Paris. Je fus la voir deux fois à Londres, mais le mariage était impossible et tout s'arrangea par son départ en Amérique, mais j'en souffris beaucoup, témoin ce poème où je me croyais mal aimé, tandis que c'était moi qui aimais mal, et aussi l'*Emigrant de London Road* qui commémore le même amour, de la même manière que *Cors de chasse* commémore les mêmes souvenirs déchirants que *Zone*, le *Pont Mirabeau* et *Marie*, le plus déchirant de tous je crois. »

Annie a tenu dans ses bras juvéniles la naissance du premier grand amour d'Apollinaire, lui a permis son premier grand désastre, et sa première incantation sur l'éternelle, irrémissible incompatibilité des amants [1] :

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises
Quand les mains de la foule y feuillolaient aussi
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise
Et s'assit

1. On sait qu'Apollinaire n'employait pas la ponctuation dans ses poèmes Il a expliqué cette particularité : « Pour ce qui concerne la ponctuation je ne l'ai supprimée que parce qu'elle m'a paru inutile et elle l'est en effet, le rythme même et la coupe des vers voilà la véritable ponctuation et il n'en est pas besoin d'une autre. Mes vers ont presque tous été publiés sur le brouillon même. Je compose généralement en marchant et en chantant sur deux ou trois airs qui me sont venus naturellement et qu'un de mes amis a notés. La ponctuation courante ne s'appliquerait point à de telles chansons » (Lettre à Henri Martineau, du 19 juillet 1913).

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
Laissaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés.

A propos de chacun de ses amours, et dès celui d'Annie, Apollinaire a songé au mariage. Plus tard il fit même du mariage une apologie que je m'excuse de trouver quelque peu cocasse :

« Il y a dans le tableau de Frago, d'apparence frivole et libertine, plus qu'une allégorie. Le XVIIIe siècle a allié le bon sens le plus dépouillé, le plus pratique, aux curiosités les plus mystérieuses et les plus mystiques. Rien de ce qui éveille les sens et en soumet ceux de l'épouse à l'époux n'est inutile à l'art délicat, inné et primordial du bonheur conjugal, nécessaire avant tout autre à l'essor d'une nation, à sa force, à sa grandeur.

Pour la fidélité, rien n'est plus fidèle à ses engagements qu'un poète. Et au hasard de l'histoire des lyres y a-t-il vie plus dissipée que celle de Racine jusqu'à son mariage ? Et le plus tendre des poètes fut-il moins bon époux d'avoi connu la Champmeslé ?

Élever une nombreuse famille est un bienfait pour l'humanité. »

Et voici le projet d'un charmant réduit qu'il imaginait de préparer et d'orner. Quelle tentation pour ses fidèles, si je le publie !

« Vous aimez le décor, Madeleine, moi aussi, mais sans doute n'avez-vous pas encore les idées que j'ai là-dessus. Moi j'aime les décors de notre temps. Mais votre imagination de femme fixera avec goût mes idées là-dessus, ou plutôt sans goût, car le vieux goût est à renverser. Ainsi j'ai vu hier dans une cagnat un jambon superbe et entaillé, c'était ravissant, ur violon à un mur est une merveille et j'ai pensé qu'un des

plus jolis décors dans une chambre serait de bien faire tendre, comme papier de tenture, des journaux de toutes sortes. »

Je ne veux pas croire qu'Apollinaire aurait pu ne pas deviner que tout ce qu'il imaginait, alors qu'il était amoureux, et proposait comme possible et viable, n'était que pleinement illusoire et supposer vraiment qu'il pourrait un jour s'accommoder, se restreindre à une vie conjugale exactement mesurée et bourgeoise telle qu'il en présentait les aspects, les conditions et les préceptes...

En vérité, il est délicieux et ingénu lorsqu'il propose de ces théories-là, alors que, en vérité, dans la pratique de ses divers amours, il les méconnaissait totalement, ses maximes, curieux des femmes et de leur diversité comme il était.

J'ai peine à croire que le sacrement et le code eussent pu changer notre enjôleur astucieux, gracieux et délibéré, en quelque scrupuleux pasteur d'une nombreuse famille. En tous cas, il était dans sa nature de ne pas céder aux caprices des femmes et, au contraire, de s'en faire obéir. Il aimait qu'elles aillent à sa façon, lorsqu'il les avait conquises, lui fallût-il y apporter quelque mode excessif (au moins de l'avis accoutumé), et qui d'ailleurs était loin de réussir toujours. Souple et subtil à l'abord, il passait, à l'ordinaire, au commandement, alors qu'il s'était casé. Lui, d'ailleurs, qui donc aurait pu l'arrêter : il était insaisissable et ne s'arrêtait pas longuement à l'incident-autrui.

Je l'ai déjà noté, sa position vis-à-vis de tous et de toutes était pratiquement évasive. Sa pensée réelle était son secret. Il était sur terre apparemment, et n'y était pas. Aussi bien, peut-on saisir quel pouvait être l'embarras où une telle attitude, qui n'était pas du tout saisie et précisée comme je le fais ici, par lui-même, ni par ses interlocuteurs et ses familiers, ou ses maîtresses,

58

pouvait les laisser étrangers. Comment une femme eût-elle pu avoir prise sur un personnage quasi lunaire ? Sa soustraction était rendue encore plus remarquable au contraste de son physique si assurément matériel.

Il savait que l'amour, ainsi que l'amitié, n'ont jamais été qu'une composition momentanée, en vue d'un enrichissement ultérieur personnel ; que le compte se règle en prédominance, en orgueil satisfait, que l'intérêt, pour chacun, est toujours le vrai, le seul mobile auquel nul n'échappe. Le voile azuré n'est là-dessus que le fait d'un instinct trompeur et d'un jeu adapté, plus ou moins transparent et divertissant.

Il n'y a qu'une seule condition qui puisse permettre à l'amour de donner toute sa signification et toute sa force ; c'est la difficulté partagée, la contrainte, la résistance des amants menacés aux adversités d'un sort hostile. Ils comprennent plus ou moins, en tous cas, que leur réunion est à la fois pratiquement ce qui, en diluant leurs énergies personnelles, les maintient dans ces adversités, et aussi ne leur donnant, en contre-partie, en recours et exclusivement, que le renforcement de cet amour même qui les fait s'empêtrer. Telle était la situation où se trouvait Apollinaire, dès sa jeunesse, en compagnie de l'amour et des femmes. Et il faut bien penser alors que, dans son amour de Marie, qui a été la grande affaire de sa vie dans cet ordre, tout n'était pas rose, comme on disait jadis. Des familiers [1] en ont rapporté des impressions, dont certaines sont particulièrement piquantes.

C'était une réunion amoureuse toute faite par des états capricieux, succulents et contradictoires, tel que tout était ou devenait dans le train accoutumé d'Apollinaire. Mais il avait su rencontrer là une amante d'une grâce, d'une originalité et d'un dégagement égaux aux siens ; ce qui, au demeurant, n'était pas pour favoriser une sereine et inaltérable concorde.

1. Mme Fernande Olivier, puis Mme Gertrude Stein, en premier lieu.

Le noyau de la sensibilité d'Apollinaire, de sa substance poétique, de la perfection originale de son art, se trouve — et dans une unité très ramassée — dans l'ensemble des pièces consacrées à Marie, en grande partie dans *Alcools*, dans les quatre premières pièces de *Lueurs des Tirs*, et dans les six poèmes de *Vitam impendere amori*. Un groupement des poèmes de cette veine présenterait une signification et une propriété singulières. Il n'est pas de doute pour moi, que c'est là qu'Apollinaire a réalisé son inspiration, son émotion dans la forme la plus originale et la plus touchante. Dans ces poèmes apparaît, dans sa plénitude accomplie, ce qu'il recherche éperdument à travers sa chevauchée intrépide dans une jonglerie instante du particulier avec l'universel, voire avec l'astronomique, et qui restera comme le fait de l'effervescence intellectuelle morale et poétique la plus nouvelle et la plus merveilleuse dans l'audace, dans le scintillement émouvant, et le sens humain, qui se soit produite dans la littérature française depuis ses origines.

Pourtant, avec cela même, il demeure que si les pièces à Marie n'existaient pas (et comment l'imaginer !), l'œuvre ne présenterait, en somme, qu'un immense désespoir mêlé à un effort titanesque à exprimer, mais auxquels une découverte morale et une réalisation esthétique proportionnées auraient fait défaut. Apollinaire, poète, serait resté comme une sorte de héros de l'inspiration, mais qui n'aurait pas eu la grâce divine et n'aurait pu approcher, toucher son idéal d'avidité profonde vers l'amour et l'épreuve inhumaine, redoutable qu'il nous propose. Tandis qu'il n'en est pas ainsi, et que, bel et bien, si nous considérons, dans un ordre et un choix critiques, la succession et l'ensemble des poésies d'Apollinaire nous pouvons reconnaître, entre les diverses époques, des reprises, des rebondissements, des constances de thèmes profonds qui ne manquent pas

d'ouvrir de larges voûtes vers l'intimité de sa nature selon ses aspirations et ses pouvoirs particuliers, selon ses recours importants. Les plus importants. On les suit et l'on arrive finalement à cette retraite essentielle que sont les poèmes à Marie.

Ils sont véritablement soulevés, ces poèmes-là, comme une chair nue par le débat du cœur. Et pourtant il ne s'y agit de l'amour que sous son aspect le plus dégagé des choses de la chair, et plutôt rétrospectif, sentimentalement douloureux. Ce sont proprement des avertissements doux-amers, des tourments, des mélancolies, puis des remords. Tout cela y est comme enchanté.

Mais voici[1] la délicace autographe tracée par le poète sur le premier exemplaire d'*Alcools*, et qu'il donna à Marie, en 1913 :

Mon ALAMBIC *vos yeux ce sont mes* ALCOOLS
Et votre voix m'enivre ainsi qu'une eau-de-vie

Des clartés d'astres saouls aux monstrueux faux-cols
Brûlaient votre ESPRIT *sur ma nuit inassouvie.*

Apollinaire a donc eu la chance — en deçà d'autres soucis poétiques apparemment plus audacieux, plus brillants et plus conquérants dont l'étude n'entre pas dans mon propos — d'avoir pu, avec Marie, connaître, acquérir et produire dans sa totalité ce seul pourquoi la poésie a été inventée : l'attrait de la femme, les contentements et les désastres qu'elle engendre, l'épreuve totale insensée qu'elle propose à la qualité généreuse et à la résistance de nos facultés, à la diversité excédée tour à tour ou amortie des possibilités virtuelles de notre cœur, à l'alerte et à la progression de notre science et de notre réaction. Dans cette voie Apollinaire a eu la prescience

1. Grâce à M. Jean Ryeul qui vient d'avoir le bonheur de retrouver cette relique inconnue et depuis longtemps perdue.

lumineuse des décisifs glaciers inévitables en perspective, s'il ne les a pas positivement habités.

J'ai, sous les yeux, de ses propos cursifs mais pénétrants sur son amour, sur lui-même, et sur ses poèmes :

« Pour ce qui est des poèmes, vous aimez *Zone* dont je vous ai parlé dans ma lettre. Je vous expliquerai ce poème de fin d'amour... Et puis je puis vous expliquer de suite. En 1907 j'ai eu pour une jeune fille qui était peintre un goût esthétique qui confinait à l'admiration et participe encore de ce sentiment. Elle m'aimait ou le croyait, et je crus ou plutôt m'efforçai de l'aimer, car je ne l'aimais pas alors. Nous n'étions connus, en ce temps-là, ni l'un ni l'autre, et je commençais mes méditations et écrits esthétiques qui devaient avoir une influence en Europe et même ailleurs. Je puis dire que je fis mon possible pour faire partager mon admiration à l'univers. Elle voulait que nous nous marions ce que je ne voulus jamais, cela dura jusqu'en 1913 où elle ne m'aima plus. C'était fini mais tant de temps passé ensemble, tant de souvenirs communs, tout cela s'en allant j'en eus une angoisse que je pris pour de l'amour et je souffris jusqu'au moment de la guerre où je connus une femme charmante, passionnée pour le plaisir...

Notez que mon amie de tant longtemps, célèbre aujourd'hui entre toutes les femmes peintres et dans le monde entier, s'est mariée il y a un an et demi à peu près avec un hobereau allemand, elle Parisienne qui imposa en partie la mode de ces deux derniers ans et qui, laide mais charmante, était arrivée à imposer son type de femme à tout Paris et de là au monde entier, se trouvait à Arcachon dans une villa au moment de la mobilisation et du fait de son mariage était devenue Allemande.

Ils sont parvenus à fuir je ne sais comment, et, échappant aux camps de concentration, sont à Malaga. Son mari, que je ne connais pas, n'a pas voulu porter les armes contre la France. Elle Parisienne tragique et exilée, me fait une grande peine. Elle m'a écrit à Nîmes et ici même. Et ses lettres où il y a encore l'esprit et la fantaisie confinent cependant à une sorte de folie désespérée. Elle m'écrit avec l'assentiment de son

mari d'ailleurs et je me demande quelles doivent être ses pensées à lui quand il lit les lettres qu'elle m'écrit, où, malgré elle, les souvenirs se pressent en foule sous chaque mot.

Me voilà donc comme un autre Marius sur les ruines d'une Carthage que sont mes amours défuntes. Pardonnez-les moi Madeleine, voilà pour *Zone* et aussi pour l'ensemble de *Case d'Armons* si jamais je vous l'envoie. *Le Pont Mirabeau* est aussi la chanson triste de cette longue liaison triste avec celle qui ayant inspiré *Zone* dessina pour la couverture de la traduction allemande du poème, mon portrait à cheval. Et de ce poème-là elle saisissait bien toute l'amertume, en outre, au point d'en sangloter, et qui si ç'avait été possible, si elle avait bien connu mon cœur, aurait tout renoué. Et cependant elle aura toujours en moi un ami, un admirateur, un défenseur même. Elle le sait et bien des gens le savent à Paris, qui m'en ont écrit, rares gens de cœur qui ne lui ont point jeté la pierre.

Mais dans *Alcools*, c'est peut-être *Vendémiaire* que je préfère, et j'aime aussi le *Voyageur*, d'ailleurs j'aime beaucoup mes vers, je les fais en chantant, et je me chante souvent le peu que je me rappelle, et c'est bien peu, surtout maintenant... Je ne me rappelle plus un vers de *Zone*...

Puis j'aime beaucoup mes vers depuis *Alcools*, il y en a pour un volume au moins et j'aime beaucoup les *Fenêtres* qui a paru à part en tête d'un catalogue du peintre Delaunay. Ils ressortissent à une esthétique toute neuve dont je n'ai plus, depuis, retrouvé les ressorts. »

Une remarque restrictive est à faire à propos de ces textes, c'est qu'ils étaient d'opportunité, de circonstance, intéressés, destinés à l'information d'une jeune fille postulée. Donc, ils écartent, ils ne proposent pas tout ce qu'aurait pu donner un commentaire qui aurait été gratuit et sans aucune intention oppressive du poète sur ses amours et sur ses œuvres, où sa critique et ses souvenirs, libres de toute arrière-pensée, auraient certainement été tout autrement étendus et véridiques, et auraient pu faire état de bien d'autres de ses poèmes

d'amour, des *Colchiques*, par exemple, d'une calme, poignante et lucide acceptation :

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne.

Apollinaire, dans le *Poète assassiné*, a prêté à son héros Croniamantal bien des traits — mais portés à une intense fulgurance — de sa personne morale, exposée dans un bouleversant et frémissant truchement. On peut y reconnaître également, dans cette Tristouse Ballerinette au nom déjà d'une invention pathétique, créature lumineuse, de délice et de divine inconséquence, qui est cruelle comme l'oiseau chante, la « frigide et angélique Marie » comme a écrit d'elle Ramon Gomez de la Serna, qui les a bien connus tous les deux. Au surplus, sur la manière tragique et sublime dont Apollinaire pouvait ressentir l'amour, et en souffrir à en mourir, le *Poète assassiné* renseigne jusqu'à l'angoisse.

Vers la mi-décembre 1914, Guillaume Apollinaire quitta Nice où il s'était retiré et où, après un temps d'hésitation, d'examen, et à la suite immédiate de sa déconvenue auprès d'une amie très chère et décidément trop rebelle, il venait de s'engager dans l'armée.

Apollinaire eut fort à faire à la caserne de Nîmes et pour, notamment, y devenir canonnier conducteur exercé. Puis, il reprit contact épistolier avec ses amis, et passa par maints tourments inhérents à son nouvel état. Enfin, par un retournement soudain, l'amour, qui

s'était montré si opposé au civil niçois, apporta au soldat nîmois une valable revanche.

En sorte que tout un temps du plus mordicant désordre l'éprouva, le mordit, le ravit, et le menant ainsi à cet épuisement de l'âme et à ce désert moral où nous laisse immanquablement le commerce des femmes trop pratiqué, trop soutenu — d'une femme en l'occurrence. Mais il n'est pas dans mon dessein d'envisager plus avant cet incendie violent, sentimental et cynique. Enfin elle partit et ne revint pas. Lui resta là, transi, plus mort que vif ; n'ayant plus que grand hâte de partir au feu. Sur sa sollicitation, il y fut envoyé peu après, la veille de Pâques 1915.

Sur Lou, son amie de Nîmes, il a écrit :

« C'est une charmante et malheureuse jeune femme à qui la vie réservera toujours des douleurs, car elle sera toujours un jouet dans les mains des hommes, rien de plus. Ce n'est pas par cynisme que je dis cela, car j'ai été sur le point de l'aimer, mais elle pouvait tout au plus chasser ma douleur d'alors et je lui en garde une grande reconnaissance et une amitié éternelle rien de plus. Mais son caractère est exquis autant que sa naissance est élevée. Le badinage est fini, mais nous nous écrivons sans fadeur. Elle est au front, près de son ami le plus sûr dans les Vosges. Lui-même qui sait ce qui est arrivé, m'écrit et ne m'en veut que d'une chose, c'est que l'oarystis n'ait point continué. Néanmoins j'ai pour ma pauvre petite amie royale de Nîmes un attachement dont vous ne devez pas être un instant jalouse car chez les femmes dans les veines desquelles court le sang de Saint Louis, fussent-elles débauchées, il y a une noblesse qui leur permet l'amitié après la rupture. Et cela n'est que gentillesses sans conséquences mais qui n'existent plus, n'auront plus lieu, puisque Madeleine existe seule.

Néanmoins je garde à cette héroïne de la Fronde une amitié véritable et complète car elle est digne d'amitié, de pitié, de vénération et d'indulgence, parce qu'elle a beaucoup aimé, beaucoup souffert, et que je voudrais que sa vie fût très douce. »

Lou est l'amour d'Apollinaire qui circule tout au cours d'*Etendards*, dont les poèmes me sont pour la plupart adressés, et qui s'achève dans *Case d'Armons*, où la *Nuit d'avril 1915* marque l'adieu :

Un amour qui se meurt est plus doux que les autres

Madeleine avait sa jeune beauté — elle était encore écolière — qu'il n'avait connue sous les yeux que durant trois heures, dans un train où ils étaient tous deux passagers, alors que de Nice, et sa permission achevée (fin décembre 1914), il retournait à Nîmes, son casernement. Une vive attirance. Quelques propos adroitement séduisants, quelques coquettes manières. Un enchantement réciproque. La mélancolie d'une séparation sans retour. Alors ils jettent une bouteille à la mer : l'échange de leurs noms. La promesse d'un livre de poésies. Puis, arrivée, elle descend en cours du trajet. Trois mois après, en ligne de feu, l'artilleur se souvient. Il lui envoie un court billet. Ainsi fut semé le germe de ce qui devait nourrir le sentiment, la rumination, la sensibilité, l'imagination, les illusions, et le souci du poète-guerrier jusque parmi les suites immédiates et désolantes de sa trépanation. L'éclat de schrapnel qui l'atteignit à la tempe, et, qui devait terminer sa carrière au feu, éteignit aussi cet autre feu...

Cette aventure, soutenue à une incessante correspondance, alimenta davantage son mirage immédiat, son esprit à la tendance captatrice, préceptorale, qu'elle ne lui apporta une assurance très confiante dans une fixation définitive, une perpétuité inaltérable qu'il affectait d'envisager. Certes un goût de la stabilité bourgeoise était sa tendance avouée, mais pouvait-il ne pas prévoir qu'elle ne se réaliserait jamais — aventureux qu'il était, libertin à toute occasion — en tout cas pas de sitôt, dans le sens — au mieux — de la robe de chambre et des pantoufles de M. et Mme Denis ; pas plus que dans celui

— au pire — de la méconnaissance pathétique de Carlyle et de Jane Welsh, ou de la querelle antique de Socrate avec son épouse ?

Toujours est-il qu'Apollinaire, souffrant encore de la perte récente de Lou, et désormais fixé dans le terrible état du front, s'avisa de l'existence de cette Madeleine lointaine. Et donc, en quelques mots d'écriture, prudemment, il réamorça l'ébauche ancienne. De là s'établit un échange tel qu'il y en eut tant alors entre des jeunes filles ou des femmes françaises et des soldats aux tranchées. Ces relations ingénieuses, forcées dans l'imaginaire, prenaient les formes les plus diverses. Il en naissait ou n'en naissait pas, ce qui devait, ou pouvait en naître, ou ne pas en naître, selon les tâtonnements, les sondages et les informations réciproques. En principe, elles apportaient à des humains et à des humaines isolés et privés, tant les uns que les autres, des appuis, des contacts nécessaires à la vie, ou aux espoirs du corps comme à ceux du sentiment, appuis et contacts, que chacun se trouvait n'avoir pas, ou plus, ou pas encore, ou n'avait que médiocrement, ou qu'à regret et dans l'insatisfaction errante. Une vaste loterie était ouverte parmi le dispersement général et le trouble des personnes.

Il n'y a pas de rapports gratuits, et les conditions de la guerre sous cet aspect, proposaient des tendances à des organisations, à des accommodements de fortune composés au mieux de l'instant. Mais, je crois bien, rien n'était longuement véritablement viable de ce qui était entrepris dans des conditions telles, parmi un état tout d'exception et provisoire.

La guerre finie, ou plutôt simplement le soldat libéré, la vie antérieure propre retrouvée, et adieu la marraine chérie, comme adieu le frère d'armes. Des temps de malheur, on oublie tout, alors que la paix et le retour à soi, après tant de contraintes et de menaces, ouvrent

comme une renaissance totale. Alors, ainsi que la mort, la vie elle aussi balaie impitoyablement.

Dans son aventure, restée blanche, avec Madeleine, on voit chez Apollinaire le feu le mieux entretenu avec le moins de substance réelle. Ce ne sont que sentiments et velléités, efforts de la pensée, et de la pensée créatrice d'illusions et de vœux, à propos d'un objet à son amour, à son amour auquel un retour favorable à vrai dire, est assez peu assuré. Il le reconnaissait lui-même comme très constamment réticent sur le don de soi, et même agissant, cet objet — cette jeune fille — selon une économie de sa personne, de ses véritables pensées et de ses intentions, un peu bien intentionnellement avare, réservée, coquette et tendant à soumettre, instinctivement. A vrai dire, les jeunes filles ne sont pas aussi étourdies qu'on le présume parfois trop *a priori*, au moins en est-il parmi elles qui savent à la fois se garder et s'intéresser, à éprouver et aiguiser leurs jeunes pouvoirs au regard de l'adversaire mâle. Comme une attitude ingénuement mais ingénieusement réfléchie et investissante était légitime, compréhensible, tout à fait à approuver, de la part d'une jeune demoiselle, point insensible, ma foi, ressentant un penchant certain pour « son poète », mais subodorant évidemment aussi cet inquiétant inconnu qu'est pour toute femme son départ vers la vie, et comme dangereuse la décision de son premier engagement, tellement toujours déterminant de tout, ensuite. Rien donc que de très à propos et d'excellent dans la pratique justement avisée de la jeune fille, attirée mais sondeuse, s'informant peu à peu, s'instruisant et essayant ses jeunes moyens à cette occasion si importante. Elle eut l'heur de n'y rien laisser entamer de son ascendant, et, tout au contraire, elle avançait en l'assurant. Elle avait l'art de draguer ou de contourner les mines que son correspondant séducteur disposait sur la route de son gentil vaisseau. Mais, l'autre, cela l'irritait et le faisait cabrer,

piqué, agacé, à de si importuns dégagements de son amie, dans la vanité de son naturel impérial aux entreprises plus rapidement décisives, moins combattues à l'accoutumée. Il hésitait devant cette alternative : son abandon de la rétive, mais alors avec en perspective, son propre chagrin et sa honte à un échec consommé, ou bien sa poursuite renouvelée et plus astucieuse, mais avec la possibilité qu'il y devienne, à cet intérêt, à ce jeu, plus attaché encore et plus dépendant. Mais il était de ceux qui, sitôt devenus maîtres, se détachent, et qui, par contre, déçus dans leur orgueil, n'en restent que plus entêtés à poursuivre leur campagne, malgré le danger de s'y prendre.

Avec Madeleine, marraine de guerre amicale, prudente, retenue, réfléchie, ne se prêtant pas à la légère, puis fiancée un peu plus abandonnée, mais non pas sans la mesure opportune, il connut une vive escrime, parfois bien décevante, puis aussi une progressive exaltation spirituelle et sentimentale aux aspects divers, entretenue à la fois aux rigueurs de sa vie de guerrier et à l'inaccessibilité de son objet convoité. Exaltation forcément factice, faite d'opportunité, de ruse conquérante, de malice, d'ingéniosité spirituelle, d'imagination sensuelle en alerte, d'aspirations vers les conceptions de tout repos qui forment cet idéal traditionnel bourgeois qui exclusivement, se présentait à lui. Admettons qu'il pouvait n'être pas sans attrait, cet idéal bourgeois, au regard des duretés de sa vie de soldat, âpre, instable, sans arrêt menacée. Néanmoins, cette situation entre Apollinaire et sa jeune et belle correspondante ne pouvait guère donner matière qu'à des jeux poétiques délicieux, émouvants parfois, certes, mais dénués de la profondeur d'incursion et de transport moral qu'avaient atteinte ceux de ses poèmes inspirés par Annie, puis surtout par Marie, et qui forment les accents les plus pathétiques, le vrai degré d'*Alcools*. Néanmoins ce fut

de Madeleine que naquit la partie rafraîchissante au cœur et coulant au travers de cette suite de poèmes héroïques, tendres et merveilleux écrits par Apollinaire sur la ligne de feu, puis dans la première tranchée. Cela commence au cours de *Case d'Armons*, pour s'établir, s'affirmer au cours de vingt poèmes et finir dans les deux derniers tableaux, étonnants d'illumination et de génie, consacrés à sa bien-aimée : *Chevaux de Frise* et *Chef de Section*, qui précédèrent de peu le coup fatal de sa grave blessure.

Voici les titres des poèmes adressés particulièrement à Madeleine, ou contenant plus ou moins sa hantise, dans *Calligrammes : Reconnaissance ; Madeleine ; Tourbillon de mouches ; l'Adieu du cavalier ; Photographie ; l'Inscription anglaise ; Dans l'abri caserne ; Fusée ; Désir ; la Traversée ; Il y a ; l'Espionne ; Simultanéité ; Un oiseau chante ; Chevaux de frise ; Chef de section.*

Il en est d'autres, connus de très peu de personnes. Par exemple ceux-ci :

COTE 146

Plaines Désolation enfer des mouches Fusées le
vert le blanc le rouge
Salves de 50 bombes dans les tranchées comme
quand à quatre on fait claquer pour en faire
sortir la poussière un grand tapis.
Trous semblables à des cathédrales gothiques
Rumeurs des mouches violentes
Lettres enfermées dans une boîte de cigares venues d'Oran
La corvée d'eau revient avec ses seaux
Et les blessés reviennent seuls par l'innombrable boyau aride
Embranchement du Decauville
Là-bas on joue à cache-cache

Nous jouons à colin-maillard
Beaux rêves
Madeleine ce qui n'est pas à l'amour est autant de
Vos photos sur mon cœur
Et les mouches métalliques petits astres d'abord
A CHEVAL *à* CHEVAL *à* CHEVAL *à* cheval
O plaine où vont les boyaux comme les traces sur le
doigts aux monumentales pierres de Gavarnie
Madeleine votre nom comme une rose incertaine
rose des vents ou du rosier
Les conducteurs s'en vont à l'abreuvoir à 7 km. d'ici
Pertes Hurlus Beauséjour noms pâles et toi Ville su
Cimetières de soldats croix où le képi pleure
L'ombre est de chair putréfiée les arbres si rares
sont des morts restés debout
Oüïr pleurer l'obus qui passe sur sa tête.

A MADELEINE

Je serre votre souvenir comme un corps véritable
Et ce que mes mains pourraient prendre de votre
Ce que mes mains pourraient en prendre un jour
Aura-t-il plus de réalité ?
Car qui peut prendre la magie du printemps ?
Et ce qu'on en peut avoir n'est-il pas moins réel encore
Et plus fugace que le souvenir ?
Et l'âme cependant prend l'âme même de loin
Plus profondément plus complètement encore
Qu'un corps ne peut étreindre un corps
Mon souvenir vous présente à moi comme le tableau de la
Se présentait à Dieu le septième jour

Madeleine mon cher ouvrage
Que j'ai fait naître brusquement. Votre deuxième naissance
Nice les Arcs Toulon Marseille Prunay Wez
Thuizy Courmelois Beaumont sur Vesle
Mourmelon le grand Cuperly Laval St-Jean sur
Tourbe le Mesnil Hurlus
Perthes les Hurlus Oran Alger
Et j'admire mon ouvrage
Nous sommes l'un et l'autre comme des étoiles très lointaines
Qui s'envoient leur lumière...
Vous souvenez-vous ?
Mon cœur
Allant de porte en porte comme un mendiant.
Et vous m'avez fait l'aumône qui m'enrichit à jamais
Quand noircirai-je mes houseaux
Pour la grande cavalcade.
Qui me ramènera près de vous ?
Vous m'attendez ayant aux doigts
De pauvres bagues en aluminium pâle comme l'absence
Et tendre comme le souvenir
Métal de notre amour métal semblable à l'aube
O Lettres chères lettres
Vous attendez les miennes
Et c'est ma plus chère joie
D'épier dans la grande plaine où s'ouvre comme le désir les tranchées
Blanches les tranchées pâles
D'épïer l'arrivée du vaguemestre
Les tourbillons de mouches s'élèvent sur son passage
Celles des ennemis qui voudraient l'empêcher d'arriver
Et vous lisant aussitôt
Je m'embarque avec vous pour un pèlerinage infini
Nous sommes seuls

Et je chante pour vous librement joyeusement
Tandis que seule votre voix me répond
Qu'il serait temps que s'élevât cette harmonie
Sur l'Océan sanglant de ces pauvres années
Où le jour est atroce, où le soleil est la blessure
Par où s'écoule en vain la vie de l'univers
Qu'il serait temps, ma Madeleine, de lever l'Ancre !

LUEURS

La montre est à côté de la bougie qui végète
derrière un écran fait avec le
fer blanc d'un seau à confiture
Tu tiens de la main gauche le chronomètre
que tu déclencheras au moment
voulu
De la droite tu te tiens prêt à pointer
l'alidade du triangle de visée
sur les soudaines lueurs lointaines
Tu pointes cependant que tu déclanches le chronomètre
et tu l'arrêtes quand tu entends
l'éclatement
Tu notes l'heure, le nombre de coups
le calibre, la dérive, le nombre
de secondes écoulées entre
la lueur et la détonation
Tu regardes sans te détourner, tu regardes
à travers l'embrasure
Les fusées dansent, les bombes
éclatent et des lueurs
paraissent

Tandis que s'élève la simple
et rude symphonie
de la guerre
Ainsi dans la vie, mon amour,
nous pointons notre
cœur et notre attentive
piété
Vers les lueurs inconnues et
hostiles qui ornent
l'horizon le peuplent
et nous dirigent
Et le poète est cet observateur
de la vie et il invente
les lueurs innombrables
des mystères qu'il
faut repérer
Connaître aux lueurs, ô mon très
cher amour !

(10 Septembre 1915.)

C'est une nuit d'orage
Le tonnerre fait rage
La mitrailleuse aussi
Mais je suis bien ici
Je pense à vous ma fée
De raisins noirs coiffée...

4 H.

C'est 4 heures du matin
Je me lève tout habillé

Je tiens un bout de savonnette
Que m'a envoyé quelqu'un que j'aime
Je vais me laver
Je sors du trou où nous dormons
Je suis dispos
Et content de pouvoir me laver ce
Qui ne m'est pas arrivé depuis
trois jours
Puis lavé je vais me faire raser
Ensuite bleu de ciel je me confonds
Avec l'horizon jusqu'à la nuit
et c'est un plaisir très doux
De ne rien dire de plus, tout ce
Que je fais c'est un être invisible
Qui le fait
Puisqu'une fois boutonné tout bleu
Confondu dans le ciel je deviens
invisible.

(23 Décembre 1915.)

PEU DE CHOSES

Combien qu'on en a pu tuer ?
Ma foi !
C'est drôle que ça ne vous fasse rien
Ma foi !
Une tablette de chocolat aux boches ?
Ma foi ! Feu !
Un camembert pour le logis aux boches
Ma foi ! Feu !
Chaque fois que tu dis feu le mot se change en acier

Ma foi !
Abritez-vous
Ma foi
Kra
Ils répondent les salauds
Drôle de langage ma foi

POUR MADELEINE SEULE

Lune candide vous brillez moins que les hanches
De mon amour
Aubes que j'admire vous êtes moins blanches
Aubes que chaque jour
J'admire ô hanches si blanches
Il y a le reflet de votre blancheur
Au fond de cet aluminium
Dont on fait des bagues
Dans cette zone où règne la blancheur
O hanches si blanches

PARIS

J'ai vu Paris dans l'ombre
Hypogée où l'on vivait trop
Paris une grande améthyste
Les soldats belges en troupe
Vieilles femmes habillées en Perrette
Après le pot-au-lait
L'officier-pilote raconte ses exploits
J'ai entendu la berloque

Mais quel sourire celui de celui
Qui eut sursis d'appel illimité
Ombre de la statue de Shakespeare
Sur le boulevard Haussmann
Laideur des costumes civils
Des hommes qui ne sont pas partis
Les peintres travaillaient
Mon cœur t'adore.

(3 Février 1916.)

Le 17 mars 1916, Apollinaire blessé, trépané mais resté lucide, était évacué. Instamment, jour par jour, avec sang-froid, il informe Madeleine. Il l'apaise, il la rassure. Mais bientôt, parmi les graves révolutions en lui-même dues à sa blessure et à la menace de paralysie partielle suspendue sur lui, parmi aussi sa renaissance aux conditions diverses de sa vie ancienne, le bel amour succomba.

Douces figures poignardées Chères lèvres fleuries
MIA MAREYE
YETTE LORIE
ANNIE et toi MARIE
où êtes
vous ô
jeunes filles
MAIS
près d'un
jet d'eau qui
pleure et qui prie
cette colombe s'extasie

Donc, à ce calligramme, *La Colombe poignardée*, tracé

par Apollinaire à Nîmes, tout au début de sa carrière de soldat, trois noms devaient venir s'adjoindre :

LOU
MADELEINE
JACQUELINE

Jacqueline, qu'il épousa au mois de mai de l'année de sa mort.

Ne sors plus de chez moi diamant qui parlais
Dors doucement tu es chez toi tout t'appartient
Mon lit ma lampe et mon casque troué

Celle qui devait recueillir son dernier soupir. Celle, enfin, qu'il a marquée à la dernière page de son œuvre poétique, intitulée : *La jolie rousse,* dans une assimilation décisive :

Voici que vient l'été la saison violente
Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps
O soleil c'est le temps de la Raison ardente
Et j'attends
Pour la suivre toujours la forme noble et douce
Qu'elle prend afin que je l'aime seulement
Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant
Elle a l'aspect charmant
D'une adorable rousse
Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavanent
Dans les roses thé qui se fanent
Mais riez riez de moi
Hommes de partout surtout gens d'ici
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire
Ayez pitié de moi.

Apollinaire, c'est la tragédie d'un esprit conscient de son audace et de son incendie, qui côtoie volontairement les confins spirituels, et cela de la même manière, que l'on a déjà tant dite, que le sublime, à son plus pressant, côtoie l'abîme. Apollinaire, qui possédait un bon sens, une assiette de l'esprit remarquables, connaissait très bien, ne pouvait pas ne pas connaître son propre jeu, avec ses gains et ses risques virtuels. De là cette émotion interne et cette palpitation affleurante à la pulpe de ses poèmes, et qui en déterminent le rythme à ses mouvements profonds et le frémissement lumineux lorsqu'ils prennent corps et s'élèvent. De là l'expression de cette angoisse apportée parfois au poète par son lyrisme culbuté et retombé tout meurtri aux racines même de son inspiration, et où il ne fait alors plus qu'un avec sa lucide raison. En telle sorte tragique, par exemple, que le dernier vers de *Calligrammes* est cet affreux cri, qui nous laisserait confondus d'horreur et de réprobation s'il n'était de lui :

Ayez pitié de moi

Faut-il que le désastre ait été grand dans le mécanisme moral d'un homme, d'un poète si valeureux pour qu'il se soit réduit à une telle sollicitation ! C'est que, justement, on n'affronte pas les extrémités de la hardiesse, on ne voyage pas incessamment aux limites périlleuses de l'imagination substituée aux réalisations concrètes du physique et du matériel, on ne s'écarte pas si longtemps du sens commun, de la route battue où va le troupeau des hommes, sans la menace instante de tomber tragiquement. La seule protection que propose la raison, et ce qui seul alors peut nous tenir droit, c'est de connaître et d'admettre que l'imaginatif et le concret ne peuvent pas cesser de s'entredévorer en nous. Apollinaire s'est pénétré de cette certitude.

Oublions qu'il s'agit d'un poète, d'un créateur d'idéal,

du « surréaliste » original, ou plutôt avouons que ce poète était un homme des plus éveillé sur tous les aspects de la vie — et réjouissons-nous en — bien décidé aussi à n'en négliger aucun des biens, notamment ceux que peuvent procurer l'amour et les femmes. Ils sont nombreux et de tous ordres. En dehors de ceux qui sont réglés et délimités au mieux par le code civil et par l'état religieux, on les tient, dans le monde, pour abominables, et inavouables. Mais, quand on a l'esprit délibéré, on sait très vite et très bien qu'il est urgent de tirer du commerce des femmes tout ce qu'il peut éventuellement proposer de possibilités diverses, tant dans le privé, à la sensualité, au sentiment, aux délectations exercées en partage, que dans le train de la vie, où les ambitions des amants vont de conserve. Ils s'appuient l'un sur l'autre, tant que l'appui est tenu pour utile ou nécessaire, et bien plus commodément que le mariage ne le permet.

C'est ainsi, à l'esprit, un ensemble des diverses préoccupations contradictoires, batailleuses entre elles, mais parmi lesquelles une tête bien organisée, non seulement ne s'embarrasse pas, mais trouve naturellement son excitant et son exercice. Apollinaire, en principe, était bien décidé à ne connaître rien qui pût le limiter, le retenir. Telle fut la conduite de sa vie, et telle l'ambition de son œuvre. Élan qui n'avait rien de particulièrement remarquable en soi, étant celui même généreux de la jeunesse et de l'âge adulte, mais qui, chez lui, présentait la condition particulière d'être le fait de la constitution latente d'une intelligence la mieux équilibrée, la plus solide au service d'une grande insatiabilité de l'esprit. Apollinaire avait, reconnaissait, concevait, que sa nature était d'une richesse et d'une grâce créatrices auxquelles il ne pouvait, au moins pour le moment, apporter de canalisation qu'avec une modération prudente et sans aucune tyrannie. Protéger, exploiter sa veine,

plutôt que de la contraindre devint sa position vis-à-vis de ses expressions poétiques, car, pour ce qui était de la vie, il n'avait pas peur de se prêter, ni de se risquer, souvent au delà de toute prudence.

Tout compte fait, chacun possède une dose de pouvoir sentimental et une dose de possibilités pratiques. Ce n'est que le plus ou moins de l'une et de l'autre qui différencie les individus et détermine les conditions de leur trafic. C'est à la modification, à l'usage, à l'économie de ce plus ou moins, que les facultés interviennent.

Chacun procède, agit à peu près en amour comme il agit et procède dans l'amitié, comme il agit et procède envers tout ce qui, dépendant du pratique, est aussi du département sentimental. Il a sa dose mobile de moyens, et ils y servent de même façon, ici ou là, sans trop s'embarrasser si cela court vers le bienfaisant ou le nocif. Peu importe d'ailleurs. L'objet étant pris en considération, une femme, un homme, une entité, l'ambition, l'art, et le mécanisme se met en jeu, s'adapte, se règle, s'emploie plus ou moins dans un sens ou un autre, se balance comme il lui semble qu'il est opportun ; mais, en vérité, lui-même ne se modifie pas dans son organisme et ses ressorts. Organisme qui, chez les humains, ne varie qu'en force, qu'en étendue des moyens et en souplesse. Apollinaire gouvernait ses tendances, ses curiosités, ses gourmandises diverses souvent en opposition, dans un balancement subtil et savant. De plus, il s'y montrait un procédurier des fêtes et des souffrances du cœur à la fois intrépide, hardi, adroit et prudent. Et d'abord, naturellement il tâchait à s'asseoir lui-même, puis il donnait audience aux personnes et aux circonstances, distribuait ses sentiments et exerçait de ses enivrantes façons. Mais d'abord, et naturellement : lui, et sa stabilité.

On peut reconnaître dans Apollinaire le personnage même de la raison et de l'intelligence, vraiment connais-

seur et sensible conducteur de sa vie, de son cœur et de son imagination, et qui pouvait dès lors ne partir que de lui, comme il l'a fait, et laisser donner à son génie aventureux, libre, inventif, tout son fruit.

Cette faculté, dans sa marche et dans son ordonnance, est perceptible dans les coulisses de sa vie, comme dans les mystères mêmes, les grâces, les éblouissements, la voltige de ses poèmes, et tout cela solidairement, s'entremêlant, s'entr'aidant, s'entr'éclairant. Tout y aboutit en ceci : croyance et désastre et, dans un paradoxe surprenant, sans croyance et sans désastre. Une vie et un art de repli et d'abandon, d'où s'élance l'ascension à un paradis magique ; un contrôle de soi et un travail exercés avec une ironie douloureuse et intense, une connaissance active, et qui, à chaque instant, en poursuit quelque preuve plus décisive, en y recherchant quelques revers plus graves...

Comme il arrive aux hommes bien équilibrés moralement et physiquement, qui s'emploient à ne rien perdre de ce qui se présente à l'éveil de leur connaissance, tout en y ménageant la présence de l'esprit critique, Apollinaire, s'il était en constant frémissement à la vision, à l'usage des choses de la vie mondaine où il levait son tribut, n'y perdait rien de la secrète vertu de l'inquisition qui s'y exerce et s'y nourrit, tout en ne s'y laissant nullement enchaîner. De l'amour et des femmes, il ne connut que ce que la jeunesse et l'âge adulte peuvent en connaître ; au total un exercice intense et délibéré des sens et de l'attendrissement, une fidèle et amère non-réussite, une souffrante nostalgie. Au moment que le cœur est généreux et insatiable, que l'esprit est fulgurant dans ses impulsions et dans ses avancées, l'ensemble des langueurs, des faiblesses et des dégradations qui constituent l'amour se trouve, sur-le-champ, assez vite pratiqué, puis bousculé et rejeté. Et voire, le caractère en vient à posséder un mouvement quasi automa-

tique, qui mêle aux épanchements subis ou consentis la connaissance de leur défaite, comme en un inséparable contrepoint. D'ailleurs, de ce qui se produit comme de ce qui est atteint, que désirerait-on encore, alors qu'est satisfait cet orgueil, aux convoitises personnelles, qui détermine l'escrime douce-amère des débats entre les sexes ?

Ardent à connaître et à saisir comme il était, Apollinaire a vécu à côté, en dehors de toute possibilité de construire, dans son existence, quoi que ce soit de solide (si quelque chose de l'ordre de l'amour peut jamais être solide) où masser, où recueillir ses aspirations sentimentales, où déposer ce chargement cordial, destiné aux femmes, qui nous pèse tant, et qui est aussi inséparable de nous que le bât l'est de l'âne.

Mais convenons que, sinon ce bât-là, adieu le bel effort humain plein d'angoisse et d'espoir, adieu les arts, adieu tout ce qui saisit aux entrailles. Même quand on pourrait, avec quelque résolution, rejeter tout ce lot trop vite connu, on hésite ; et on compose, ne serait-ce que pour la nécessité du simple jeu à vivre, à vivre sans ennui.

Au surplus, Apollinaire apportait à notre civilisation occidentale un culte étrangement *saisissant*. Il y apportait aussi quelque chose d'exotique et d'aventureux qui était son bien, et qu'il y mélangeait, avec une foi inlassable dans son activité importatrice. Ce qui signifie, plus encore que son héroïque carrière de soldat, son assimilation, sa naturalisation française, c'est la clarté et la justesse avec lesquelles il a réussi à exercer la hardiesse, l'originalité comme un ferment d'activité non comme une fin, et que proprement cette fin il ne l'a, au demeurant, connue et désignée, en somme, que dans les vertus du sang-froid, de ses ordonnances, de ses disciplines, modérant l'émotion dans la forme, non au fond.

En suivant les étranges et audacieuses perspectives de sa poésie, à ceux de ses traits où elle apparaît le plus

prestigieuse, on peut convenir de l'exactitude de sa devise : « J'émerveille. » Mais on toucherait à une vérité plus intime encore si on lui prêtait ce complément : « avec ma défaite ». Oui, car ce qui émerge de ses poèmes, c'est une plainte ardente, mais sans issue. Il le sait, au demeurant, néanmoins il continue sa mélopée, il élève son imagination et sa voix dans une inconséquence consentie et inspirée. Le bonheur n'apparaît jamais à sa pensée que dans la magie de l'illusion spécifiquement puérile. Sitôt qu'elle effleure le concret, il est malheureux. Aussi bien sa « merveille » porte-t-elle un sanglotement recueilli et couvert dans ses chansons délicieuses, ardentes ou désolées. Il va, battu aux coups de l'amour et de la vie, — *enchanteur pourrissant* et *poète assassiné*. C'est dans cette condition, instante transposition du désespéré dans une affirmation « surréaliste » que réside la limpidité inimitable de ses poèmes déchirants tout à la fois et attirants, comme nous attirent les profondeurs de l'eau où nous naviguons en barque et qui réfléchissent le firmament...

Eh bien, voilà, disons nettement la vérité, Apollinaire nous ouvre l'accès du Ciel, de ce même Ciel qu'on nous promit dans notre première enfance, sauf que ce n'est plus, avec lui, comme un paradis jamais accessible tant qu'on est en vie (et dont l'existence, même après la vie, reste, quoiqu'on en dise, quelque peu problématique) mais bel et bien comme un fait immédiat dont nous avons la jouissance même aussitôt, et où les femmes, grâce à Dieu, conservent toute leur réalité. Avec Apollinaire, c'est toujours Noël, et même le jour de la Passion.

Quelle absurde mauvaise grâce nous y ferait rester sceptiques ? D'ailleurs, à le lire, ce n'est pas possible, et tandis qu'il sourit avec une grande gentillesse ironique à nous y voir trompés...

Quand Apollinaire se sentait élancé où l'homme ne peut pas aller àmoins qu'il ne soit divin : qu'à cela ne

tienne, il se laissait emporter par le battement de son cœur et les ailes de sa Minerve, et le devenait. Dès lors, il quittait la prose comme le nageur quitte son vêtement afin de devenir poisson, puis il plongeait dans ses profondeurs poétiques, vers la nuit, vers les astres...

Il serait vain d'imaginer ce que serait devenu Apollinaire. Il n'a vécu que trente-huit ans. Sa vie s'est arrêtée, alors qu'il savait très bien qu'il était d'exception, et aussi très complexe. Il subodorait sa définitive charte. Mais il avait le temps...

Comment aurait-il abordé les périodes suivantes de l'existence où viennent la rétraction, puis l'envahissement progressif (et trop logique pour être retenu comme une obligation inéluctable dans le parcours de la vie morale d'un pareil héros) de la nécessité de l'assise ? On ne peut proposer avec pertinence quel eût été alors son état. Mais, au demeurant, il survit, entièrement construit, magnifiquement bloqué. Ne chicanons pas le destin.

ANDRÉ ROUVEYRE

CHOIX DES ÉLUES [1]

CHAPITRE QUATRIÈME

La vie avait repris dans la maison, secouée par la tempête. Pierre n'avait pas compris. Il n'avait pas compris qu'il y a des vacances, des vacances à tout, même à l'amour conjugal le plus patent, même au bonheur. Qu'il fasse beau, qu'une femme sorte, qu'elle trouve qu'il fait beau, qu'elle ne rentre pas le soir, cela lui semblait inconcevable. Pierre n'était pas devenu ingénieur par hasard. Il était vraiment de ces humains qui aménagent la terre, qui construisent, inventent les caves et les égouts, pensent par étages et par ascenseurs, il avait une horreur innée de la vie nomade, et, pour tout ce qui en subsiste en ce bas monde, le restaurant, le camping, une sorte de mépris. L'hôtel pour lui ressortissait à la catégorie vagabondage. Que sa femme eût été coucher à l'hôtel, alors qu'elle disposait à cinq cents mètres d'un appartement, il y avait là quelque chose comme de la folie, c'était comme si elle eût couché sur un banc dans le fameux jardin. Il ne l'avait pas questionnée quand le lendemain, au déjeuner, il avait retrouvée cette nouvelle femme, si semblable pourtant à l'ancienne. Il l'avait embrassée sur le front... Heureusement qu'il y a des fronts sur les visages humains... Il avait parlé du beau temps, du beau temps d'aujourd'hui, que dans une secrète panique il avait vu soudain tellement semblable au beau temps d'hier. Il

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Novembre.

avait été obligé, à cause des enfants, de paraître trouver naturel que leur mère découchât. Mot ignoble, mais c'était bien le mot. Edmée disposait peut-être d'un synonyme, lui pas. Si le mot découcher avait jamais pu être employé dans son sens propre, c'était bien cette fois-ci. Cette épouse avait fui son lit. Elle était allée s'étendre entre des draps qui avaient entouré des dizaines d'étrangers et d'étrangères, des chauves, des rousses, et, étant donné l'hôtel, au moins deux à la fois. Le foyer dont il était si fier, ce foyer où il n'y avait pas de mensonge, pas de duperie, où il avait cru disposer tous les isolateurs d'avec ce cloaque qu'est le monde, ce foyer vierge, cette femme l'avait, par cette aventure sans aventure, rabaissé au niveau des ménages habituels, des ménages. Elle n'était pas allé passer la nuit chez Frank, mais le ménage n'était plus pur. C'était le foyer qui avait eu son aventure... Il avait beau se dire qu'il exagérait, qu'en Amérique un mouvement d'indépendance est explicable, que les mains d'Edmée dans son camping avaient moins touché de mains humaines que dans sa propre maison, que la peau d'Edmée était pure, qu'Edmée, puisqu'elle n'avait pas été sa compagne de nuit, avait même gagné une nuit de pureté. Rien n'y faisait. Le foyer était souillé. Il mangeait son bœuf braisé dans un foyer souillé. Car c'était aujourd'hui samedi, le jour où il exigeait, pour que ses enfants fussent nourris de la nourriture française, eussent des papilles françaises, un des plats de sa famille. Ce sacrifice aux ancêtres s'effectuait d'habitude au milieu des exclamations, de l'enthousiasme, et l'on buvait du vin. Le bœuf braisé ce matin n'appelait que l'eau, comme des nouilles. Pierre se demandait s'il n'eût pas préféré qu'Edmée ne rentrât pas ainsi, mais qu'elle eût posé des conditions, qu'elle se fût plainte, qu'il eût accordé ou pardonné. Les enfants auraient compris. Lui aussi d'ailleurs. Un jour de mésentente n'enlève pas la virginité d'un foyer. Il en était à souhaiter une de ces disputes

de couples médiocres dont vivent les illustrés. Oui, elle l'aurait, sa fourrure. Oui, on irait à Hawaï aux vacances. Si Edmée avait seulement exigé une auto pour elle-même, toutes les joies du retour seraient là en ce moment. La dispute aurait même laissé un fils, un fils charmant : la petite auto dont on débattrait pendant ce déjeuner la marque et la couleur. Mais qu'est-ce que cela pouvait signifier, pour les enfants, que leur mère soudain fût devenue étrangère à la maison, qu'elle oubliât qu'on y déjeune, qu'on y dîne, qu'on y couche ? Que pourrait signifier surtout ce naturel, même de sa part à lui, cette façon de considérer comme satisfaisant cet abandon soudain d'un devoir, du plus haut des devoirs, de la constance. Qu'une femme trompe son mari, cela les regarde tous les deux, et cela ne regarde qu'eux. Qu'elle trompe sa maison, le mal était universel. Les yeux de Jacques donnaient tout renseignement à ce sujet. Des yeux de petit latin, de petit romain, éclairés par une civilisation où l'on punit de mort, sans explication, la femme qui rentre au matin. Ils étaient pleins de crainte, ils craignaient qu'on appliquât cette peine de mort. De honte aussi ; son père et sa mère n'étaient plus des modèles. C'était affreux. Pour la première fois, le petit Jacques déjeunait entre des parents qui étaient voués à ces maux qui affligent les autres parents : à la compromission, à la distraction, à la faute. Une ressemblance épouvantable de ses parents avec les parents de ses camarades d'école apparaissait aujourd'hui. C'était sa première déchéance. Ses parents étaient comme ceux auxquels ses amis faisaient allusion dans les cours et à la sortie, des pères faciles, des mères absentes. Le péché originel des enfants, qui est de naître des parents qui ne sont pas les modèles du monde, il l'avait. Le bœuf braisé est lourd, à qui l'on enlève la couronne du monde. Seule, Claudie en redemanda, mais il n'y avait pas de raison, pensa Pierre, pour qu'à elle il fût devenu insipide. C'était elle qui gagnait

tout dans ce scandale. Elle était devenue leur égale. Par la part qu'elle avait prise dans la fugue, un sinistre bénéfice rejaillissait sur elle. Un bénéfice dont son père ne pouvait manquer, allait-elle penser, de lui en vouloir. Elle le regardait pour la première fois avec une espèce de peur, comme si dans cette maison calme où jamais n'avait été donnée une chiquenaude, il allait y avoir des coups. Elle s'y préparait. Comme Pierre levait brusquement le bras pour prendre la carafe, elle se protégea le visage. Qui, dans cette nuit épouvantable, avait appris à Claudie que les pères frappent leurs filles au visage ? Une peur pleine de mépris. Il y avait de l'arrogance dans cette peur même. Ce n'était pas à Claudie qu'on cacherait qu'il y avait eu de la part de sa mère une tromperie, et qu'il était obligé de l'admettre, de l'accepter en présence des enfants. La vérité pour Claudie était qu'il était un mari complaisant, vis-à-vis de ce jardin Washington, de cet hôtel, de ce lit où elle avait dormi avec Claudie. Oui, c'était cela qu'était Claudie, cela que pensait Claudie. Sa mère l'avait trompée avec elle...

— Je sais pourquoi il est moins bon que d'habitude, dit Edmée ; j'ai oublié la cuillerée d'huile d'olive.

Tout s'expliquait. Pas de cuillerée d'huile d'olive. Pierre avait bien reconnu la méprise : une cuillerée de fiel pur.

— Tu sais tes leçons, Jacques ? Tu veux que je te les fasse réciter ?

— Oh non ! père. Je les sais.

Pauvre Jacques ! C'était bien la première fois que des leçons ne lui semblaient pas faites pour être récitées, mais pour être gardées au plus profond de soi-même. La leçon aujourd'hui, c'était les Cent Jours et Waterloo. Hier, il eût pressé Pierre de l'interroger, dans son ardeur à ne pas admettre la défaite, sûr que son père allait démontrer que Waterloo était une victoire, mieux qu'une victoire, défaite d'un jour dans de la boue et sur les pavés

belges, apothéose dans le camp des archanges. Pierre avait le don d'opérer pour son fils ces métamorphoses. D'Azincourt, de Malplaquet, de Trafalgar, de Sedan, il trouvait le moyen d'extraire toute panique, toute déroute, toute erreur d'état-major. Ou bien c'était des mercenaires qui se battaient entre eux, et l'honneur du pays n'était pas engagé. Ou les ennemis avaient eu recours à la traîtrise, et c'était sur eux que retombait l'opprobre. Ou la mort de Nelson était pour l'Angleterre la pire des défaites. Ou bien, défaite militaire, le combat s'avérait une victoire civile. Tous ces noms devenaient, non plus infamants, mais religieux, sacrés, comme les noms de fête où l'on jeûne, dans le calendrier. Avec quelle rapidité, tout autre jour, il eût rendu au petit Jacques, pour sa récitation en classe, un Waterloo tout neuf et verni, un Waterloo ridicule pour Blücher et dont Wellington lui-même — grand mérite d'attendre des renforts — n'avait pas à tirer orgueil. Mais Jacques aujourd'hui se dérobait à ce maquillage. Il sentait au contraire en lui une peine qui le poussait, non à atténuer Waterloo, mais à en faire la défaite suprême. Nous avions tout perdu à Waterloo, fors cet honneur que nous devions perdre à Metz. Il y avait même de la part de noms jadis assez lumineux, Austerlitz, la Marne, une sinistre propension à passer du côté des désastres. Pierre se demandait ce que voulait dire ce sourire triste sur les lèvres de Jacques. C'est que ce petit écolier comprenait pour la première fois le désastre, la panique, la capitulation... Cet après-midi, il réciterait Waterloo comme il fallait le réciter, l'armée française y fut vaincue. Pour la première fois vaincu, il se leva de table, il embrassa en vaincu son père, sa mère. Il n'embrassa pas Claudie, il y avait du triomphe sur elle... Par bonheur on ne l'interrogea pas. On interrogea un petit Anglais, qui s'épanouit, qui n'en finit plus... Pauvres petits Anglais, qui croient en la victoire !

L'après-midi, au bureau, fut dure pour Pierre. Non pas

qu'elle différât des autres. Au contraire. Toutes ces opérations auxquelles il s'était lié passionnément, le pilonnage des terrains pétrolifères, le syphonage pour les pétroles marins, l'extinction de puits brûlant depuis des siècles, il se trouvait aujourd'hui qu'elles livraient des secrets, qu'elles donnaient des types. Et pourtant ce n'était plus elles. Il s'intéressait à elles, il les discuta avec ses subordonnés et ses chefs, mais elles étaient ternes, elles étaient comme le bœuf braisé, sans goût. Edmée avait oublié de verser sa cuillerée d'huile d'olive dans les essences du monde. Comptabilité, prospection, syphonage, ne lui fournissaient plus cette euphorie, cette aise générale qui lui permettait de ne pas séparer son métier de sa vie. Qu'était sa vie, jusqu'à ce jour ? Un pétrole foisonnant, ruisselant, sous un soleil qui était son bonheur conjugal. Mais, aujourd'hui, il y avait d'un côté Edmée, et de l'autre tout le reste. C'était bien cela. Au lieu d'en être le démiurge, le moteur, Edmée, par sa petite course de la veille, avait délié d'elle tout ce qui n'était pas elle. Cette Edmée qui présidait dans ce bureau même au forage, au pompage, au noyage, n'était plus. Elle n'avait pas rompu avec Pierre, mais avec tout ce qui était la vie même de Pierre. Les puits, les ports, les trous de feu étaient sans Edmée. Les filigranes des graphiques étaient sans Edmée. C'était avec eux qu'Edmée avait rompu. Voilà le divorce, voilà la séparation de biens qu'amenait sa fugue : elle n'aurait plus rien à faire avec tous ces objets et ces êtres qu'elle n'avait peut-être jamais vus, mais que Pierre depuis onze ans avait noués à elle. Elle s'était déshabillée hors de la maison, et elle avait tout détaché. La pensée d'Edmée infuse en son travail, cet amour d'Edmée instillé en chaque minute de labeur, chaque bidon, chaque nappe souterraine, chaque dictée aux dactylos, ils s'étaient retirés pour toujours. Quels animaux bizarres, ces dactylos depuis que s'en était évaporée Edmée ! Miss Lily Smith, les yeux de faïence

de Miss Smith, les longs doigts de Miss Smith, qu'elle trouvait le moyen de croiser entre chaque mot dicté, car on lui avait dit qu'elle avait des mains de préraphaélite, les lèvres en cœur de Miss Robinson et leur ombre de moustache, les mains de Miss Robinson, qu'elle cachait après chaque mot dicté parce que le pouce était en spatule, quelles curieuses et animales créatures depuis que d'elles on avait exorcisé Edmée !... Non pas qu'il fût question de ne plus aimer Edmée. Mais il était évident que la même âme n'allait plus pouvoir servir à tout. Ce prodige, son œuvre, dont il était si fier, cette unité de vie, d'action, d'amour, il fallait en faire son deuil, cela n'existait plus. Il allait falloir deux âmes maintenant, l'une pour le service d'Edmée, l'autre pour les autres. Il n'y aurait plus une âme heureuse pour tout, noble pour tout, mais une première âme pour le métier, pour le travail, heureuse, noble, et pour Edmée, une âme où déjà Pierre sentait que se préparaient leur place, avec la souffrance, la compromission et l'indignité. Voilà ce qui lui arrivait dans ce bureau où chaque collègue qui entrait croyait trouver le Pierre d'hier, maître de sa vie, un dans sa vie. Le collègue trouvait, séparées pour toujours, l'âme du pétrole et l'âme d'Edmée. Bienheureux encore si la seconde âme n'allait pas un jour corrompre l'autre. Et comme il pensait à Jacques, à Claudie et qu'il ne les voyait pas eux non plus dissous comme d'habitude et diffus dans son travail, il se demandait s'il n'allait pas falloir aussi une âme pour Jacques, une âme pour Claudie. Il en fallait bien une nouvelle pour dicter la correspondance à Miss Robinson... Voilà où mène l'orgueil, où mène le désir d'avoir une seule âme, une grande âme : à ce lotissement !

— N'exagère rien, disait une voix en lui. Tu exagères.

— Moi, j'exagère ?

Voilà qu'il se parlait à lui-même maintenant. Ce que les gens appellent parler seul, et qui arrive au contraire

quand un homme est coupé en deux. Nouvelle preuve qu'il y avait deux voix là où auparavant l'on ne parlait point, où tout s'opérait par réflexes et sans discussion. Chacune des deux âmes en ces quelques minutes avait déjà trouvé sa voix. Oui, les duos allaient commencer entre le Pierre malheureux, aigri, soupçonneux, et le Pierre qui feindrait de ne pas être atteint, de considérer comme sans importance cette absence de femme, le Pierre qui apprécierait samedi prochain l'omelette paysanne, et reprendrait, quand le cycle des plats de famille le ramènerait sur la table, sa part de bœuf braisé. Pour celui-là, oui, sans importance. Mais l'autre savait bien à quoi ressemblait cette fugue et ce retour : à ceux de la femme qui a été mettre en sécurité ses titres et ses bijoux. Si Edmée avait transporté quelque trésor hors de la maison, si elle avait volé et confié à des réceleurs le trésor de la maison, elle n'aurait pas eu en rentrant d'autre visage. Comme il avait eu tort de laisser l'équivoque se prolonger sur les enfants ! Il aurait dû la prendre dans ses bras, lui dire : « Tu as bien fait de changer un peu d'air. Tu dormiras mieux cette nuit... » et l'embrasser, d'une façon qui aurait dit à Edmée que sa fugue était tout, mais n'était rien ; qu'il avait tout cru, tout craint, mais qu'il ne croyait, qu'il ne craignait rien. Et lui dire, à elle, à l'heure du coucher, — en lui offrant son humilité, en ne continuant pas à croire qu'il était le mari idéal parce que lui, femme, n'aurait épousé que lui-même — qu'il comprenait qu'elle se fût une minute sentie lasse de cette vie domestiquée, de ces journées, de ces objets apprivoisés ; et, puisque le lit était là, qu'au fond elle avait eu raison de chercher pour une nuit un lit sauvage. Celui de la maison était devenu une espèce de coffret, de buffet, un lit de bât... Qu'elle eût voulu retrouver un vrai lit, méfiant, nouveau, rétif, c'était très compréhensible. Un lit d'hôtel, variété indomptable du lit.

Celui-ci était vraiment trop de la famille... Ainsi passa l'après-midi, entre les bustes, privés à chaque seconde de bras, de Miss Smith et de Miss Robinson, à lutter contre un lit sauvage.

Ainsi il se retrouva le soir, à l'heure du sommeil, dans le lit coffre. Comme d'habitude, il était le premier baigné, le premier couché. Tous les autres soirs, il lisait son journal. Accoudé aux oreillers, sur son estrade maritale, il laissait les exploits, les rumeurs, les cataclysmes du monde déferler en houle inoffensive au pied de ce plateau où il était invulnérable. Lui qui était sans vices, sans péchés, fidèle à la plus fidèle, heureux avec la plus heureuse, recevait — il ne prenait jamais de tisane —, l'hommage de cette humanité où les maris mettent le pied de leur femme à héritage dans une boîte pleine de cobras, où le vice-président du Stock Exchange va à Sing-Sing, et où des mères tuent leurs sept enfants parce qu'elles ont vu leur époux embrasser une piqueuse. Les nouvelles des incendies, des cracks en bourse, de la mort à Hollywood, sa main gauche massant légèrement son genou gauche où le rhumatisme apparaissait, il les lisait avec sympathie, affable pour les meurtres, indulgent aux inondations, avec la divinité de ceux qui lisent une lettre qui s'est trompée d'adresse. D'autant que sa lecture était coupée par les apparitions successives d'une Edmée de plus en plus proche de la nuit et de l'amour. Le feu dévastait Atlanta, et Edmée arrivait déjà en robe de chambre. Joan Harlow mourait, et Edmée passait les cheveux défaits. La lutte s'engageait dans les concessions de Shanghaï, et cette fois ses pieds étaient nus. Enfin le moment venait où il avait à jeter les journaux, à échanger toutes les nouvelles du monde, le monde, contre Edmée en pyjama. Elle prenait sa place près de lui, assise elle aussi, partageant une minute sa royauté. Lui se sentait généreux, bon. Elle était fraîche, brûlante. Le condominium était un condominium de

pardon à l'humanité, à l'univers. Le rhumatisme était guéri, les mains des rois guérissent les rhumatismes. Il éteignait la lampe. Il pardonnait au monde d'être le monde, d'être lâche, de ne pas aimer à souffrir. Parfois Claudie naissait entre eux deux, il fallait rallumer, naissait avant qu'il eût touché Edmée, qu'il eût donné un baiser. Parfois Edmée s'évadait, pour son voyage d'exploration dans la cuisine, pour un rangement remis depuis des années, urgent cette nuit-là. Elle revenait allégée, plus douce, la taille plus souple, la poitrine plus nette : sa femme était changée en femme.

Mais, ce soir, pas de journal, pas de royauté. Il n'avait rien lu et il s'était étendu aussitôt. Sa tête seule passait hors du lit, et jamais il n'avait été aussi peu question pour elle de couronne. C'était un lit haut sur jambes. En ennemi des nomades, Pierre n'admettait ni le divan que l'on transforme ni le lit à truck que l'on déplace. A quoi trouvait-il aujourd'hui que ressemblait ce lit ? A quel appareil dont les journaux lui avaient donné la gravure ? Il y était : à cet appareil que l'on met, où l'on borde ceux dont les poumons sont paralysés et qui ne peuvent respirer sans sa contrainte. Il respirait, non sans peine. Il avait fermé les yeux. Il ne les rouvrirait pas. C'était la première fois qu'Edmée se déshabillait sans que les yeux de son mari fussent ouverts. Savait-elle qu'elle était invisible, qu'elle avait pour la première fois chambre à part ? L'appareil était bon. Il aspirait... Il expirait. Mais, sans la voir, il épiait Edmée, il l'entendait, il la suivait dans son itinéraire, dans son rite : il reconnaissait, à un bruit que seul un époux de dix ans peut reconnaître, chaque flacon, chaque tube ; il ressentait, à une légèreté pourtant bien insensible de son poids, les progrès de son déshabillage. Et que cela durât le même temps, et que ce ballet, cette danse comportât les mêmes pas, les mêmes longueurs que les autres soirs, c'est cela qui lui semblait si lourd. Ce bruit du coucher

d'Edmée, il avait cru que c'était le murmure de la fidélité, l'écho de la joie, le bruissement de l'union, et c'était sans doute seulement, à en juger par ce soir, les allées et venues d'une femme qui se couche... Ces divagations vers l'office, ces arrêts inexplicables à une fenêtre ou dans un fauteuil, ces disparitions subites et entières d'Edmée se couchant, n'étaient pas seulement les apprêts d'une nuit bienheureuse, n'étaient pas ce qu'il appelait ses chasses à la nuit, mais simplement les étapes, les routines d'une fin de journée. Car, sinon Edmée aurait dû ce soir arracher sans la déboutonner sa robe, garder ses cheveux peignés, ses bas, se ruer comme lui l'avait fait dans cette fausse course vers le sommeil qui était pour chacun le seul élan possible vers l'autre. Il aurait tout oublié à trouver cette Edmée enfuie et retrouvée avant qu'elle n'eût repris le maquillage de l'Edmée sage et raisonnable. Toute la journée elle avait eu sur elle cette couleur de révolte, ce parfum d'étrange. Il n'en était plus à le discuter... C'était sa nuit d'hôtel qui eût continué ici, c'était Edmée fugitive qui fût revenue, c'était le pauvre lit présomptueux et ridicule qui fût devenu lit indomptable, si elle n'était ainsi entrée dans son déshabillage comme dans un horaire, et tout ce qu'elle faisait en ce moment à son corps et à son visage, c'était contre elle et contre lui... Il reconnaissait ce silence entre les silences : c'était son silence quand elle se regardait dans la glace. Une fois chaque soir, il y avait cet arrêt : assise à sa toilette, Edmée se regardait. C'était pour lui la minute de sa journée : quelqu'un, qui n'était pas lui, regardait longuement Edmée, de tout près, s'approchait à un centimètre pour mieux voir les yeux, les lèvres, les cils d'Edmée, les canines d'Edmée, si nettement canines, pour voir ce qu'était au fond Edmée, la surface d'Edmée, tantôt se reculant pour ne plus voir que l'archétype d'Edmée, et c'était Edmée elle-même. Elle se regardait par contrôle, pen-

sait-il alors, pour n'être qu'Edmée, pour ne lui apporter tout à l'heure qu'Edmée. C'était le contraire de Psyché... Sûre de Pierre, de ce roc, de ce parangon de stable et de fidèle, elle vérifiait ses reflets dans cette coupe, les assemblait dans ce miroir. Elle se voyait éclatante, et quand l'éclat était le vrai, elle allait se plonger dans la nuit. Elle éclairait une vérité, qui était le visage d'Edmée. Sur ce corps que la fatigue d'un jour déjà dissolvait et fondait, elle attachait ce visage précis. C'était la grâce de ces débuts de sommeil : il recevait l'Amour, et la tête d'Edmée. Mais aujourd'hui, que faisait-elle ? Que pouvait-elle faire, sinon regarder cette étrangère, qu'elle ne connaissait que d'hier, qui avait fui, qui s'était couchée seule, qui n'était pas allée coucher avec le roi Pierre, accoudé sur son lit, et essayer de trouver son secret. Voilà ce qu'il était, ce silence ; la confrontation des deux Edmée, le tirage au sort de celle qui allait venir dormir avec cet homme, que toutes deux d'ailleurs, dans une erreur commune, croyaient le même que la veille, intact et inaltérable. Qui allait gagner ? L'Edmée ancienne, dont la douceur, la faiblesse, le consentement seraient désormais hypocrites ? L'Edmée nouvelle, avec cette ténacité, cette vie inconnue, ces actes évasifs, cette passion peut-être ? Il attendait, anxieux. Tout son ancien amour, son dévouement, sa pitié, s'apprêtaient pour l'ancienne ; et, si c'était la nouvelle, tant mieux. Il acceptait ce qu'il prévoyait maintenant comme une frénésie. Car il lui semblait ne plus jamais pouvoir imaginer que, de sa retraite de la veille en ce jardin, de son sommeil solitaire, sa petite fille au côté, Edmée n'eût pas rapporté pour toujours la passion et le déchaînement. Voilà l'alternative où il en était arrivé, comme prix d'honneur d'une existence parfaite, comme récompense à l'admiration pour Edmée, au choix entre toutes les femmes qu'il avait fait d'elle : à garder l'ancienne Edmée dans la fausseté et l'équivoque, ou à accepter la

nouvelle dans la trahison, trahison des enfants et de ces habitudes plus précieuses que la vie. Il attendait, coupable, honteux de ne sentir ce soir, du Pierre si complet qui s'étendait d'ordinaire pour le sommeil, qu'une part de Pierre qu'il ne soupçonnait pas la veille et qui lui était déjà familière, un Pierre de capitulation, d'angoisse et de désir.

On se trompe toujours, dans ces sortes de calculs. Edmée vint doucement, s'assit une minute auprès de lui, l'embrassa, lui demanda pardon de la peine dont elle était cause. De sa nuit avec le démon, elle n'avait gardé aucun signe, en tout cas aucun souvenir. Il fut stupéfait de constater, à une déception et à un soulagement, qu'il attendait qu'elle fût brutale, grossière, effrontée. Elle lui sembla au contraire plus fragile, plus exposée à une série de maux auxquels jamais il ne l'eût cru vulnérable, à l'insulte, à la laideur, à la mort. Elle vint dans ce lit comme dans un refuge. Elle avait tout ce qui provoque la laideur, la mort : le teint éclatant — un de ses genoux provoqua la pire insulte, — la beauté, la vie. Et qu'il fût capable d'écarter ces menaces d'elle pour toujours, pour la première fois il en doutait. S'il pouvait réussir cette seule nuit, l'amener au lendemain intacte, l'amener vivante à l'aube, c'était tout ce qu'il pouvait demander.

Toute la nuit il veilla. Il y eut une alerte. Déguisés en Claudie, ceux qui voulaient donner à Edmée des cheveux blanchis, des dents branlantes, la peau dure, essayèrent de pénétrer dans le lit, par la ruelle. Il fallait accepter leur convention, les prendre par la main de Claudie, les reconduire au lit de Claudie, menacer Claudie de la priver une semaine de dessert. Dieu sait s'ils s'en fichaient, mais liés par leur déguisement, ils durent obéir. Il fallut embrasser Jacques, qui lui non plus ne dormait pas, qui, au lieu d'être bordé et pelotonné, était presque nu sur son lit, montrait ses bras un peu maigres, sa poi-

trine un peu saillante, qui, pour veiller sa mère, avait pris la forme la plus attendrissante de Jacques... A eux deux, ils suffirent. Au petit jour Edmée était là, sans une ride, sans une buée sur son visage, et la longue nuit qui venait de passer était même retranchée de son âge.

***

La maison ne se remit pas. L'alerte avait été trop vive. Chaque nuit, Edmée venait bien se confier à cette garde qui éloigne les maux, mais le gardien n'était sûr d'elle que si elle était là, près de lui, les vêtements enlevés comme aux prisonniers qu'on ne peut plus libérer sur parole. La nuit, Pierre éprouvait moins d'inquiétude : Edmée n'aurait pu s'enfuir que nue, c'était invraisemblable. Du moins, cela paraissait invraisemblable. Mais, le jour, c'était une autre histoire. D'Edmée, il ne pouvait rien deviner, il semblait qu'il n'y eût rien à deviner ; elle ne s'écartait pas de cette même douceur obéissante d'avant sa fuite qu'il avait crue si longtemps de la transparence. Peut-être son inquiétude aurait-elle faibli, sans la présence de Claudie. Celle-là n'était pas de tout repos. Il ne pouvait éloigner la pensée que cette petite fille était inconsciemment le reflet de sa mère, qu'elle annonçait les mouvements dont sa mère n'était pas encore prise. De regards obliques, et quelquefois en la prenant bien en face, il la scrutait comme un témoin de la vie d'Edmée, comme ces miroirs des sorciers allemands où ils suivent les changements d'un monde pour les autres immuable ou inaccessible. Parfois Claudie était calme, sereine ; elle riait, elle tendait son front au baiser de son père sans passion, mais sans gêne : Pierre alors partait confiant pour le bureau. Mais parfois l'appréhension du baiser était si marquée, la voix si incisive, l'adieu si distrait à la fois et satisfait, qu'il recommençait à craindre. Il se surprenait à exa-

miner les devoirs de Claudie, les toilettes de Claudie comme des baromètres, comme des indications. Claudie entremêlait ses dictées et ses opérations de remarques personnelles ; il lisait à la dérobée les cahiers pour y trouver des phrases de ce genre : Voilà la dernière soustraction que mon père me fait faire.. Il n'y aura plus dans cette maison de dictée sur la vache.. Pas aujourd'hui ? Alors demain.. Il y avait une robe de Claudie qu'il ne pouvait voir sur elle sans angoisse, une petite robe écossaise dont on pouvait si parfaitement imaginer l'enfant qu'elle revêtait dans une auto, dans un train, assise sur une malle dans une chambre vide d'hôtel ! Il partait défait pour le bureau, quand Claudie était ainsi prête. Une robe écossaise que l'on imaginait si bien déboutonnée par derrière, la petite fille dormant presque debout dans un Pullmann : telle aussi qu'en ont ces petites filles qu'un grand étranger à moustaches prend dans ses bras, à la gare, et embrasse, n'osant embrasser la mère, qui sait pourtant à qui va ce baiser, et qui sourit devant elle. En ajoutant au tableau un tilleul en fleurs et un tilbury, sur le strapontin duquel s'asseyait la robe écossaise, Pierre arrivait sans encombre au fond même du malheur. Il se retenait de ne pas cacher le béret qui allait avec la robe. Edmée était encore couchée, prenait à loisir son café, mais ce pouvait être comme ces femmes qui bondissent, le mari parti, puisque la petite robe écossaise était prête. On ne pouvait souhaiter pourtant que Claudie fût malade, que la coxalgie prît Claudie... Il partait... Si un grand vent soufflait quand il arrivait dans la rue, il sentait là-haut Edmée plus légère encore...

Jacques était toujours rentré depuis longtemps quand il revenait. L'enfant, aussitôt la classe finie, se précipitait dans la voiture qui, sans discernement d'ailleurs, ramenait les élèves. C'était un autobus qui faisait des détours sans raison, donnait la priorité à des enfants dont la mère était une espèce de kiosque intransportable, ou

une pharmacienne attachée à sa pharmacie, à Phil aussi dont la mère était morte. Toutes les mères qui avaient des boulets au pied, qui étaient laides, on leur donnait leur fils avant de donner Jacques à Edmée. Il avait sous un prétexte échangé sa place du fond, si péniblement acquise, pour une place près de la portière ; un enfant de huit ans, pendant la guerre de sécession, avait sauté d'un train enflammé ; il pouvait ainsi sauter de l'autobus, même en marche, s'il apercevait dans la rue certaine mère et certaine petite fille. Il advint en effet qu'une fois il crut reconnaître un chapeau, une robe ; l'autobus allait trop vite, il n'osa sauter. Il rentra chez lui avec l'humiliation de sa peur, et ce fut sa mère elle-même qui ouvrit. C'était comme si elle était revenue pour lui plus vite que l'auto la plus vite. Comme si, même au cas où un jour elle repartirait, elle reviendrait l'accueillir plus vite que tout autocar, que tout avion. Alors, rassuré, il allait travailler dans le bureau de son père, affectant la tranquillité la plus complète, comme si peu importait que sa mère, que toutes les mères du monde fussent là ou n'y fussent pas, vous ouvrent la porte d'entrée ou ne vous l'ouvrent pas, chantent Mon enfant, Ma sœur, dans la salle à manger ou ne le chantent pas aux antipodes, viennent tendrement se pencher au-dessus de votre tête pour voir où en est la copie, ou restent raides et indifférentes au-dessus de la carte des côtes de Nouvelle-Zélande (Capitale Wellington, et non Auckland). Puis le devoir terminé, il allait apprendre sa leçon d'histoire dans le salon, la porte ouverte sur la pièce où sa mère achevait de surveiller le couvert, les jambes croisées dans une fausse nonchalance, le col déboutonné, un lacet de soulier demi défait, comme si jamais en mettant le couvert les mères ne partaient, comme si poser la moutarde, le sucrier, le vinaigrier était une opération qui les arrête au moment où l'idée du départ les frappe et leur fait oublier un mari et un fils, un fils déjà assez ennuyé avec

la Restauration et Wellington. (Toujours Wellington ! Allait-on aussi le trouver dans l'Histoire Naturelle !) Il avait lu la veille que les bons chiens étaient ceux qui s'étendent les pattes croisées, parce que les mauvais, pattes bien distinctes, peuvent ainsi bondir aussitôt sur leur proie : il regardait ses jambes croisées, ses genoux encombrés de livres avec quelque honte : il était un bon enfant, il était le fils qui ne peut bondir aussitôt après sa mère quand elle fuit. Parfois sa mère passait en le touchant, s'arrêtait, l'embrassait. Tendu, il recevait tout baiser comme un dernier baiser. Il n'était pas un des gestes, une des caresses de sa mère qui ne pût être compris comme le dernier, qui ne fût pas en soi quelque chose de final, qui ne fût un adieu. Il maigrissait. Cela est dur pour un enfant de douze ans de prendre chaque jour son dernier déjeuner, son dernier dîner, de se coucher non orphelin de mère pour la dernière fois. Il avait mauvaise mine ? Tant mieux. Il en joua. Il mentit un jour, se plaignit d'avoir mal à la tête. « Mais non ! mais non ! fit Edmée. Que racontes-tu là ? Elle est toute fraîche !... » Comme si sa mère entendait qu'il ne fût jamais malade, entendait garder sa pleine liberté de partir, sans que rougeole ou typhoïde pussent intervenir. Elle avait pris dans ses mains cette tête où Jacques sentait un volcan et qui ne parvenait qu'à être fraîche, elle l'avait embrassée, l'avait regardée. « Comme tu ressembles à ton père ! » avait-elle dit, et il avait eu un coup au cœur. Il avait eu le sentiment que ressembler à son père en ce moment n'était peut-être pas le vrai remède, que le visage du père, que deux, que vingt visages du père n'étaient pas précisément ce qui retiendrait sa mère, le jour venu. Que s'il n'avait ressemblé à personne, cela aurait valu mieux. Que s'il avait ressemblé au petit tambour Viala, ou au frère que mère avait perdu si jeune, trop jeune, — on ne peut à douze ans ressembler à un oncle mort à trois, — cela l'eût peut-être aidé.

Mr. Florey, de Metro Goldwin, avait dit un jour à dîner qu'il ressemblait à l'ange de Chartres, celui qui a les yeux bandés. Il avait envie de se bander les yeux, mais surveiller sa mère les yeux bandés n'est pas pour alléger la tâche. A son angoisse, à sa peine, ne se mêlait aucune rancune. Il ne lui venait pas à l'idée de juger, d'accuser sa mère. Il redoutait un nouveau départ, mais comme si elle n'en était pas responsable, comme une sorcellerie. Elle était la plus belle, la meilleure des mères, mais elle était d'un élément qui, sans qu'on sache pourquoi, se distrait, se volatilise. Il y avait un nom, paraît-il, en chimie ou en physique, pour désigner les métaux qui ont tendance à changer soudain de nature. Il emprunta le manuel d'un grand. Personne à la pension ne se douta que c'était pour savoir le nom du métal dont était créée sa mère.

Comme Pierre, il se rattachait à la présence de Claudie, présence qui semblait cependant le narguer. Claudie avait sur lui, depuis la fugue, une espèce de droit d'aînesse, une supériorité qu'elle rendait équivoque par son allure même, comme si ce jour-là elle avait vu des choses au-dessus de son âge. Elle ne lui avait rien dit de sa nuit aux Ambassadeurs. Mais si, dans la nuit des Ambassadeurs, une petite fille de neuf ans avait approché tous ces mystères auxquels Jacques, dans sa pudeur, n'osait même pas penser, Claudie n'aurait pas été autrement. Elle aurait pris cette vanité, elle n'aurait pas répondu aux questions les plus simples sur ses leçons ou ses camarades, comme s'il ne lui était plus loisible d'employer, pour les objets les plus naturels, qu'un langage interdit ; elle aurait ainsi soigné ses ongles, ses cheveux, alors qu'auparavant elle était plutôt négligée. Jacques ne pouvait plus la faire sortir de la salle de bain, où pour la première fois elle s'enfermait à clef et, quand il la menaçait de faire sauter la serrure, au lieu de lui ouvrir dans le plus sommaire appareil, elle apparaissait enveloppée

jusqu'au cou dans le peignoir, et, si son genou dans sa hâte passait, tournait la tête. Cette affectation de revenir d'un pays interdit irritait Jacques. Il avait envie de lui dire : « Ne fais pas ton imbécile ! Tu as dormi à l'hôtel entre des commis-voyageurs et les délégués de la convention des loges maçonniques de Californie. Il n'y a pas là de quoi te poudrer, te vaporiser pour ta vie... » Il n'osait. Il se rendait compte que ce n'était pas vrai. Sa petite sœur avait dormi entre les libertés, entre les audaces, entre les aventures. Dans la petite chambre où on l'avait mise depuis le printemps, contiguë à celle de Jacques, elle voulait aussi s'enfermer la nuit. Jacques avait volé la clef, et dès que Claudie dormait, il se relevait pour entr'ouvrir la porte. Pour lui comme pour son père elle était le témoin, le gage. Tant qu'elle était là à ronfler, car elle ronflait légèrement, — il le lui dirait demain, cela rabaisserait sa morgue, — il savait qu'il n'y aurait rien à craindre. Elle dormait sans sourire, sérieusement, sans que le drap fasse un pli. Alors que le lit du pauvre Jacques, si ordonné et méticuleux dans la vie, était au matin une couche désordonnée, un champ de bataille, Claudie, qui le jour était la négligence et le désordre, semblait ne pas avoir touché son oreiller et sa couverture, était aussi tendue et nette qu'à l'heure où on l'avait couchée. Elle ne se donnait pas à la nuit comme Jacques, — qui avant de s'endormir repassait ses leçons, ses journées, sa vie passée, imaginait, mimait sa vie future, menait à un terme victorieux les conquêtes d'Alexandre, de Napoléon, poursuivait la carrière des héros morts trop jeunes, exécutait réellement la seule chose que l'on puisse faire dans un lit : une plongée en sous-marin, puis dans son sommeil rêvait sans arrêt, — mais comme à un frigidaire chargé de la conserver jusqu'au lever, sans une minute d'âge, sans un progrès de sa pensée en plus. Ainsi durable, ainsi permanente, elle semblait à Jacques moins une petite sœur qu'une sorte d'otage chargé de le lier à

un monde défendu. La parenté avec cette petite bouche rouge, ces petites mains, ces boucles blondes, était pour lui l'attache avec tout un ordre d'événements et d'êtres dont il se croyait éloigné, avec ce qui dans la vie sait mal ses leçons, ce qui ment en disant des mots vrais, ce qui semble égoïste tout en donnant, sans avoir l'air d'y tenir, son stylo, son mécano, sa part de tarte, avec ce qui est instable, ce qui donne sa maison, sa chambre, sa famille, avec peut-être ce qui donne sa mère... Ah oui ! A son défaut, sa sœur était prête : les jambes décroisées et bien nettes, les bras bien étendus ! Il ne dormirait pas... Il la surveillerait toute la nuit...

Un cri le réveillait. Il était grand jour. Claudie réclamait ses sandales. Elle regardait son frère les sortir du fond de son lit et les lui jeter, sans comprendre... Sans avoir l'air de comprendre... C'était justement cette loyauté, cette sincérité dans l'incompréhension qu'elle aurait eue, si elle avait compris.



Ainsi, c'était là qu'elle avait passé sa journée ! C'était là ce fameux jardin ! Voilà pourquoi Edmée avait changé la maison bâtie en treize ans, le monde construit en mille... Pierre n'avait pu se retenir de venir le voir, comme il serait allé voir Frank, si Edmée s'était réfugiée chez Frank. Assis sur un banc, le banc qui lui avait semblé avoir été celui d'Edmée, c'est une explication qu'il demandait à ce rival heureux. L'autre répondait. Pierre sentait une réponse générale, qui était le beau temps, la paresse, et cent réponses de détail, qui étaient les arbres, les parterres. Un parterre de fleurs pourpres et jaunes accaparait même la parole. On ne voyait que lui, on ne s'entendait plus. Mais Pierre ne comprenait pas. Il s'attendait à voir un parc, à de la noblesse, à de l'éloignement, et à travers chaque branche on pouvait

apercevoir les réclames de la rue ou des fenêtres... Il pensait qu'Edmée avait été séduite par quelque promontoire au-dessus de la ville, quelque éperon au-dessus des hommes, et il voyait un grand square, seulement un grand square anonyme. Elle l'avait trompé avec un square anonyme. Cette place de vertige, qu'il ornait déjà, pour excuser Edmée, des plus beaux arbres rouges de Californie, de penchants combles de rhododendrons, c'était, s'il y avait eu des nourrices aux États-Unis, un jardin pour nourrices. Des fleurs, évidemment, mais si l'on peut employer pour des fleurs ce mot, des fleurs vulgaires. Pas cette aristocratie de fleurs dont Pierre eût accepté que l'image d'Edmée fût encadrée, pas de roses, pas de lys, pas de pivoines ; une foule, une foule anonyme elle aussi, de fleurs rampantes, grimpantes, frissonnantes, qui semblait fleurir, non par une attention spéciale du créateur, mais par une joie et une confiance de la plante et aussi la satisfaction, assez basse, d'être dans un jardin public. Impossible d'entrer avec elles dans le domaine symbolique où la moindre rose menait Pierre. Elles n'avaient pas un langage de fleurs, mais de légumes pour les yeux. Elles ne disaient pas de se presser de jouir de la journée : c'était des fleurs vivaces qui n'avaient aucune envie qu'on les trouvât mortes le lendemain, les fleurs de magnolias étaient fixées sur les magnolias avec les clous de la passion ; sur les arbres elle s'étalaient sans avoir l'air de devoir jamais faire place à quelque fruit. Aucune morale vraiment ne sortait de l'appartement fautif de Claudie. Les quelques monuments, les statues étaient aussi banales : un Indien dansant, deux petits ours à la main, une espèce de saltarelle, un buste en bronze de M. Josua Hall, à barbiche et décolleté... On voyait la pointe de ses seins. Ce n'était pas que des marbres grecs eussent excusé Edmée, mais ils eussent du moins élevé sa peine à un étage où il sentait bien qu'elle n'était pas. Puisqu'il s'agissait d'une tromperie

avec des objets, des arbres, des statues, elle ne l'avait pas trompé avec des complices de premier choix. Lui, si jamais une folie, une nostalgie l'égarait hors de sa route, on le retrouverait sur la terrasse extrême de Corfou, à l'angle du Parthénon, en face du portail de Chartres. On retrouvait Edmée dans un square, meublé de ce buste en bronze et de cet Indien dansant dont se meublent aussi les cheminées et les stèles des garçonnières à la semaine... Pierre comprenait à la rigueur qu'on vînt là pour y retrouver sa montre, le jouet de sa fille, mais vraiment pas pour y retrouver sa vraie vie... Le cimetière lui-même — aucun homme célèbre dans ce cimetière —, coincé entre des ateliers d'embouteillage et des hangars de la maison Kodak, donnait une piètre idée de la mort, de ses coudées et de ses relations... Est-ce que cette jeune femme qui errait dans le jardin, de la taille, de l'âge d'Edmée, allait lui donner la solution ? Moins belle, mais douce au regard, dans ces allées à peine entrecroisées, elle trouvait pourtant le moyen de suivre un chemin secret, invisible et perfide, un chemin de labyrinthe. Il suffisait de la surveiller jusqu'au bout pour surveiller, pour comprendre Edmée. On n'eût pu souhaiter une plus parfaite reconstitution du crime : Edmée avait à peine regardé les passants, Edmée n'avait pas eu un sourire à la vue de la pointe des seins de M. Josua Hall. Edmée avait frotté de son gant l'écorce de cet arbre sur lequel une étiquette orange, celle des poisons, indiquait qu'il était vénéneux et qu'il était dangereux de le toucher du doigt. Claudie avait dû s'en approcher plus près encore et y passer la langue. Si l'on devait ajouter une foi complète à la reconstitution, Edmée enfin s'était assise, avait posé son sac près d'elle et, les mains croisées, les jambes croisées, une sorte de sourire sur le visage, avait perdu la notion du temps et des heures. La jeune femme ne lisait pas, elle n'attendait personne. Bien que de toute

évidence, elle vînt pour la première fois dans ce jardin, le jardinier la salua, l'arroseur entama avec elle la conversation ébauchée peut-être avec Edmée. Le vol des oiseaux, le saut des écureuils, le passage des étudiants ou la croisade des ouvriers allant au lunch avaient des courbes de politesse, on eût dit des habitudes, qui ne s'expliquaient que par la présence continuelle, sur ce banc, d'une Edmée quotidienne. Les sonnettes des stations sonnaient, les sirènes d'usine sifflaient. Sourde à cet horaire qui ne la concernait pas plus qu'il n'avait hier concerné Edmée, la jeune femme restait là, comme le planton de service, qui monte sa garde, et n'a à se préoccuper de rien avant la relève... C'était cela. Une relève. Pourquoi ce drame à propos de l'absence d'Edmée ! Edmée en somme n'avait rien commis de bien grave. Elle avait assuré un jour, dans un square, cette relève inconsciente et la mieux assurée, s'il se rappelait maintenant Versailles ou le Luxembourg, qui fait chaque jour d'un cœur distrait, d'un corps distrait de femme le cœur d'un jardin public. Mais ce n'était jamais la même. Mais Edmée ne reviendrait jamais plus. Si quelque relève, plus tard, la transportait une journée au Central Park, au jardin de Posadina, il ne dirait plus rien, il ne s'inquiéterait plus, il y a pour les femmes des missions générales à assurer dans notre vie... Il sortit du square par un chemin nouveau, celui que lui assignait par sa présence la fausse Edmée, il but, c'était bien la première fois qu'il buvait ainsi à la fontaine des trois têtes. Il était presque rassuré.

Dans son auto, il eut la réponse. Elle n'avait hélas rien à voir avec la relève, ni avec les devoirs généraux des femmes. Elle lui vint subitement à l'esprit, comme une révélation. Ce qu'il était ce jardin, pour Edmée, par rapport à Edmée ? Ce jardin facile, banal, sans gloire, sans ambition ? C'était le contraire de leur vie,

de sa vie. Edmée s'était échappée pour aller dans le contraire de sa vie.

Il était deux heures quand il arriva. Jacques était sur le palier de l'ascenseur, tout pâle. Il regarda son père d'yeux effarés, il lui saisit la main et ne la lâcha plus. Il avait craint que cette demi-heure de retard ne fût faite avec ce temps où sa mère avait découpé sa journée d'absence.



CHAPITRE CINQUIÈME

« Tu iras, dit Pierre.

— Je n'y tiens pas beaucoup.

— Tu iras. Emmène Claudie, puisqu'on invite toute la famille.

— Alors, viens aussi !

— Tu sais que c'est impossible. Mais toi tu iras. Tu as besoin de distraction. Au singulier et au pluriel. »

Que Pierre était stupide ! Depuis huit jours il la pressait d'accepter l'invitation des Seeds. Les Seeds étaient quatre Seeds, deux couples qui à première vue paraissaient semblables, quoique alternant, deux maris de quarante ans, blond et brun, grand et petit, deux femmes de trente, brune et blonde, petite et grande. Tous quatre dépensaient par millions un argent que les deux hommes faisaient naître du néant, car ils étaient les spécialistes des déserts, des espaces incultes, des affaires sans ascendance, et l'équipe en conservait une terrible virginité. Les deux couples avaient rencontré Pierre et Edmée à la réception du président des pétroles, et s'étaient précipités sur eux. Tous les mois ils se déchaînaient ainsi en ruée collective contre un être ou une famille qui, assiégés jour et nuit, s'ils avaient repoussé l'homme blond ou la femme brune, finissaient par céder aux deux autres. Ils conqué-

raient ainsi des amis, des ennemis, des secrétaires, des égaux, des amants, des maîtresses, tous quatre conjurés pour l'acquisition de l'humain qui ne servirait qu'à l'un d'eux, ne sachant d'ailleurs à qui la victime appartiendrait une fois vaincue que le soir de leur victoire. A qui serait Pierre, à qui serait la belle Edmée, quand ils seraient captifs dans leur propriété de Santa Barbara, cela importait peu à la meute, mais il n'était aucune battue, aucune trappe qu'ils n'aient déjà en commun disposée. Les cadeaux s'abattaient sur ce modeste foyer, sous cette forme encore timide qui est celle des orchidées et du Xérès centenaire, mais tout prêts à se muer en saphirs et en stylos d'or. Car la concupiscence des Seeds créait autour de leurs favoris une zone aimantée où l'impossible devenait possible : celui de leurs amis qui aimait nager trouvait après deux jours d'absence une piscine dans son jardin, celui qui aimait aller à cheval une écurie complète. Déjà ils cherchaient, pour le réaliser, quel devait être le désir irréalisable de leurs futurs hôtes, ils cherchaient du côté des voyages, du côté des autos... Pierre se détournait, par orgueil, pour que tout allât à Edmée.

Celle-ci faisait ses bagages avec peine. Jamais elle n'avait eu à ce point l'impression de faire des bagages. Elle aurait préféré ne pas partir, non point parce qu'un séjour à Santa Barbara ne l'attirait pas, mais parce qu'elle avait peur. Quand une menace semblable à celle qu'elle avait entrevue rôde autour de vous, le meilleur conseil que l'on puisse vous donner est de ne pas bouger. Depuis le jour du jardin, elle ne bougeait plus, elle ne pensait plus, dans la mesure où penser est bouger. Elle n'avait une chance d'échapper qu'en observant vis-à-vis du sort la prudence que les émigrés ont devant la police : éviter les discours, les réunions, éviter le langage, le monde. D'ailleurs, la vue même de ce qui est police humaine déjà alertait, en elle, elle ne savait quel instinct de défense :

le gardien de la paix, le chien policier, la sirène de la voiture de police déjà l'inquiétaient. C'était comme si elle devait un jour se battre contre eux, chercher à leur échapper. Jamais Pierre ne l'avait trouvée aussi réticente, aussi déclinante dans ses conversations à grands horizons où il continuait à se plaire. Il aimait parler au dîner de l'immortalité de l'âme, en termes légèrement différents si c'était avant ou après le coucher des enfants, ou des nations, ou de la guerre, en termes complètement différents si la guerre se déclarait maintenant ou au tirage au sort de Jacques, Edmée se taisait, elle se fût sentie compromise par le moindre mot, elle n'était plus de ceux qui peuvent parler au hasard de l'après-vie ou de l'Europe... Pierre aimait, le dimanche, promener les enfants sur la côte ; il les hissait sur le roc d'où la mer était le plus bleue, ou le plus furieuse, ou d'un calme reconnu miraculeux par les archives maritimes, il leur montrait le cap où le plus de vaisseaux s'étaient échoués, la baie où il y avait eu le plus de noyades. Edmée ne les accompagnait plus, elle en souffrait. Car c'était pour elle comme si tout d'un coup les mots, abstraits ou communs, avaient pris leur sens, comme si ces entités qui n'étaient pour Pierre qu'un décor, un vocabulaire poétique devenaient aussi réelles que le personnel modeste de sa vie courante. Le monde continuait à être pour Pierre un livre, non le monde. Mais pour Edmée le naufrage, la noyade, la guerre, la richesse, le volcan devenaient maintenant aussi vrais que les compagnons quotidiens, que le lever, la maternité, le dîner, la toilette. Sa crainte de sortir, son appréhension à accepter une invitation ne venait pas de la peur de l'ennui, de la pluie, mais de la peur d'être remise en jeu dans une série de crimes, de voluptés, d'éruptions terrestres ou mentales auxquels il suffisait pour échapper de rester dans la demeure d'honnête affection et de journées médiocres. Elle se donnait à cette existence retenue, contenue, dont

Pierre et Jacques se méfiaient, non pas pour préparer à nouveau quelque fugue, mais pour tenter de redevenir ce qu'elle était auparavant, une Edmée anonyme, dans un monde où elle sentait que des voix toutes-puissantes avaient crié son nom. Certes, elle ne pouvait compter remettre sur la montagne et la mer du dimanche ce vernis de Pierre qui les rendait bénins et nobles : elle les voyait écrus et dans leur cruauté, et l'éclat de l'été commençant, ce feu de bengale pour Pierre, elle sentait qu'il l'éclairait, qu'il la tiédissait au delà de ce degré de chaleur et de lumière nécessaire à son repos. Il était bien difficile, quand elle traversait l'avenue à midi, toute ombre chassée de son visage ou de son vêtement, de ne pas se dire : Tiens, voilà Edmée ! Mais elle diminuait les risques en sortant le moins possible, en évitant ce monde qui en un mois s'était peuplé au point qu'elle s'attendait presque, dans la rue, à ce que quelqu'un la prît tout à coup par la main. Quand Pierre l'autre jour l'avait rattrapée sur un trottoir, l'avait prise par le bras, elle avait crié... C'était qu'enfin elle était découverte, c'était qu'elle était reprise pour la mort et pour la vie ; que l'inconnu était là, exigeant, que rien ne dépisterait plus... Non, c'était Pierre. Ce n'était qu'une illusion, ce n'était que Pierre. Il ne lui avait pas demandé pourquoi elle avait crié. Un grand cri de terreur. Les passants s'étaient retournés. Ils n'avaient pas dit : « Tiens, voilà Edmée. » Mais chacun en soi-même avait prononcé le prénom qu'il attribue à la femme nerveuse, peureuse, coupable. — Tiens, voilà Emma... Tiens, voilà Olympia... Pierre lui, n'avait pu que dire : « Tiens, ce n'est plus Edmée. » Il avait souri, il avait semblé trouver naturel que sa femme fût partout aussi douloureuse, une sorte d'écorchée qui avait crié de souffrance si une main doucement la touchait. Et voilà qu'il la forçait à partir ainsi, avec sa peau écorchée, vers le pays où l'on vous prend à bras-le-corps pour danser, pour danser le tango, la valse, pour

vous hisser à cheval, pour se serrer à six dans le fond d'une auto, toutes occupations fatales aux écorchés. On vivait assez nu aussi chez les Seeds. Elle appréhendait déjà l'heure du bain. Comment allait-elle s'en tirer, en sa nudité à la fois et son écorchement !..

Elle faisait donc ses bagages, mais il se trouvait, par leur choix même, qu'elle semblait ne pas préparer un voyage, mais un départ. Elle faisait les bagages pour une autre vie. Elle triait ce qui était neuf de ce qui était vieux, ce qui était réussi de ce qui était médiocre. C'était le jugement dernier entre les étoffes, les couleurs qui seraient chez elles chez les Seeds, et les autres moins fortunées. Ceux parmi les souliers qui rendaient son pied petit. Des vêtements qu'elle avait achetés par caprice, alors qu'ils lui paraissait inutiles et scandaleux, en couleurs d'agression qui juraient jusqu'à ce jour avec sa vie, et qui n'attendaient que cette invitation des Seeds, qui maintenant allaient. Du linge que Pierre ne connaissait pas, caché dans un coin d'armoire, dont Pierre eût été surpris, et, — elle le retrouvait avec un sourire d'ironie et d'amitié, elle l'avait complètement oublié, — le fameux pyjama de soie noire, dont elle avait rêvé enfant, qu'elle avait commandé à son passage à New-York, voilà deux ans, seul objet défendu dans ces placards consciencieux ; il semblait vraiment que ce départ eût lieu pour lui. Le budget d'Edmée avait été alors déséquilibré par cet achat, sa garde-robe s'était privée d'objets bien nécessaires à cause de celui-là, qui ne devait jamais servir ; et c'était lui qui venait le premier, qui était le seul convenable pour la semaine avec les Seeds. C'était d'après lui que s'ordonnait la toilette d'Edmée, tout ce qui ne pouvait s'accorder avec ce pyjama que personne ne verrait, à part la femme de chambre, resterait avec Pierre. Avec Pierre les robes de chambre en soie du Japon et leurs dragons brodés idiots. Avec Pierre, les bas à trente cents, les souliers ressemelés, le linge reprisé.

Pierre garderait tout ce qu'il faut pour une femme servante, une femme qui ne pleure pas le jour de sa fête; une femme tranquille, une femme bonne. S'il lui arrivait, pendant l'absence d'Edmée, d'ouvrir les armoires et les tiroirs, d'écarter les lustrines, il n'y verrait que le gris, les couleurs ternes, la tristesse. Elle lui laissait — il n'y verrait d'ailleurs rien, il y verrait l'amour, le bonheur, il l'embrasserait — sa peau de tristesse... Il n'y trouverait que les flacons de métal, le stylo abîmé, et tout un déchet de boutons, de gants, de mèches, de tubes... Entendu. Elle allait chez les Seeds. Elle faisait les bagages pour les Seeds, sans pitié. Elle n'admettait que ce qui devait être admis. Elle rompait avec des cache-nez, des ceintures, qui étaient pourtant le dévouement et la sûreté même. Elle rompait avec les amis pauvres, avec la fidélité. Elle rompait avec le vieux cadre de la photo de Jacques, elle lui arracha le portrait qu'il contenait depuis trois ans pour le donner au cadre d'argent. Elle rompit avec des boîtes, des écrins qui l'escortaient depuis sa jeunesse et qui, privés d'amour, devinrent sinistres. A ce point qu'elle n'osa laisser d'elle une dépouille aussi décolorée. Elle remit sur la toilette quelques pièces de son nécessaire d'argent, elle accrocha parmi les robes sans couleur un corsage lamé d'or... Il était d'ailleurs un peu vulgaire pour les Seeds ; ici il remettait la jeunesse et l'éclat. Pierre venait assister à la fin du partage. Il ne vit rien. Elle triait les chapeaux. Il ne comprit pas. Il ne vit pas partir la tête d'Edmée avec la toque cerise, la tête d'Edmée avec le béret bleu, avec le pétase. Il ne vit pas rester la tête d'Edmée avec la capeline, avec le casque couleur de coco. Il ne comprit pas quand il ferma les valises lui-même, les deux seules belles valises du ménage. Tout l'arc-en-ciel de sa maison était dans ce cercueil. Il le boucla proprement. Il insista pour qu'elle reprît les flacons d'argent, le corsage lamé, il était prêt à refaire les valises, s'il le fallait. Non. Elle ne lui laisse-

rait pas ouvrir les valises. Il jetait un regard inquisiteur sur la corbeille, inquiet d'y voir brisées les boîtes amies, déchirés les cartons familiers. Il avait malgré tout un soupçon du carnage dont elles étaient victimes. Sûrement, Edmée partie, il allait s'occuper à sauver les moins blessées. Pauvre Pierre ! S'il avait fallu pour lui opérer le même triage, il ne lui serait resté pour aller chez les Seeds que sa cravate bleue à personnages de golf et ses douze mouchoirs de Vittel. C'est ainsi que le couple serait arrivé chez les Seeds, Pierre nu avec sa cravate et ses douze mouchoirs. Du moins il les avait tous les douze. Il les défendait avec acharnement contre la distraction d'Edmée ou la concupiscence de Claudie. Et ils étaient neufs, il ne se servait d'eux que comme de pochettes, un mouchoir de second ordre dans sa poche de pantalon... Quelle fausseté contient l'être humain le plus loyal ; il les appelait ses mouchoirs et c'était son trésor... Elle lui en vola un, elle ouvrit toute seule la valise pour l'y enfermer. Il l'eût repris dans le sac.

La maison n'était pas aussi bonne que Pierre. La maison ne la connaissait plus. Tout ce que Pierre ne lui disait pas, qu'elle trahissait, qu'elle cédait, le moindre meuble le criait. Il clamait même des nouvelles inattendues, fausses évidemment, dont la principale était qu'elle ne les reverrait plus. Les provisions de la cuisine et l'office, dans leurs bocaux ou leurs salières, se détachaient d'elle, n'étaient plus sa nourriture. Ils n'acceptaient aucun mot d'affection, aucune excuse... Nous sommes du café, disait la livre de café à travers sa vitre. Nous n'avons pas à faire de sentiment. Nous avons à exciter les gens. A notre défaut un autre café, un meilleur, — qu'ils disent ! — t'excitera .. Tu n'auras plus à nous mordre, disaient les cornichons. Nous sommes les cornichons, de vulgaires cornichons. Nous n'avons pas à nous occuper des âmes, mais des langues. D'autres nous mangeront, à défaut de toi. Tu nousen vois

ravis... Mais ce langage aussi était faux : café et cornichons aimaient jadis à être moulus, à être mangés par elle, ils avaient été sa joie, son cœur, et ils se brouillaient avec elle, ils la rejetaient. Ils allaient même un peu trop loin en parlant de son futur café dans sa boîte d'écaille blonde, de ses futurs cornichons dans des bocaux à couvercle d'or ; ils prouvaient ainsi que l'on peut être un condiment de premier ordre et n'avoir ni le moindre don de prévision ni le moindre goût... Toute la semaine fut ainsi une suite de dénis et d'injures. Le porte-manteau abîmé disait : Evidemment, une jolie femme ne peut se sacrifier pour un porte-manteau abîmé. Tout ce qui était ébréché, sali, fêlé, devenait à la fois geignard et méprisant, comme les parents pauvres. Le lit se permit, le dernier soir, un monologue insupportable. Le linge était emballé, Edmée s'était affublée d'une chemise d'un faux crème avec Valenciennes et empiècement, une horreur qu'elle ne mettrait plus, elle se couchait, déjà un peu honteuse de son déguisement, et le lit l'insultait... — C'est peut-être très féminin, disait le lit, de mettre une chemise qu'on qualifie d'horreur, pour que votre mari, qui n'a sur les dentelles que l'opinion des prospecteurs en pétrole, vous croie habillée en fiancée de luxe. Nous, lits, appelons cela de l'hypocrisie... Expliquer au lit qu'au retour Pierre connaîtrait le pyjama noir l'eût peut-être apaisé, mais c'eût été mentir au lit. Pierre de toutes façons ne connaîtrait jamais le pyjama noir. — C'est ignominieux, reprenait le lit, quand Pierre vint la rejoindre. Tu te déguises en fausse mariée. Tu prends un vêtement de noces que tu trouves laid, ridicule, parce que tu crois que ton mari ne le verra pas... Écoute ce qu'il dit : la belle chemise ! Ecoute ce qu'il pense : la ravissante épouse dans cette superbe chemise ! Et le monologue injurieux continuait ainsi, sans parler d'allusions à faire rougir jusqu'à ce qu'Edmée bondisse, descende, jusqu'à ce qu'elle s'enferme dans le

cabinet de toilette. Pierre entendit déchirer en long et en large une étoffe, un linge ; il ne sut pas quoi, il ne demandait pas quoi... Edmée revenait déjà habillée dans un pyjama à lui. Le lit se tut. Ainsi passa la nuit. Dans ces deux vêtements semblables, ils étaient comme une équipe. Ceux qui voient dans l'obscurité les auraient pris pour des jumeaux, pour un tandem. Trompés par ce mimétisme subit, les objets peu à peu se calmèrent, les voix s'évanouirent. Vers l'aurore, les boueux passèrent, remuèrent les poubelles, opérèrent un dernier tri entre les victimes d'Edmée, tirèrent de leurs crochets les morceaux de la chemise crème. Déjà la chemise crème était passée à l'ordre inférieur des éléments, à la disposition de cette métempsychose qui allait en faire de la poudre ou de la pâte à papier, à moins que le boueux n'en rapportât les lambeaux à sa femme qui s'écrierait : la superbe chemise ! Puis Edmée se leva... Elle avait toujours voulu dormir sur le bord du lit, bien que Pierre d'habitude se levât le premier. Elle s'était souvent demandé pourquoi... Pierre commençait sa journée en enjambant sa femme, ou en l'écrasant, ou en la surmontant, le jour anniversaire de sa promotion en sautant à pieds joints. Edmée se rejetait aussitôt avec avidité vers ce fond de lit qu'elle refusait le soir... Ce matin elle comprenait : c'est que tous les autres levers n'avaient pas compté. Celui de ce matin seul importait... C'était cela, la liberté. Pouvoir se lever un matin sans enjamber l'autre, au chant du coq. Elle se leva. Du fait que Pierre ne s'était pas levé avant elle, elle le rejetait de sa journée, de sa vie...

L'auto des Seeds devait la prendre à onze heures. Pierre refusa que l'on changeât rien à l'horaire de la famille : Jacques partirait pour sa classe à huit heures et demie, lui pour son bureau à neuf. Le plus pénible des deux départs fut celui de Jacques. Il déjeunait dans la salle à manger, comme le père l'exigeait d'habitude, et

comme la solennité de l'occasion l'exigeait aujourd'hui. La différence avec les autres jours était qu'il déjeunait seul, — Claudie, on ne sait pourquoi, refusant dès le matin de se nourrir des mets familiaux, prise d'une invincible répugnance pour les assiettes, les biscottes, le miel de la maison, — et que sa mère, couchée encore les autres matins, le servait elle-même. Elle le regardait manger, assise près de lui et, quand il lui fallait du pain, du sucre, elle se levait, et le servait. Il eût supporté de déjeuner seul, comme les autres jours, seul avec Claudie, bien que la solitude ne fût plus un bien qu'on pût partager avec Claudie, mais cette présence maternelle changeait tout. Il en résultait un quiproquo sinistre. C'était lui qui avait l'air d'être le voyageur... Edmée était venue près de son lit à son lever. Elle l'avait habillé, elle lui avait passé ses bas, elle avait recousu les deux boutons absents du pantalon, elle avait mis ses souliers sans se servir de la corne, avec son doigt meurtri entre le talon et le cuir ; elle l'avait débarbouillé. Cela avait été la scène du fils qui va s'engager, qui part comme enfant de troupe... De tous les petits garçons du monde, ce matin-là, il était celui qu'une mère avait le plus regardé, le mieux lavé, le mieux embrassé. Il était couvert des empreintes de sa mère. Claudie aussi avait été là, ce n'était pas le plus drôle, doublant Edmée, la devançant pour tendre le tricot, la ceinture, terriblement au courant de l'ordre des vêtements dans l'habillage des garçons. Il était confus entre ces deux servantes extraordinaires. Il rougissait à être servi comme un héros enfant, comme un dieu enfant... Et c'était lui que l'on quittait. Il ressentait l'injustice d'avoir à être celui qui part, de voir s'entasser sur ses épaules toute la responsabilité, toute la faute du départ. Il s'en allait à huit heures et demie, comme d'habitude, pour quelques heures, et l'on organisait pour lui un départ solennel, en affectant de loger le long voyage des autres dans sa petite absence. Elles étaient là, sa

mère, sa sœur, occupées à lui dire de ne pas se presser, de prendre son temps, lui trouvant bonne mine, comme si elles n'allaient plus avoir dans la vie d'autre occupation que d'attendre son retour, alors qu'elles se hâteraient, dès qu'il aurait le dos tourné, à nouveau vers leurs malles, et vers les armoires d'où elles arracheraient ce qu'elles auraient pu trouver de trop beau pour leur père et pour lui... Car lui avait vu le cadre de son portrait vide, il avait vu les armoires vides de couleur, prises d'une effroyable anémie... Voilà qu'elles voulaient lui faire croire que ce trajet vers la classe dans l'autocar était palpitant, périlleux, que c'était un voyage... Tout ce qu'il osa leur répondre à ce sujet, c'est qu'il ne prit pas de valise, pas même son sac d'école, pas même un cartable, c'est qu'il ne prit qu'un seul livre. Pour cet immense voyage qu'il allait entreprendre, il n'était besoin que d'un livre. — Comment ! Tu ne prends qu'un livre ? lui dit en effet sa mère... Oui, pour tant d'heures, d'années, de mers et de montagnes, il ne prenait qu'un livre, c'était déjà trop d'un livre. Il s'était trompé d'ailleurs, au lieu du Tour de France par deux enfants, il avait pris les Principes de Géométrie. Peu importait. Et même il l'oubliait. Claudie le rattrapa sur le palier, lui remettant le livre avec importance, comme une énorme valise... Il ne pleura pas en les quittant, puisque c'était lui le voyageur.

Le départ de Pierre fut plus rapide. Il déjeuna debout, en hâte ; sa voiture était devant la porte et il risquait un procès si elle stationnait plus de vingt minutes. La crainte d'un sergent de ville l'empêcha de prendre Edmée dans ses bras, de lui dire ce qu'il se préparait à dire depuis une semaine ; il le savait par cœur, cela commençait par : « Ce qu'il faut, Edmée, dans la vie... » Cela finissait par : « Ton bonheur...» Edmée aussi n'osait prononcer les mots qu'elle s'était toute la nuit répétés. Cela commençait par : « Ecoute-moi, Pierre chéri...» et finissait par : « Voilà pourquoi je n'irai pas là-bas... ».

Mais la crainte du policeman, la crainte d'avoir à renvoyer l'auto des Seeds, de paraître impolie aux Seeds, aux quatre Seeds, les arrêtaient tous deux. Ce sont toujours des raisons de politesse municipale ou mondaine qui vous précipitent dans votre vraie vie. Donc Edmée et Claudie servirent leur père debout, comme les officiants d'une messe. Lui aussi prenait le départ sur lui, mais volontairement. Il allait sans doute, expliquait-il, avoir à descendre dans un puits de houille... le plus profond, un enfer... Il partait pour l'Enfer !... Elles tournaient autour de lui dans leur costume du matin, le plus gris, le plus passé, celui qu'elles avaient pu trouver hors des malles, celui dont s'habillent les femmes qui restent cinquante ans sans sortir de leurs maisons. Une goutte de café tomba sur la robe de chambre d'Edmée. Pierre s'excusa. Oh ! cela ne fait rien, dit-elle, et en effet le lait, la graisse, la bière pouvaient à loisir attaquer ce qui restait ici de leur garde-robe, les mites la ronger. Cela ne faisait rien, plus rien... Sous la robe tachée, Pierre apercevait son propre pyjama. Ce signe de fraternité lui suffit...

Dès qu'il fut parti, elles s'habillèrent, l'une de rouge avec de l'or, l'autre d'azur chiné avec de l'émeraude.



— Que puis-je lui écrire, Frank ! Que puis-je lui faire ! Elle ne reviendra pas ! Je crois qu'elle ne reviendra jamais. Tu trouves cette idée folle, n'est-ce pas ? Folle en effet : elle est partie m'estimant, me chérissant. Elle a voulu que nous passions notre dernière nuit vêtus de deux pyjamas semblables. Si cela ne t'indique rien, je ne vais certes pas l'expliquer. Demande à ceux qui ont inventé les travestis et les jumeaux. Demande à Shakespeare. Pour bien me prouver qu'elle était aussi ma sœur, qu'elle avait la même couleur que moi, le même

corps, ou à peu près ; pour me prouver qu'à nous deux nous n'étions qu'un, elle a déchiré la plus belle chemise de nuit que la lingerie française ait produite et mis un de mes pyjamas. Et un seul pyjama aurait suffi, dont elle aurait pris le veston, moi le pantalon, ou inversement, et tout ce qui n'aurait pas été recouvert n'aurait plus été qu'une annexe, qu'un domaine de ce corps parfait ainsi vêtu. Juge de la chemise, juge de son sacrifice, par ce merveilleux morceau de dentelle que j'ai trouvé dans le couloir... J'ai fait l'année dernière au club une conférence sur la ruine de Calais par la mévente des dentelles en Amérique. Voilà mon salaire... Jamais une minute elle ne s'est plainte. Il y a eu deux larmes, un jour, que je n'ai pas comprises. Que j'ai comprises : deux larmes de malheur. Ce que je n'ai pas compris, c'est d'où elles venaient. Pourquoi je n'ai pas pu le comprendre, tu le comprends, n'est-ce pas ? Mais je pensais justement qu'elles épuisaient le malheur. Nous avons dans nos pétroles des mines que nous croyons inondées, nous disposons nos pompes géantes, nous mettons en branle nos tuyaux à assécher le monde, et il sort juste deux seaux d'eau, deux larmes, pour rattraper ma métaphore, et la mine est désormais sèche, et le bonheur revient... Mais elle, elle ne reviendra pas. Je m'étais dit : « Toi, tu reviendras du bureau, sous un prétexte, quelques minutes après l'heure où l'auto des Seeds les aura emportées. Si elles ne sont pas là, revenues elles aussi sous un prétexte, si les pneus des Seeds n'ont pas crevé, si Claudie n'a pas eu soudain son attaque de rhume de foin, c'est qu'Edmée ne reviendra pas. Toute la journée je l'ai attendue. C'était comme si elle avait eu l'option de la journée pour choisir, mais seulement la journée, jusqu'à minuit. Puisqu'elle n'est pas revenue à midi, bravant le blâme du chauffeur des Seeds, ni à cinq heures, à l'heure du thé des Seeds, disant zut aux Seeds femelles, ni à neuf heures, en passant au dîner, détachant brusquement son

bras du bras des Seeds mâles, c'est qu'elle ne reviendra plus. Minuit ont sonné, l'option est tombée. Minuit une, minuit deux, minuit trois, minuit soixante ont sonné. Et l'option d'option est tombée. Elle a été douze ans une femme parfaite, et elle se détourne de moi. Elle est une mère admirable et elle laisse seul son fils, seul avec moi seul, doublant au carré nos solitudes... Malheur aux polytechniciens qui ont des champs illimités pour les opérations de leur âme ! Elle se figure sans doute qu'elle pourra revenir un jour, elle ne sait pas ce que c'est qu'une option. Quand on demandait à Pierpont Morgan un exemple typique d'option : « La guillotine, répondait-il, voilà l'option type... Elle aimait tenir ma main, Frank. Je t'assure que sa main en tenant ma main n'était pas distraite, ne cherchait pas le pouls ; elle la tenait pour me tenir. Elle aimait faire ma raie, un jour elle a frisé un épi de mes cheveux au petit fer, un petit fer trop chaud, mais elle a une pommade souveraine pour les brûlures. Elle aimait, en la nouant, se pendre à ma cravate, de tout son poids, la langue un peu sortie comme si réellement elle allait se pendre à moi, comme si le bien du bien était d'aller à mon bureau avec ma femme chérie pendue à mon cou, la langue un peu sortie. Elle aimait tout ce que j'aimais, et moi en plus, qui ne suis pour moi qu'un ami, un ami depuis minuit pitoyable. Elle aimait quand nous nous accoudions le soir à la fenêtre et que les grenouilles de la poissonnerie en gros de la place Builtmore commençaient à coasser de leur bocal. Elle aimait le coassement de grenouilles géantes. Elle aimait le Chant du Berger de Schubert, elle aimait ceux qui aiment le Chant du Berger de Schubert, elle savait que j'étais celui qui l'aimait le plus, et m'aimait en conséquence. Et je ne te dirai pas les jours où elle m'a embrassé alors que j'étais muet, où, d'un sourire, elle m'a confié sa vie, alors que je ne réclamais rien, où elle m'a heurté de tout son corps alors que j'étais immobile, de

toute sa vie alors que j'étais mort. Et elle ne veut plus me voir. Jamais nous n'avons eu une brouille, jamais une scène, jamais un mot de colère. Nous nous respections l'un l'autre comme si nous étions chacun l'otage ou la rançon ou la récompense de l'autre. Je t'assure qu'il y a eu des jours où chacun était le miroir de l'autre, où elle se voyait en moi, où non seulement elle m'embrassait, mais où elle s'embrassait dans ce miroir. Et j'ai la certitude qu'elle est partie... Qu'elle ait été trop fine pour moi, trop sensible : raisonnement stupide ! Tout ingénieur que je suis, je ne suis pas plus insensible que toi, qui es peintre. Ce qui vous atteint m'atteint aussi. Ce qui atteint les Beaux-Arts atteint Polytechnique. Moi aussi je suis atteint si au bain un poisson m'effleure, et part de moi comme un rayon. Moi aussi je suis atteint, en auto, si, après être venu border ma route quelques minutes ou quelques heures un grand fleuve inconnu se détourne et me quitte. Je te cite ces deux exemples. J'en ai cent. Moi aussi je suis atteint si dans le ciel, comme je l'ai vu hier, un gros oiseau qui vole renonce tout d'un coup, renonce à son record, à son appel, oublie, et se laisse planer. J'en ai mille... Au milieu du ciel, si nous étions tous les deux de gros oiseaux, nous hâtant vers le fond d'air mystérieux, vers le nid d'air des grands oiseaux, vers l'aire des airs, comme aurait dit le général Poloillet, mon directeur, qui aimait l'esprit, je te parie, tout peintre que tu es, que c'est moi qui m'arrêterais tout à coup, saisi d'une peine humaine, et laisserais le monde ou la mer au-dessous de moi aller à leur vitesse. Insensible ! Même changé en machine, en certaines machines, — je pense à nos bicyclettes à roue libre sur la route de Senlis, au temps de nos fiançailles, — j'aurais des joies, j'aurais des larmes ! Elle comprenait tout, elle excusait tout, elle aimait tout. Et soudain, par ce coup que tu n'expliques pas mieux que moi, elle comprend tout, à part moi, elle aime tout,

excepté moi. Nous aimions lire ensemble le soir, nous avions accordé à ce point la vitesse de nos yeux qu'aucun n'avait à réclamer quand l'autre tournait la page, et soudain elle a cessé de lire: parce que chaque livre, roman anglais où l'on macère les âmes dans les feuilles mortes et les gazons, romans français où la lutte de la pensée et du style est chaque fois livrée — tu vois que je ne suis pas insensible — devenait notre livre, le livre de notre vie... Elle est pure, elle croit au devoir. Le seul mot que j'ai eu avec elle, Frank, c'est au sujet de ta tête. J'ai essayé de tout expliquer avec ta tête. En vain. Essaye toi-même. Que ta tête lui ait paru si différente qu'elle se soit aperçue que je ne suis pas le seul au monde, c'est de la littérature. Que la tête d'un ami vaguement intime, très vaguement intime, soit aussi à l'aise sur vos genoux, lui ait donné l'idée d'essayer avec des têtes complètement étrangères, absurdité ; je suis pleinement rassuré en ce moment sur la position respective des genoux d'Edmée et des quatre têtes des Seeds. Que le fait de poser ta tête sur elle, comme sur un billot, de la voir toute seule, détachée, ait changé soudain sa vue des hommes et des choses, cela aussi est bien tiré, pardonne-moi cette plaisanterie, par les cheveux. Tu n'as pas une tête qui soudain se mue en tête de gorgone, de laquelle soudain montent des banderolles avec des inscriptions de feu. Ta tête est au contraire le modèle de la tête qui vous rend humain, bon, serviable pour toutes les têtes en général, même les têtes des autres. Tu as sûrement mis ta tête sur les genoux d'autres femmes. On ne débute pas dans cet exercice à quarante-deux ans, à quarante et un ans et demi si tu veux. Et ces autres femmes, j'en suis sûr, n'ont pas un beau jour disparu, non pas comme si elles étaient absentes, mais comme si on les avait effacées. Effacées est le mot, je ne suis pas seulement sensible, j'ai du choix dans les termes : on a gommé Edmée de notre chambre, de notre salle à manger, une

gomme qui a déchiré le papier au contour d'Edmée. Les autres femmes qui ont pris ta tête n'ont pas refusé de rentrer dans un foyer parfait. Elles n'ont pas abandonné un enfant auquel chaque soir je vais expliquer le retard de sa mère par des raisons plausibles. Tu en trouverais beaucoup toi, des raisons plausibles ! Je vais être bientôt comme notre brave amie du Quartier Latin qu'un adjudant des Sénégalais avait séduite pendant une permission de guerre, abandonnée enceinte, et qui, aux questions de son fils grandissant, répondait que le père était en Océanie et ne pouvait revenir que quand il aurait tué cent éléphants. Chaque mois le fils demandait où en était la chasse ; dans son désir d'apaiser l'attente, elle était arrivée à quatre-vingt-dix-neuf éléphants tués. Et depuis elle répondait : « Toujours quatre-vingt-dix-neuf, cette année la chasse a été mauvaise. » Et une amie lui a dit aussi un jour qu'il n'y avait pas d'éléphants en Océanie, et elle faisait manquer à son fils la classe de géographie, et au Zoo on ne dépassait pas les girafes... Voilà où j'en suis. L'enfant me regarde comme s'il soupçonnait à notre division une cause secrète. Il se demande si je suis coupable de ce précipité qui soudain isole dans notre famille les mâles et les femmes. Toute la journée il m'a observé. Il cherche en moi le vice, l'imparfait, qui a tout détruit... Oh ! Frank ! Qu'est-ce que je demandais dans la vie ? Vivre avec la plus belle des femmes, la plus aimante, la plus simple, la plus douce, la plus intelligente. Et je l'avais. Et depuis une heure je ne l'ai plus. Et une aventure de mon enfance m'obsède : nous avions une pouliche qui un jour n'a plus voulu passer le seuil de son écurie. Nous lui avions bâti une écurie modèle, bien exposée, sans rats, sans poules sur le râtelier, elle détestait les poules. Un jour elle a refusé de passer le seuil. On a rempli le râtelier de sucre, on a pris la chambrière ; rien à faire, elle se couchait, elle tremblait de tous ses membres,

elle si douce voulait ruer... Tout à l'heure, en rêve, j'ai vu Edmée refuser comme la pouliche de repasser cette porte, étendue comme elle, décochant à Jacques et à moi ses coups de pied, obstinée jusqu'à la mort... Car le vétérinaire m'a dit qu'il aurait fallu tuer la pouliche...

Voilà ce que Pierre racontait à Frank, qui ne répondait pas un mot, qui n'était d'ailleurs pas là. Car que serait bien venu faire Frank dans la chambre et le lit de Pierre, à trois heures du matin, l'orage s'acharnant sur Los Angeles, inondant Los Angeles, décapitant les arbres de Washington park, mettant le feu à vingt maisons ?... Vingt maisons brûlant...C'était toujours cela...Mais pourquoi Pierre éprouva-t-il, en lisant le lendemain matin que pas une fleur ou un arbuste ne restait de son ennemi le jardin, du jardin qui l'avait trompé, quelque chose comme le désespoir ?



Pierre, au début, avait écrit. Trois fois. Des lettres gaies ; la troisième un peu moins gaie évidemment. Du moins, il avait essayé d'y mettre toute sa gaieté, toute la gaieté de sa vie ; plein de peur, d'angoisse, et d'un remords qu'il n'arrivait d'ailleurs pas à comprendre, il donnait à croire, à lire ses lettres, que la maison, même en l'absence d'Edmée, était l'asile du bonheur. Le désastre déjà l'habitait, l'insomnie, le renoncement, que Pierre continuait à danser lourdement sa danse... Pierre n'avait jamais bien dansé... A part le pas des patineurs, à Polytechnique... Mais pour la danse devant l'arche, pour l'entrechat devant la Béatitude, il n'était décidément pas désigné. Jacques aussi, à en croire les lettres, vivait dans un perpétuel enchantement. Pierre en contait les péripéties, les épisodes, d'une plume mutine : il y avait eu une souris, il y avait eu l'achat d'un nouveau disque, celui de l'oiseau-lyre australien. — Le temps, chère Edmée, passait aussi vite que possible...

A un siècle l'heure, s'il avait dit la vérité. Il ne disait pas non plus qu'au bruit de la souris, il s'était levé sur son lit, avait cru une seconde au retour d'Edmée, s'était rendormi, avait rêvé du retour d'Edmée changée en souris. Cela avait été toute une affaire, dans son rêve, d'apprendre à Jacques que sa mère était changée en souris. L'enfant refusait d'y croire. Il disait que c'était impossible, que la métempsychose elle-même a des lois, que pour qu'une femme soit changée en tel ou tel être, il faut que son mari ou son fils aient eu un jour à sa vue l'idée de cet être, que pour lui il était sûr de n'avoir jamais pensé à une souris en voyant sa mère, qu'alors toute la faute en revenait à Pierre... Quelle folie avait bien pu prendre son père de comparer sa mère à une souris, à une bête à yeux minuscules, à moustaches, à pattes... Et pourtant il avait bien dû tout admettre, quand la souris était devenue une souris à yeux immenses, à peau douce, et l'avait pris dans ses bras de souris en l'appelant son petit Jacques... Il avait séché ses larmes... Qu'est-ce que cela faisait, qu'elle fût une souris, puisqu'elle était là ! Une mère souris présente vaut bien une mère non souris absente. On cacherait simplement son existence. Les amis diraient : « Jacques n'a plus de mère, Pierre n'a plus de femme. Mais ils ont une souris magnifique. Ils ont bien de la chance... » Et l'épisode du disque de l'Oiseau-Lyre n'avait pas été beaucoup plus drôle : on pouvait attendre, d'après son nom, que l'Oiseau-Lyre vous chantât un chant intermédiaire entre celui des oiseaux et celui des hommes. — Je crois qu'il chante en s'accompagnant du bec comme d'une guitare, avait averti Pierre. Mais l'Oiseau-Lyre ne donnait, comme un clown musical, que des imitations. Il imitait, dans la première partie de son récital, les oiseaux de son district, l'oiseau-fouet, l'oiseau-sonnette, l'oiseau-gifle, l'oiseau-clochette, le moineau, et dans la seconde, ce qui dans l'approche de la civiliastion avait

frappé son oreille : le rabot, la scie à vapeur, la scie à main, le moteur ou la trompe d'auto entendue à distance, le soufflet pour le charbon de bois. Pierre et Jacques écoutaient déçus, espérant jusqu'aux derniers sillons du disque qu'il imiterait le rossignol, ou quelque voix humaine. Mais aucun bûcheron n'avait sifflé ce jour-là. Il avait fallu remplacer le disque par un oiseau-lyre mieux nommé, par Liszt... Voilà les événements que Pierre habillait de sourires. Il avait même, en marge de la lettre, dessiné la souris et l'oiseau-lyre, se regardant amicalement, l'une sur le lit, l'autre sur le dressoir. Il avait aussi dessiné Jacques et lui, devant une tête de veau qui avait été particulièrement réussie. Il dessinait bien. On voyait l'œil du veau...

— Je pense que nos hommes s'en donnent ! avait dit Claudie.

A la première lettre, Edmée avait écrit deux réponses. L'une qui admettait la théorie de Pierre, d'après laquelle ils étaient le modèle des époux heureux. L'autre qui révélait à Pierre que leur couple était mort, qu'entre eux il n'y avait plus que le vide. Elle écrivait la première dans une espèce d'esclavage, non de Pierre, ni de l'opinion, mais de l'habitude, de la facilité. Elle acceptait la convention de la souris ; elle plaisantait : c'était très mal que Pierre reçut des visites nocturnes en son absence. Elle se réjouissait d'entendre l'Oiseau-Lyre, — qu'ils ménagent le disque, qu'il soit neuf pour elle ! Elle leur disait de ne pas varier leurs places à table pour ne pas prendre des habitudes de célibataires. Un mot gai sur l'œil du veau et elle les couvrait tous deux de baisers, et si elle eût su dessiner, elle eût dessiné l'œil de la raie géante capturée par le bateau des Seeds, avec Claudie sur son dos... Puis, cinq minutes après, la lettre déchirée, elle écrivait la lettre que les épouses laissent en évidence sur la table le jour du départ, avec le nom du mari entier et calligraphié, comme si elles le rendaient... Elle remerciait

Pierre et lui disait adieu... Elle l'aimait, elle n'eût pour rien au monde voulu lui causer la moindre peine, elle savait qu'elle allait le tuer en lui envoyant cette lettre, et elle l'envoyait : elle mourait à la maison. Elle ne savait de quoi, mais aussi sûrement que si le gaz était ouvert. N'avait-il donc jamais vu, jamais compris ce qu'elle souffrait ! Si elle eût su dessiner, elle se fût dessinée elle-même sur une croix, des clous à travers les pieds et les mains, refusant en détournant la tête l'éponge tendue par son mari ; l'œil aussi était vitreux, était mort... Il fallait bien aussi, dès qu'elle était signée, déchirer cette lettre... Et, quand elle eut à répondre à la seconde lettre de Pierre, elle recommença... Elle remerciait Pierre des bonnes nouvelles, et tout allait bien chez les Seeds, une cantatrice hollandaise avait chanté, c'était dommage qu'il ne fût pas là. Claudie s'entendait très bien avec son poney, elle le piquait à l'épingle pour le faire dégonfler quand on le sellait ; de France, les Seeds avaient su par des amis que tout y allait bien, malgré les racontars. Bref, tout entre les lignes disait au mari qu'elle était rattachée à lui par ce qui lie pour toujours, la musique, les enfants, le pays. Entre eux rien de banal, rien d'égoïste, rien de gratuit. Si bien que la lettre était une promesse éternelle, un chant d'amour... A ce point qu'elle était bien forcée de la déchirer... Et d'écrire la deuxième : qu'elle ne savait pas quand elle reviendrait, que des gens charmants l'emmenaient en croisière, que si quelqu'un pouvait lui amener pour quelques jours le petit Jacques, — pas lui ! surtout pas lui ! elle ne voulait pas le voir en ce moment... Une lettre de divorcée, de révoltée, de femme qui ne pardonnera jamais... Pauvre Pierre !... Elle déchirait la lettre. Et il lui paraissait peu à peu que le silence pouvait lui épargner cet horrible manège. Elle confiait sa cause au silence. De son côté, du côté de son âme à elle, elle serait bornée, inintelligente, myope, sourde en un mot. Du côté de Pierre, si attentif, tellement aux

aguets, — on pouvait en juger d'après son histoire de souris — elle serait muette. S'il se réveillait la nuit, alerté, ce ne serait point par un mot d'Edmée, par l'écho d'un mot d'Edmée, par le passage de sa pensée, mais bien par une souris... par la souris, car l'animal, avec les procédés mythiques de Pierre, devait être maintenant légendaire dans la maison. Qu'elle le réveille, qu'elle lui parle, qu'elle le console, qu'elle le caresse... Car il ne devait plus trop compter sur Edmée. Chaque jour de silence allait se glisser entre eux,le premier comme un paravent, le second comme une cloison, le troisième déjà en pierres qu'aucun son ne traverse, des pierres modernes, particulièrement insonores. Cinq jours. Dix jours. A Carcassonne, lors de leur visite au château, il l'avait placée de l'autre côté de la muraille, et il avait essayé, en vain d'ailleurs, de l'atteindre par des coups frappés avec une clef... Pour le cas où elle aurait été prisonnière... Pour le cas où ils auraient vécu au moyen-âge... Elle l'imaginait tapant maintenant contre ce mur de dix jours de silence, avec sa clef, son marteau, sa pompe à forge... En vain... Elle ne l'entendait que s'il tapait avec la tête de Jacques... Sûrement Pierre sentait déjà cette opacité entre eux, puisqu'il n'écrivait plus, puisqu'il ne tapait plus qu'à coups bien espacés avec la tête de Jacques... Chaque nuit consacrait, repassait, vernissait l'oubli de chaque jour. Sans compter qu'Edmée elle-même changeait. Pierre l'aurait à peine reconnue, dans ces robes qu'il avait vues mais qui lui auraient semblé nouvelles, qu'Edmée lui avait dites, pour qu'il ne les remarquât pas, désuètes et qui étaient ici devenues éclatantes, dans cette beauté arrivée intime chez les Seeds et qui avait pris figure de beauté professionnelle, par un de ces miracles qui arrivent à tout être plongé soudain dans l'oisiveté ou l'égoïsme, dans cette chevelure dont Pierre n'eût pas reconnu un seul des cheveux, avec ce nouveau rouge, cette nouvelle poudre.

La poussière du bonheur avait déjà poudré Edmée. Trente jours de cet entassement de néant et de nouvelles crèmes entre Pierre et elle, et elle ne serait plus celle qu'il aimait. Voilà ce qui lui enlevait une part de ce poids qu'elle croyait un remords vis-à-vis de Pierre : elle n'était déjà plus celle qu'il aimait. Toute son ancienne personne ressentait encore pour Pierre de l'affection, du dévouement, de l'amour. Toute sa nouvelle personne le rejetait. D'ailleurs, elle pensait de moins en moins à lui. Outre la loi générale qui faisait qu'on ne pensait pas aux maris chez les Seeds, Edmée avait décidé, presque comme une expérience, de donner provisoirement à l'oubli son existence passée. Mais elle n'aurait pas cru qu'il était un tel monstre. Elle la lui avait donnée pour huit jours, pour quinze jours. Mais il dévorait tout, il engloutissait tout. De cette vie où elle était voilà deux semaines plongée, liée par tout ce qui lie une femme, il ne laissait que des fragments, des os. Il dévorait la maison, jusqu'aux objets de la maison. Il dévorait toute son intimité avec un homme brun, souriant, allègre et raisonneur, ses repas avec lui, ses nuits avec lui, le premier jour qu'elle eût passé avec lui... Où était-ce, déjà ?... Elle se couchait sans famille, vierge, obligée de réserver en elle des cachettes secrètes pour ce qu'elle voulait dissimuler à l'oubli, pour Jacques, qui ne devait qu'à cette précaution de n'être point dévoré ! C'était comme si elle l'avait en elle, comme si elle le portait à nouveau. On ne parle pas, on n'écrit pas à l'enfant qu'on porte. Et Pierre aussi, elle l'avait en elle, mais moins profondément, presque à sa surface, un petit Pierre, une sorte de fils plus raisonneur mais moins douloureux. Voilà tout ce qu'elle pouvait faire pour ce mari abandonné, le porter dans une poche qui n'était ni ses entrailles, ni une étoffe, une poche de sa propre peau, un peu insensible — comme une sarigue. Parfois, en pleine fête des Seeds, la tête de Pierre émergeait, et risquait un coup d'œil... Elle

eût aimé passer à Claudie toute cette queue de sensiblerie familiale. Cela lui eût facilité son silence, son insensibilité, que Claudie parfois vînt lui dire : « J'ai écrit à père, j'ai téléphoné à Jacques. » Mais Claudie n'écrivait pas, ne téléphonait pas... Elle accentuait au contraire, on eût dit volontairement, on eût dit implacablement, cette cruauté que sa mère voulait croire encore un jeu, un essai. Par quelle lâcheté Edmée eût-elle été soulagée d'entendre de sa fille les mots qu'elle ne pouvait plus prononcer : un regret des repas familiaux quand on passait dans le hall Louis XIV des Seeds, une allusion tendre au petit lit quand Claudie regagnait la couche élizabéthienne où elle dormait huit heures avec son ronflement sans jamais s'y retrouver en large, ou la remarque que ce M. Davis qui parlait si pédantesquement des pétroles les connaissait beaucoup moins que son père, c'est ce qu'elle-même s'expliquait mal. Mais elle souffrait de voir sa cause si bien prise par sa fille. Ce qui chez elle était un mal, une défense, devenait chez Claudie une férocité, et ne lui permettait plus de ne pas voir la situation sous son vrai jour. Au-dessus de deux enfants qui s'adorent, qui s'attendent, qui s'écrivent, qui se téléphonent, qui sont là pour vous ramener au moindre écart, il est facile à un époux de faire des exercices de haut vol. Mais avec cette Claudie, qui jamais n'utilisait son père ou son frère dans sa vie courante, Edmée avait l'impression qu'elle faisait du trapèze sans filet de secours. Une petite fille bonne, qui eût provisoirement pleuré les larmes qu'elle-même ne pouvait plus pleurer, douce, qui eût donné les caresses qu'elle ne pouvait plus donner, une petite Claudie à stylo, qui eût écrit les lettres qu'elle ne pouvait plus écrire, et il n'eût pas été exclu qu'après les Seeds elle revînt vers les autres, comme après le jardin, après l'exercice du jardin, où, en effet, elle s'était tout d'un coup sentie si haut, si loin. Mais Claudie restait un bloc d'intransigeance et de dureté. On eût dit qu'elle

avait entendu, du fond de son sommeil, les plaintes que son père n'avait pu une nuit contenir, et où il l'avait jugée égoïste et coquette. Elle faisait exactement ce que fait une femme à laquelle on a reproché d'être égoïste et coquette : elle le devenait. Elle l'était. Et il lui arrivait aussi ce qui arrivait à Edmée. Elle s'épanouissait. Elle devenait jolie au point de distraire de sa bouillie, aux repas, le grand-père Seeds le gâteux, qui avait jadis recruté pour Ziegfeld. Parfois une désolation emplissait Edmée, à la pensée de ce foyer tranché en deux parts, dont l'une était toute couleur, car aucune teinte n'allait à Claudie au-dessous du rouge vif, l'autre toute cendre, alors qu'il eût été si simple pour le créateur de se contenter d'un mélange... Ainsi passèrent les premières semaines de silence, les deux femmes sous leur projecteur, les deux hommes là-bas sous leur petite lampe. Parfois une Seeds demandait des nouvelles de Pierre... Il allait très bien. Merci !... Mais les Seeds savaient à quoi s'en tenir sur les époux qui donnent des nouvelles l'un de l'autre alors qu'ils ne savent plus se voir, s'entendre, s'écrire, et qu'ils ignorent même si l'autre existe. Eux savaient qu'il existait. L'un d'eux avait rencontré Pierre assis dans le Washington Park, le seul emplacement de Californie où l'on n'ait jamais vu un prospecteur de pétrole... De la main droite il avait l'air de tapoter sur le banc des batteries de tambour françaises... Sa cravate était mal faite. Il n'allait pas très bien...

Parfois Edmée se sentait excusée. Si elle était coupée de Pierre, ce n'était pas à cause de Pierre, mais du stylographe, du téléphone. Ce n'était pas d'aimer, d'adorer Pierre qui était difficile, c'était d'approcher les obstacles insurmontables qu'étaient ces instruments à nom grec. Pour se servir d'eux, il fallait se traduire, se trahir : elle n'en avait plus la force. Elle voulait ne pas toucher à ce bonheur, dont elle ne s'expliquait pas la qualité, mais qui était sans bornes. Elle, dont la vie avait été paisible,

peu occupée, avait soudain le souvenir d'un passé sans repos, sans dimanches, sans vacances, sans liberté. Elle avait eu du soir au matin les agréments majeurs ou mineurs de la condition humaine, une famille incroyablement bonne, la musique, le goût du théâtre, le sentiment de la cuisine, et elle avait l'impression que pour la première fois elle était à l'aise, détendue, satisfaite. Claudie qui voyait tout, avait son explication toute prête : sa mère vivait enfin de jour avec les amis qu'elle ne pouvait atteindre auparavant que la nuit, avec son échelle de fer, et qui n'avaient été jusqu'ici à ras de sol qu'une fois, le soir des Ambassadeurs. Ils étaient tous là, avec leurs chevaux, leurs chiens, leurs extraordinaires automobiles, dans ce mélange de présidents, de princesses, de vedettes et de lévriers qui étaient les chambellans du sommeil de Claudie, bref tous ceux qui recevaient Edmée à minuit au faîte du gratte-ciel, en marchant de biais sur la toiture, et il y avait entre Edmée et eux une facilité, une complicité, qui ne pouvait en effet s'expliquer que par cette intimité de corniches et de gouttières. Pour Edmée, l'explication était plus dure : — Ce n'est vraiment pas possible que je sois si peu ! pensait-elle. Que le passage d'une vie bourgeoise dans une vie de luxe me transforme, me donne la vie ! Je méprise l'argent, la richesse, et leur approche me vivifie. Je juge ces gens ce qu'ils sont, futiles, désœuvrés, ignorants et leur coudoiement me guérit. Il y a une erreur du sort en ce qui me concerne. Je suis une femme heureuse chargée de jouer le rôle des femmes malheureuses. Une femme comblée chargée de représenter la femme insatisfaite. Une femme aimante chargée de jouer la femme qui hait. De toute mon existence je n'ai pas connu la fatigue, la peine, et j'ai mission ici d'être celle qui relève de maladie, d'angoisse, de mort... Et elle n'était pas moins surprise, après une journée de silence, d'oubli, le soir, à l'heure brillante des Seeds où les invités les plus ternes scintillaient comme

ces insectes qu'on mettait dans les cheveux et qu'on perçait d'une aiguille, de trouver que le seul homme qui lui plût était justement l'invité le plus digne, le plus modeste, et celui qui ressemblait le plus à Pierre. Elle aimait sur lui le vêtement simple, la cravate sombre, la raie impeccable, seule parure consciente de Pierre, la voix grave, et cette ferveur qui ne se laissait distraire ni par la plaisanterie ni par la discussion, la ferveur de Pierre. On ne peut pas dire qu'elle ne voyait pas les autres : le franc-maçonnisme des invités Seeds se fondait avant tout sur une fraternité corporelle, sur un tutoiement corporel qui amenait hommes et femmes aux distances les plus réduites, et pas mal de têtes vinrent, quand on écoutait le chant et la musique, se poser sur les genoux d'Edmée... C'était cette moisson de têtes dont la tête de Frank avait été la graine... Il y en avait de lourdes, de légères, avec des yeux bleus, l'une avec un œil rouge, avec des rides, toutes lisses ; les unes tout de suite à l'aise, qui aussitôt en place manœuvraient yeux et bouches avec dextérité, qui jouaient à Adolphe, à Roméo, les autres maladroites, qui jouaient à Samson, à Jean-Baptiste. Mais c'était la tête du faux Pierre qu'Edmée eût aimé peser dans sa balance. Elle l'invitait à s'asseoir près de lui. Il ne comprenait pas, évidemment, sinon il n'aurait pas été Pierre. A être ainsi prévenante envers cette réplique de Pierre, elle dissipait son remords de laisser le Pierre authentique sans nouvelles. Le faux se laissait aller à cette amitié, aux confidences. Il lui confiait qu'il était pauvre, mais qu'il entrait aux mines d'or de Nouvelle-Guinée, qu'il aimait la musique, la peinture. Tout ce qu'avait dit Pierre, mot pour mot, quand il l'avait rencontrée. Un soir, elle comprit qu'il avait un projet, un autre projet, plus ambitieux que celui de trouver de l'or dans des argiles et non dans les quartz : poser la tête sur les genoux d'Edmée. Mais c'était une tâche trop grande pour lui. Edmée avait pourtant préparé ses genoux, tendu sa robe : il échoua, il se

cogna, il glissa. Il parlait distraitement comme celui qui a dans sa tête une idée qui concerne cette tête elle-même. Tout à fait Pierre. La maladresse innée de Pierre pour tout ce qui était la tendresse et ses menues habitudes... Le faux Pierre partit d'ailleurs bientôt, pour le bonheur de Claudie qui le détestait. Elle n'avait pas remarqué la ressemblance avec son père, mais un instinct qui faisait l'admiration et la désolation d'Edmée laissait soupçonner à Claudie à quel jeu de mémoire et de passé sa mère se livrait avec lui... Elle le vit disparaître avec joie, comme un vrai père...

Tous ceux qui ne pouvaient être des pères, les gloires moitié nues du tennis, de la piscine, les vedettes en veston violet, les centaures, Claudie par contre les rabattait sans répit sur Edmée. Dans ce concours préliminaire imposé aux admirateurs d'Edmée qui était l'hommage à sa fille, Claudie éliminait impitoyablement ceux qui ne s'éclairaient pas à la lumière des Seeds, c'est-à-dire à l'or et au luxe. Elle éliminait aussi les timides, les faibles. N'avaient le droit de la ramener à sa mère que ceux qui pouvaient la porter sur l'épaule, sur la tête, ou à bout de bras, ou en croupe. La cour d'Edmée comprit bientôt et exclusivement les personnages exactement contraires aux figures dont Pierre avait entouré la vie d'Edmée, de Wagner à Pasteur : celui qui sait le mieux sangler un cheval rétif, celui qui reste sous l'eau deux minutes, celui qui au lasso prenait une fleur à la bouche de Claudie, une fleur blanche, pour qu'il n'y ait pas confusion avec ses joues. Ils venaient s'asseoir ou s'étendre autour de la chaise longue d'Edmée, dans une familiarité que leur nudité rendait une espèce d'esclavage, s'empressaient pour un service qui n'admettait que la nacre, l'écaille et le platine ; et remplaçaient cette présence humaine qui n'avait été jusque-là pour elle qu'une présence de têtes par une présence de leur corps complète, des cheveux aux orteils. Ils en avaient d'ail-

leurs moins de vision, d'ouïe, même de toucher, et inspiraient beaucoup moins d'inquiétude à Edmée que les bustes habituels auxquels elle avait eu affaire et sur lesquels les sens étaient si étroitement et affreusement réunis. L'attention de ces corps sans face lui plaisait sans l'émouvoir, et elle laissait elle-même voluptueusement se diluer en elle les responsabilités et les grâces de son propre visage. Enfant, elle avait eu souvent en rêve le même cauchemar ; les arbres prenaient des têtes, les rochers, les remous des rivières. Le cauchemar de sa veille n'était-il pas de même ordre : n'était-il pas que l'humanité prenait des têtes ? Des têtes par lesquelles elle était trop vue, trop écoutée, trop sentie, trop goûtée, et à la suite desquels le corps ne traînait qu'en exécuteur des hautes et basses œuvres. La tête vous séduisait, femme que vous étiez, et elle vous repassait à un corps, dissimulé et anonyme. L'anonymat chez les Seeds était réservé aux têtes. Les traits sur elles n'étaient pas burinés, mais peints à une inoffensive aquarelle, et surtout elles étaient à peu près dépourvues de la seule arme dont Edmée eût peur, de la parole. Fidèle à Pierre sans réserve, Edmée n'en avait pas moins été jusqu'ici assez peu sûre d'elle-même, sa théorie de la vertu était que les hommes ont un mot, qui leur donne toute femme, quand ils l'emploient à propos. Le mot n'étant généralement pas le même pour chacune, il arrive qu'à la faveur des confusions pas mal de vertus restent intactes, mais tous les accidents arrivés aux amies d'Edmée, à des amies sages, insensibles, lui prouvaient qu'elle avait raison. C'était toujours aux paroles qu'elles avaient dû leur chute, comme on dit, comme elles ne disent pas. Jamais cela n'avait ressemblé au rapt, à la surprise, à la détente, à la brutalité. C'est en tant qu'orateur que l'homme les avait toutes gagnées. Aucune n'avait cédé à un muet, ou à un silencieux. Parfois le mot était un simple mot, un imparfait pluriel du subjonctif, un de ces noms communs mélangés dans la

foule des noms communs, mais qui ont gardé une valeur d'incantation, d'inflexion, un nom géographique. Elizabeth, par exemple, farouche jusqu'à trente-cinq ans, avait cédé un soir à un musicographe de Lyon, qui lui avait dit habiter Cité Furstine. Sa qualité de Cité Furstine, la qualité de son regard d'être un regard de Cité Furstine, les ombres de Glück et de Haendel Cité Furstine, le passage inexplicable de cette chèvre qui vient, tous les dimanches, brouter les lilas de la Cité Furstine, avait soudain déchaîné en Elizabeth un accès irréparable de tendresse. Si le mot Cité Furstine pouvait agir deux fois sur la même personne, l'expérience restait à faire... Parfois le mot était une phrase, ou plus encore. Germaine, l'intraitable Germaine, avait cédé à un ingénieur des Ponts et Chaussées qui lui avait récité en entier la Maison du Berger. Il savait non moins fidèlement Samson et Dalila, et l'avait gardé pour le lendemain : mais c'était le lendemain, elle s'était reprise. Edmée s'était moquée de ses amies, mais non sans redouter leur sort. La parole masculine la laissait sans force. Les hommes qui, par timidité ou jeu, au lieu de lui parler en face, parlaient à son épaule, à sa joue, à sa rotule, y créaient une zone sensible, un point d'émoi et de faiblesse, presque rougissant. Quel pouvait être le mot, ou la phrase, ou le débat auquel elle était vulnérable, elle n'en avait aucune idée ; rien ne lui avait servi d'essayer sur elle les plus beaux vers, les noms propres peu sûrs, les mots communs à flexion redoutable. Mais elle avait l'impression que le mot existait, et que si un passant le criait, que ce fut dans la rue ou le salon des Seeds, elle serait ni plus ni moins obligée de le suivre... Elle avait bien suivi Pierre, qui n'avait dit qu'un mot lointainement parent du vrai mot, parent seulement dans son apparence, d'une parenté qui semblait d'ailleurs chaque jour plus lointaine : je vous aime. Chez les Seeds, tous étaient muets.

Mais, plus encore que la sécurité vis-à-vis des hommes,

qui lui redonnait le droit d'être belle, coquette, simple, Edmée goûtait, dans cette foire, sur ces terrasses habitées de stars, un privilège qu'elle n'avait pas chez Pierre : celui d'échapper aux regards. Aux regards de qui, c'était une question à laquelle elle ne pouvait répondre, — par ceux de Pierre, évidemment, — mais à des regards qui l'épiaient dans ses moindres mouvements, ses moindres sentiments. On ne pouvait dire d'ailleurs que cela datât du mariage de Pierre. Déjà jeune fille elle sentait autour d'elle comme un harcèlement, comme une instance. C'était la présence de quelqu'un qui était le contraire d'un voleur. De quelqu'un contre lequel elle ouvrait les fenêtres, la nuit, à la campagne, qui l'empêchait de tirer le verrou de sa chambre, quelqu'un qui semblait n'attendre d'elle qu'un consentement, qu'une défaillance, qu'une solitude, pour lui glisser un don trop précieux. Cette précaution, qui était sa principale règle dans la vie, de ne toucher à la vie que légèrement, d'être musicienne sans parler de Mozart, d'être amante sans en avoir l'air, d'être pieuse mais discrète envers son Dieu au point qu'il eût fallu la martyriser pour lui faire confesser son nom, de ne dire ni bien ni mal du temps, des saisons, de Michel-Ange, c'était l'appréhension du gibier autour des pièges, la certitude qu'au premier mot, au premier geste de passion, elle était prise. Ce n'était pas toujours commode. Ce n'était pas comme à la pension, où elle devait à la parfaite Élisabeth Vandepotte de n'être jamais première, d'être seconde en dessin, seconde en instruction religieuse, de ne jouer qu'Élise dans Esther, la biche dans Sainte-Geneviève, et même seulement la tête de la biche. Il était pas mal d'occasions où le jaune d'une étoffe dans un tableau, au musée, où la vue d'un chien sous un porche succombant au sommeil lui donnaient le sentiment que soudain elle était la première au bord de la beauté ou au bord de l'angoisse. Dans ces moments, la nuit bougeait comme un

rideau, le ciel s'ornait de premiers prix incomparables, elle en détournait le regard : l'haleine était sur son cou. Longtemps Pierre, par ses enthousiasmes, par ce bruit qu'il faisait autour des grands noms, par son vacarme autour des chefs-d'œuvre, avait mis en fuite tout ce qu'ils comportaient de mortel. Edmée souvent s'était réjouie de ses cris, de ses indignations, de ces invocations à des sentiments et à des présences surhumaines dont le plus sûr effet était de les laisser tous deux à eux-mêmes, bien bourgeois. Une femme vit toute la journée avec une série d'êtres que le mari n'arrive pas à voir et qu'elle ne peut pas dénoncer, ceux qui la suivent, ceux qui la frôlent, ceux qui sont en elle, mais dont elle est débarrassée provisoirement si le mari crie fort. Aucun mari ne pouvait crier plus fort que Pierre aux environs des grandeurs humaines, et comme le petit Jacques lui aussi, malgré son âge tendre, se faisait déjà la voix autour d'elles, Edmée avait pu quelque temps se croire en sûreté. Et tout d'un coup, à cette pression, à ce silence dans le silence, elle avait reconnu l'instance. Les appâts simplement étaient autres. C'était par ce qui n'est rien, parce qui n'a pas de nom, par ce qui est raté et négligeable que l'on essayait d'atteindre Edmée. Le monde méprisable reprenait là où avait échoué le monde magnifique. Il y avait maintenant pour elle, dans son foyer, une parade de tout ce qui était usagé, journalier, écorché, et dans la rue, de tout ce que n'avait pas touché le bonheur. Peut-être, si Pierre était devenu Tolstoï, et avait éclaté de pitié dans ces occasions, les eût-il aussi rendues inoffensives. Ce n'était pas le cas, et cette entremise du médiocre, du vulgaire, du banal pour fixer Edmée dans sa vie évasive était autrement plus dure que celle de la musique de chambre ou de l'école de Fontainebleau, devenait un chantage. Elle éprouvait maintenant un remords, comme le remords de se réserver, de ne pas se donner. A quoi elle serait conduite, si elle avait un jour la faiblesse de ne

plus retenir ce consentement tacite, à la sainteté ou au libertinage, à la vertu ou au crime, c'est ce que rien jusqu'ici n'avait indiqué, mais il était hors de doute, à en juger par l'angoisse qu'elle avait chaque fois en rentrant chez elle, que Pierre et Jacques, par leur ingénuité et leurs enthousiasmes, s'étaient mis au rang de ces objets sans défense et pitoyables par lesquels on l'appâtait. Ils scintillaient de faiblesses, ils luisaient de non-génie. Pas Claudie. Les jours dans lesquels Edmée flirtait avec cette dilection inconnue, où il y avait en elle une espèce de gaieté, comme si ce qui serait exigé d'elle serait anodin ou pittoresque, serait d'entrer au Paradis avec des ânes, serait de danser nue devant des aveugles, le cédaient à des jours où elle ne pourrait aller, sans risquer les larmes et la catastrophe, ni au bord de l'amitié conjugale, ni au bord de l'amour maternel. Ici du moins, chez les Seeds, si elle se sentait déserteuse, désolée, elle était du moins tranquille. Parée de snobisme, de sottise, — sans parler des robes —, elle était là comme Achille en femme au milieu des filles. Dans cette foule de personnages célèbres ou extravagants, elle se sentait retirée à un choix, à une élection, et redonnée à ce qui vous laisse vivre en paix, à une fatalité de second ordre. Voilà ce qui lui rendait le retour chez Pierre douloureux : elle y était attendue par un mari parfait, par un enfant sans défaut, et par une fatalité de premier ordre... D'ailleurs pourquoi insister aujourd'hui. J'écris ces lignes au large de Timor. Sur un attoll, un Hollandais tout blanc s'est mis au garde à vous devant ce qu'il croit un bateau hollandais et qui est une phrase française.

C'est à la fin de la quatrième semaine qu'elle reçut la lettre de Pierre lui ordonnant le retour. — Si vous n'êtes pas rentrée à cette date, écrivait Pierre, j'aurai compris... Pauvre Pierre, qui ne comprenait pas, qui ne comprendrait jamais, qui lui disait vous au moment où il se devait de trouver un tutoiement dix fois plus intime, qui écrivait juste à l'heure où son silence devenait une pa-

role, instante et discrète. Evidemment, elle allait rentrer, puisque son mari l'ordonnait ! L'univers allait se repeupler en têtes, peu importait ! Ce serait même touchant d'aller colorer à nouveau et ressusciter dans leurs armoires les dépouilles qu'elle y avait ensevelies la veille du départ. Pierre aussi était si bon, si fort, si faible ! Sans parler du petit Jacques, dont la vue seule méritait qu'une mère revînt à pied de Santa Barbara à Los Angelès, avec ses valises sur sa tête, ou une croix sur les épaules, les genoux sanglants ! On lui tendrait les bras, à Pierre, sur le quai de la Gare. On l'embrasserait, Pierre, pour le consoler des quatre semaines d'absence... On écouterait l'oiseau-lyre imitant la scie, et tout ce que Pierre voudrait qu'il imitât, le marteau, la lime, la voix de Pierre disant : je vous ordonne de rentrer... Pourquoi ordonner ! Elle était l'obéissance même. Elle se levait. Elle allait faire ses bagages.

Mais, arrivée dans sa chambre, elle écrivit :

— Mon cher Pierre, ne m'attends pas. Je ne sais pas où je suis. Ni d'où partir, ni par quel chemin me rendre à toi. Je ne crois pas qu'il y en ait un qui vienne à moi... Je trouverai celui qui mène à Jacques...

— Je mets la lettre à la poste ? demande Claudie.

— Non. Je n'ai pas de timbre, dit Edmée.

C'était sa dernière résistance... Elle comptait sans Claudie. Claudie avait un timbre. L'arsenal de Claudie comportait tout ce matériel d'exécution dont Edmée s'était toujours trouvée dépourvue. Il eût comporté, certain jour, les clous, la lance, l'éponge d'eau vinaigrée. Elle avait volé un timbre à Jacques, voilà six mois, le jour où il voulait écrire à sa marraine. Elle le portait à même son sac. Il était desséché, quand on le léchait, il avait le goût de chocolat, mais il était sans colle. Il tomba de l'enveloppe dans le parcours. Pierre dut payer la taxe des lettres non affranchies.

JEAN GIRAUDOUX

(à suivre)

LES QUANTA ET L'INDIVIDU

Alors que naguère on supposait que les échanges d'énergie se faisaient de façon continue, la théorie physique récente, connue sous le nom de théorie quantique, admet que ces échanges sont discontinus et s'opèrent par multiples entiers d'une certaine quantité d'énergie, dite *quantum* d'action, *dont l'indivisibilité est l'axiome fondamental de la théorie.* Il n'est pas indispensable d'être familier avec la physique-mathématique pour comprendre les remarquables conséquences qui découlent logiquement d'un pareil axiome.

L'observation d'un phénomène requiert obligatoirement un échange d'énergie entre le phénomène à observer et l'instrument d'observation. Cet échange ne pouvant plus être considéré comme infiniment petit ou nul, puisque tout échange s'opère par *quanta*, il en résulte que l'observation, soustrayant ou ajoutant des quanta au phénomène observé, se trouvera perturber ce phénomène. Cette perturbation, négligeable à l'échelle des observations ordinaires, intervient de façon notable quand on descend vers l'échelle infinitésimale où l'énergie du phénomène à observer est de l'ordre du *quantum* d'action. Il ne devient alors plus possible d'observer, et par suite de connaître, *simultanément* les éléments qui détermineraient l'état complet d'un système à observer, par exemple de connaître simultanément la position et la vitesse d'un électron. Toute observation destinée à faire connaître la vitesse pertubera la position de l'électron,

et réciproquement. Généralisée, cette conséquence porte le nom de principe d'indétermination ou d'incertitude.

C'est en effet le déterminisme des phénomènes qui se trouve ainsi mis en cause. Pour que le déterminisme soit autre chose qu'une croyance, il faut qu'il puisse se formuler, c'est-à-dire qu'on puisse décrire des phénomènes causes et des phénomènes effets, liés par une causalité parfaitement objective. Mais la description des phénomènes nécessite au préalable leur observation. Or, si l'on observe le phénomène cause, on le perturbe, et du même coup on modifie le phénomène effet qui serait intervenu en l'absence d'une observation. On a donc porté ainsi atteinte à la causalité objective entre phénomènes. L'alternative est la suivante : ou bien l'on n'observe pas, laissant jouer la causalité objective, mais alors on ne peut décrire les phénomènes, partant formuler le déterminisme ; ou bien l'on observe, mais cette observation se fait aux dépens de la connexion causale entre les phénomènes, et porte atteinte au déterminisme. On condense ces résultats en disant qu'il y a entre la description spatio-temporelle des phénomènes et la causalité, une incompatibilité qui rend impossible la formulation du déterminisme.

Il importe ici de rappeler que le progrès humain a dépendu d'une reconnaissance toujours plus exacte du déterminisme des phénomènes. Grâce à cette reconnaissance, le départ ayant été fait entre le monde objectif des phénomènes naturels et les illusions subjectives, l'humanité a pu passer de la croyance primitive en la magie, ou pouvoir subjectif, à la connaissance des forces objectives de la Nature et à leur utilisation. Le déterminisme qui est mis en cause par la théorie quantique n'est pas celui qui intervient à l'échelle normale de nos observations sensibles. En effet, à cette échelle, les quantités d'énergie mises en jeu sont infiniment grandes par rapport au *quantum* d'action, et l'indétermination quan-

tique ne saurait se manifester. Mais ce déterminisme des phénomènes que nous constatons à notre échelle sensible ordinaire n'est, selon la théorie quantique, qu'un déterminisme statistique résultant de l'appréhension globale et grossière que nous faisons d'une multitude de phénomènes infimes qui, pris individuellement, seraient imprévisibles. Cette distinction, — cette addition du mot statistique, — sans conséquence quant à notre comportement ordinaire dans le monde sensible qui continue à nous sembler régi par le déterminisme, est de grande importance du point de vue philosophique. En effet, si le déterminisme n'est que statistique, il n'est alors plus possible de lui conférer la portée d'une définition du réel, ainsi que le faisait jusqu'à présent la philosophie rationaliste.

On sait que la raison est incapable de prouver par des arguments spéculatifs la réalité du monde extérieur. Mais, pour le rationalisme, l'équivalent de cette réalité réside dans la régularité de l'enchaînement causal des phénomènes, dans ce « songe bien lié » auquel est invité le spectateur du monde extérieur, songe qui, par sa permanence et son ordonnance régulière, se distingue des songes fantaisistes de l'imagination subjective. Le déterminisme est ainsi le reflet dans l'esprit humain de la réalité, en même temps qu'il dénonce derrière cette réalité la présence d'une Raison.

On pourrait dire encore que le rationalisme suppose d'une part un univers objectif régi par le déterminisme, d'autre part un sujet connaissant, spectateur fait de raison pure. Les déductions logiques de cet esprit, pur spectateur, se trouvant en harmonie avec la régularité déterministe dont témoignent les phénomènes, il devient possible à ce sujet spectateur de distinguer sous la diversité des apparences sensibles les lois d'une Raison, architecte de l'univers, et terme commun par lequel s'expliquerait l'accord du sujet et l'objet. Poussée à son dernier

terme, l'interprétation rationaliste voudrait qu'une formule ultime expliquât le monde, lequel serait ainsi entièrement perméable à la connaissance spéculative.

La situation change lorsque, avec la théorie quantique, on reconnaît que le déterminisme n'a plus qu'une portée statistique, tandis qu'une indétermination fondamentale, liée à la connaissance, se découvre si l'on pousse assez loin l'étude des phénomènes. Alors, la réalité n'a plus tant son reflet dans le déterminisme statistique, constaté à l'échelle sensible, que dans l'indétermination même qui se rencontre quand on veut se représenter assez finement les phénomènes. Le réel, vers lequel, quoi qu'il en prétende, se penche le physicien, se révèle en effet comme indéterminé par l'effet même de l'observation, par l'effort de la connaissance qui se trouve le perturber. En d'autres termes, le sujet connaissant du rationalisme, ce sujet pur spectateur qui pourrait méditer en dehors du monde, se trouve ramené par la théorie quantique dans le monde qu'il observe et dont il fait partie, sa connaissance se trouvant être inséparable de son action sur ce monde. Alors donc que le réel, pour le rationaliste, était ce qui est rationnel et soumis au déterminisme, pour le physicien des *quanta*, qui aboutit au principe d'indétermination, le réel se manifeste dans cette interaction de la connaissance qui doit observer et de l'univers à observer, dans cette impossibilité où l'on se trouve de distinguer absolument le sujet et l'objet ; résultat que l'on condense quelquefois dans cette phrase qu'il faut comprendre avec prudence : « Le réel quantique est irrationnel. » Ce qui veut dire que le réel ne saurait être entièrement accessible à la connaissance purement spéculative.

Ce caractère irrationnel du réel se manifeste, entre autres, par l'impossibilité où l'on se trouve de donner une description univoque des phénomènes, et la nécessité de recourir à des doubles représentations pour les décrire.

Ainsi, pour interpréter tant les phénomènes où intervient la lumière que ceux où intervient la matière, il faut faire appel à des représentations ondulatoires et des représentations corpusculaires. Matière, aussi bien que lumière, qui sont données comme des entités simples, se comporteraient alors comme étant *à la fois* ondes et corpuscules, deux images qui sont logiquement inconciliables ; — et conséquence qui est évidemment irrationnelle.

C'est une des remarques judicieuses de Bohr, un des promoteurs de la théorie quantique, que le caractère irrationnel de la conclusion à laquelle on aboutit ainsi, est déjà implicitement contenue dans le postulat initial qui pose l'indivisibilité du *quantum* d'action. *Il est irrationnel, en effet, qu'une quantité soit indivisible.* Le *quantum* doit jouir d'une vertu particulière pour être indivisible. A quoi attribuer cette vertu ?

Présentée de la sorte, la question rejoint le vieux problème de la divisibilité de la matière, agité de longue date par les philosophes et qui fait en particulier l'objet de la deuxième antinomie kantienne. Pour un exposé sommaire, il suffira de rappeler sur ce point la manière de voir de Leibniz quant à l'atome (car, à l'époque, il n'était pas question d'électrons ni de *quanta*). La vertu qui faisait l'atome matériel indivisible, paraissant inexplicable à Leibniz [1], puisque la matière occupe de l'espace par définition divisible à l'infini, il avait été conduit à substituer à l'atome matériel, une monade, sorte d'atome *spirituel* dans lequel l'appel fait à une notion extra-matérielle justifiait l'indivisibilité de l'atome. A ce sujet, il est encore

1. «...Je m'aperçus qu'il est impossible de trouver les principes d'une véritable unité dans la matière seule ou dans ce qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection ou amas de parties à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir sa réalité que des *unités véritables*, qui viennent d'ailleurs, et sont tout autre chose que les points dont il est constant que le continu ne saurait être composé ; donc, pour trouver ces *unités réelles*, je fus contraint de recourir à un atome formel, puisqu'un être matériel ne saurait être en même temps matériel et parfaitement indivisible ou doué de véritable unité. »

(Leibniz, *Système nouveau de la Nature.*)

intéressant de rappeler que c'est en faisant état du même critérium de divisibilité que Descartes distinguait entre les deux termes fondamentaux, et antagonistes, de la philosophie, nommés par lui « étendue » et « pensée », l'étendue étant divisible, la pensée ne l'étant point. Il n'avait donc pas échappé aux philosophes qu'une conception rationnelle de la matière exigeait sa divisibilité à l'infini, et qu'un facteur irrationnel devait être introduit quand on posait un élément non divisible.

A son tour, Bohr, pour rendre compte des phénomènes sous-atomiques où interviennent matière et lumière, fait appel à la notion d' « individu ». Les « individus » physiques, dont le comportement engendrerait les phénomènes, apparaissent tantôt comme ondes tantôt comme corpuscules, partant ne sont pas susceptibles d'une représentation univoque, et cette ambiguïté rend compte de leur indétermination.

La notion d' « individu », ainsi introduite, est en rapport logique avec l'indivisibilité posée dans l'axiome de base de la théorie quantique (car l'indivisibilité semble bien être l'attribut le plus important de l' « individu ») et elle offre de plus l'occasion d'un parallèle saisissant entre l' « individu » physique et l' « individu » conscient dont le comportement nécessite aussi une double représentation, par exemple physiologique et psychique, et chez lequel l' « indétermination » pourrait devenir ce qu'on appelle le libre-arbitre.

Mais certains physiciens opposent à la conception de ces « individus » physiques le fait qu'ils ne seraient pas individualisables. Pour en discuter, il va falloir donner à cet exposé un tour plus particulier.

Quand on veut interpréter le comportement global des corpuscules élémentaires, on imagine des méthodes statistiques de groupement, et les résultats théoriques auxquels on parvient peuvent être confrontés avec l'expérience. Ces statistiques sont différentes et conduisent à

des résultats différents suivant que l'on suppose les corpuscules individualisables ou non, c'est-à-dire suivant que l'on écarte, ou que l'on admet, la possibilité d'interchanger deux corpuscules dans les rôles qu'on leur fait jouer. L'expérience confirme les résultats des statistiques où les corpuscules sont interchangeables, ce qui paraît établir qu'ils ne sont pas individualisables.

L'objection semble forte contre l'hypothèse des « individus ». Mais la critique peut montrer que le fait d'être individualisable n'est pas un attribut essentiel de l'individu.

Dire qu'un corpuscule est individualisable, c'est dire qu'il offre un caractère observable n'appartenant qu'à lui. Ce caractère qui peut être observé, peut par suite être décrit à l'aide de concepts qui, parce que concepts, offrent le caractère d'une rubrique générale. Ainsi, des corpuscules vert, jaune, bleu, etc... sont individualisables et le caractère observable entre sous la rubrique conceptuelle générale : couleur. Mais, du fait que ce caractère relève d'une description possible par concepts, lesquels sont forcément généraux, il ne porte pas sur l'individualité essentielle du corpuscule. Le corpuscule bleu est individualisable *par rapport* aux corpuscules vert et jaune, à cause de sa couleur ; mais ce n'est point parce qu'il est d'une certaine couleur, parce qu'il est bleu, qu'il est essentiellement un corpuscule individuel. Au contraire, ce n'est qu'autant qu'on a dépouillé le corpuscule de ses caractères observables, qui ne sont jamais que des moyens d'appréciation comparatifs à l'intérieur d'une rubrique conceptuelle générale, que l'on trouvera, *si le corpuscule existe encore*, ce qui répond à l'essence de son individualité. En définitive, l' « individualité » ne dépend pas de la possibilité d'être individualisé. La proposition est évidente pour l'individu conscient dont l'individualité est non seulement indépendante de son aspect physique objectif (auquel ses semblables doivent générale-

ment de pouvoir l'individualiser), lequel aspect est sujet à variations multiples ; mais encore est indépendante de la diversité de ses états psychiques subjectifs. Il en va de même pour l' « individu » physique que l'indétermination rend protéiforme et dont l'aspect dépend de l'expérience qu'on fera pour l'observer.

On voit ainsi quelle sorte de synthèse apporte l' « individu » à partir des notions d' « indivisibilité » et d' « indétermination », et l'identité qu'il exprime en dépit d'avatars multiples, avatars d'ou découle son indépendance à l'égard des possibilités d'observation.

Cependant, si l' « individu » n'offre pas de caractère observable permettant de l' « individualiser », quel besoin a-t-on de recourir à la notion d' « individu » ? N'est-ce pas là aller à l'encontre de l'esprit de la théorie quantique qui ne veut tenir compte que des valeurs observables ?

On peut montrer que le refus de reconnaître l'individualité du corpuscule, n'en rend pas moins nécessaire le recours à la notion d' « individu », à la différence près qu'on individualise alors l'espace de préférence au corpuscule.

Quand on se trouve en présence de deux corpuscules A et B, si l'on en compte deux c'est que, par quelque moyen, on les distingue l'un de l'autre. On les distingue parce qu'ils n'occupent pas la même position dans l'espace. L'opération faite par l'esprit en présence de ces deux « individus » se laisse dès lors facilement interpréter : on distingue, d'une part, ce que les « individus » ont en commun, le fait d'être corpuscules, et l'on pose ces corpuscules comme identiques et interchangeables ; d'autre part, on sépare ce que les « individus » ont de distinct et on le définit par ce fait qu'ils n'occupent pas la même position dans l'espace, l'un est en A, l'autre en B. *L'espace apparaît ainsi comme un artifice rationnel pour évaluer les différences essentielles.* On pose un espace, iden-

tique en toutes ses parties, ce qui est l'artifice rationnel ; et, par ailleurs, on estime qu'un point de l'espace est distinct d'un autre point de cet espace. Si, au lieu d'effectuer sur chaque « individu » la séparation arbitraire entre ce par quoi il serait semblable aux autres (corpuscules interchangeables) et ce par quoi il s'en distinguerait (position différente dans l'espace), on prend l' « individu » dans son intégrité, savoir non seulement en tant que corpuscule, mais encore, — ce n'est ici qu'un exemple, — avec son *histoire*, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles il est en A et non en B, on retrouve un caractère individuel lié à l'individu et non plus dépendant d'une propriété attribuée à l'espace. Car si deux corpuscules sont en des points A et B distincts, sans doute est-ce que l'individu physique A a des raisons d'être en A, distinctes de celles qui ont amené en B l'individu B, et ces raisons semblent dépendre de lui bien plus que de l'espace.

A quoi se ramènent alors les divergences entre les thèses adverses ? L'une tient à l'individualisation par l'espace, l'autre à l'individualité propriété de la matière. Si l'on admet la réalité de l'espace, ou, avec Kant, que l'espace est une forme d'intuition donnée *a priori*, on penchera pour la première thèse. Mais on préférera la seconde si l'on estime que l'espace n'est qu'une forme d'intuition résultant de notre expérience sensible *à l'échelle de nos observations ordinaires*, et que, l'existence de la matière étant en quelque sorte antérieure à l'espace, là où il n'y aurait pas de matière, il n'y aurait point d'espace. La seconde manière de voir se présente, cette fois, en harmonie avec l'esprit de la théorie quantique qui ne veut tenir compte que des valeurs observables, car la matière s'observe et point l'espace. Quoi qu'il en soit, il convient de retenir que, dans les deux cas, on n'échappe pas à un recours plus ou moins direct à la notion d' « individu ».

Pour la recherche pratique, l'utilité de pareilles considérations est nulle. Mais il n'est pas sans intérêt de voir la réflexion scientifique ramener l'attention sur des difficultés logiques et mettre en lumière les contradictions inhérentes à tout système spéculatif qui prétend embrasser complètement le réel. La méditation philosophique n'avait pas été jadis sans dénoncer ces faiblesses, mais on tendait à l'oublier depuis plus d'un siècle que, le romantisme ayant envahi la philosophie, l'histoire et l'imagination y ont pris la place autrefois dévolue à la déduction.

A une époque où des difficultés d'un ordre très différent font que beaucoup d'esprits éprouvent le besoin de « remonter aux principes » et de renouer avec la spéculation métaphysique, par trop négligée pendant la formation scolaire, il arrive que certains croient trouver une réponse satisfaisante dans des systèmes rudimentaires dont les propositions de base se donnent comme évidentes et allant de soi. Il convient de rappeler que les affirmations les plus évidentes n'ont souvent à l'appui de leur évidence que leur caractère d'affirmation. En particulier, et tel est le point sur lequel on a voulu attirer ici l'attention, pour étayer toute affirmation d'existence, et pour l'interprétation même des phénomènes du monde extérieur, il faut, plus ou moins ouvertement, faire appel à la notion d' « individu » si première et si obscure en la conscience humaine. Bien des conséquences pourraient en être tirées pour réhabiliter cette notion que des philosophies, trop confiantes dans les vues synthétiques de l'histoire, voudraient faire passer au second plan. En histoire comme en physique, ce qui se voit et prête à synthèse n'est qu'un reflet jouant sur la multitude et les grands nombres, alors que ce qui arrive réellement échappe aux prophéties et procède de l' « individu ».

JACQUES SPITZ

LA GALÈRE

SECONDE PARTIE

QUELQUES JOURS
(Suite)

X

Dans le silence de la maison, des coups rapides ébranlaient la mince cloison de briques. Séparés d'abord les uns des autres par de courts intervalles, ils finissaient par ne faire qu'un seul bruit, une vibration sourde qui se répercutait dans la masse des murs et des plafonds. Ils emplissaient la maison entière de cet ébranlement et s'arrêtaient soudain, sur un choc plus fort que les autres. Le silence glissait alors à nouveau jusque dans l'épaisseur des choses, puis, brusquement, des coups distincts se remettaient à courir au pied de la cloison.

— Mais c'est insupportable, dit tout à coup Rabaud. Qui tape comme ça, dans la pièce à côté ? C'est Lucienne ? Dis-lui de faire un peu moins de bruit.

Depuis le départ des Boulan, Rabaud n'avait pas fait un mouvement. Il s'était laissé tomber dans un fauteuil, au coin de la fenêtre. La tête renversée en arrière, les yeux fermés, il avait caché son visage dans ses mains ouvertes.

— Mais non », répondit Françoise en s'approchant de lui, « mais non. Ce n'est pas Lucienne. Elle achève ses

devoirs dans la cuisine. C'est le petit menuisier qui arrange tes bibliothèques. Tu sais, celui que Mme Misofle nous avait indiqué. Il habite à côté d'ici. Il est passé ce matin comme tu venais de partir. Je me suis entendue avec lui. Il n'est pas cher. Il viendra chaque soir après son travail. Il est là depuis dix minutes. »

Les coups avaient cessé. « Bon, ça va », dit Rabaud, distraitement, sans faire un geste. Ses deux mains plaquées sur sa figure étouffaient sa voix qui semblait venir de très loin. Françoise s'était assise à côté de lui, sur le bras du fauteuil. Elle prit ses mains dans les siennes, les écarta de son visage et le regarda de si près, avec une si grande violence, qu'elle l'obligea à ouvrir les yeux.

— Oui, c'est affreux, dit-il comme pour répondre à une question précise. « Je leur ai dit qu'il y a des milliers d'hommes qui pensent comme moi... Je suis sûr que c'est vrai. Ils sont loin... en province... Mais c'est une espèce d'abstraction. A eux tous, ils ne font pas une seule présence réelle. Tandis qu'un ami... »

— Et moi ?

— Toi ? Tu n'es pas quelqu'un d'autre. Nous sommes seuls dans cette ville où tous les gens sont devenus fous...

Il y eut un silence. Quatre coups se succédèrent, au pied de la cloison, à intervalles réguliers. Rabaud ne sembla pas les entendre.

— Il paraît, reprit-il, qu'il se forme un groupe d'intellectuels pour étudier à fond cette affaire... Des gens de bonne volonté, des professeurs, des savants, des écrivains... C'est un ami que j'ai rencontré dans l'autobus qui m'en a parlé. Je voudrais prendre contact avec eux. La seule chose que je peux faire, c'est étudier le dossier... comme on étudie le procès des Templiers ou l'affaire du collier de la Reine.

Les coups avaient repris. Ils semblaient se pour-

suivre, à toute vitesse, sur une même ligne, au bas du mur. Rabaud sursauta :

— C'est insupportable... Quel empoisonneur, ton menuisier.

— Mais non... Il est très gentil. Il a déménagé tes livres pour ne pas les abîmer.

— Tu es sûre qu'il ne les a pas esquintés, en les transportant ? Il a dû les empiler n'importe comment.

— Mais non, mais non. Comme tu es nerveux !

Rabaud s'était levé. Il ouvrit la porte et se pencha, du haut du corps, dans la pièce voisine. Un jeune homme était agenouillé sur le parquet, des clous entre les dents, un marteau à la main.

— Bonsoir, dit Rabaud, brusquement gêné.

Le menuisier porta sa main gauche à sa tempe et fit une espèce de salut le long de ses cheveux courts et frisés.

— Bonsoir, dit-il enfin, sans desserrer les dents à cause des clous qu'il avait dans la bouche. Il se mit à les enfoncer dans le mur, à toute vitesse, en les crachant l'un après l'autre dans sa main ouverte en cornet. Quand il eut fini, il se releva, les mains aux hanches et tourna la tête vers l'embrasure de la fenêtre devant laquelle les livres étaient entassés les uns sur les autres.

— Vous voyez, j'ai tout déménagé. Sans ça, j'aurais fait du gâchis. Vous en avez de la lecture !

— C'est mon métier, répondit Rabaud, toujours gêné. « Ça vous intéresse ? Vous aimez lire ? »

— Je lis ce que je trouve. On a une bibliothèque, dans le quartier, mais les trois quarts des bouquins sont plutôt tartes. C'est des romans à la noix, reliés en noir. Ça fait triste... J'aimerais mieux le genre de ceux que vous avez. C'est de l'histoire, c'est réel, quoi !

Rabaud approuva d'un signe de tête, sans grande conviction. Le menuisier s'était remis à genoux. Il fixait une barre de bois, le long du mur. Il prit une poi-

gnée de petites pointes, les mit dans sa bouche et recommença de les cracher l'une après l'autre, entre ses doigts. Il les enfonçait à toute vitesse, en deux coups de marteau : le premier, précis et retenu, le second lancé à toute volée.

— Vous allez rudement vite, dit Rabaud. Vous n'avez pas peur d'avaler une pointe ?

— Chacun son boulot... C'est quand même plus facile que de savoir tout ce qu'il y a là-dedans.

Il avait retourné la tête vers les piles de livres. Il pivota sur lui-même, s'assit en tailleur, retira une dernière pointe de sa bouche et la garda entre deux de ses doigts.

— Il a dû s'en passer, des trucs ! Ça en fait des bouquins et des bouquins !

Il avait penché la tête sur le côté et lisait des titres, à demi-voix, au dos des volumes.

— Histoire de la Gaule, La fin de l'Empire, les Grandes Invasions... Mince alors ! Pour expliquer tout ça ! Les trucs anciens, ça doit être encore facile... C'est connu... Mais, une supposition... si on voulait faire un livre sur ce qu'on a vu, ces derniers temps, qui le ferait ?

— Mais... les historiens, répondit Rabaud, lentement, comme si la question lui avait paru extraordinaire. « Mais, les historiens, bien sûr. »

— C'est les mêmes que les journalistes ? demanda l'ouvrier sans regarder Rabaud.

— Mais non...

— Ça va... parce qu'avec les journalistes...

— Vous voulez dire que les journaux ne racontent que des mensonges ? demanda brusquement Rabaud en penchant son corps en avant, les deux mains à ses genoux.

— Il me semble ! reprit le jeune homme en se retournant vers le mur et en reprenant son travail. Il n'avait pas l'air de vouloir continuer la conversation. Il avait

repris sa cadence : un petit coup, un grand coup sec, une nouvelle pointe entre les doigts, un petit coup bien ajusté, un autre coup pour enfoncer la pointe de toute sa longueur. Rabaud se pencha un peu plus en avant. Sa tête était presque à la hauteur de celle du menuisier.

— Vous habitez bien tout près d'ici ?

Les lèvres serrées laissèrent passer une espèce de sifflement, à peine perceptible.

— Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Gsec, répondit le jeune homme de son air méfiant. Puis, comme il venait de retirer la dernière pointe de sa bouche, il reprit, en articulant normalement : « Gossec, Lucien. »

— Ah oui... c'est cette vieille folle de Mme Misofle qui nous a donné votre adresse. Vous habitez rue de l'Estrapade ?

Gossec eut un sourire. Du bout des doigts, il tira une cigarette de la petite poche de son veston, sans sortir le paquet, et la mit au coin de sa bouche. Rabaud s'agenouilla sur le parquet, à côté de lui.

— Vous avez rudement raison de dire que les journaux ne racontent que des mensonges. L'histoire, c'est justement le contraire du journalisme. Un journaliste est toujours au service des intérêts du moment... un historien ne doit chercher que la vérité.

— Eh bien, ils en auront, du boulot, les historiens, dit Gossec en collant sa cigarette à sa lèvre inférieure, d'un coup de langue.

Les deux hommes étaient agenouillés l'un à côté de l'autre, les mains posées à plat sur le parquet. Gossec remuait la tête avec l'air mécontent d'un homme qui se reproche de trop parler. Tout d'un coup, il haussa les épaules, regarda Rabaud dans les yeux et reprit :

— Oui, ils en auront un rude boulot, vos historiens. Il leur en faudra dégonfler, des mensonges ! Mais si on

attendait après eux pour remettre tout en place, on aurait le temps d'en voir de dures. Ça ne peut pas continuer comme ça.

— C'est bien mon avis. Mais... qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Qu'est-ce qu'ils feront, d'après vous, les historiens, quand ils raconteront cette histoire ?

— Ce qu'ils feront ? Ils rétabliront la vérité, simplement.

— Eh bien, vous croyez qu'on ne peut pas la dire, à présent, la vérité ? Qui nous empêche ? On est historiens, nous aussi. Sans être allé à la Sorbonne, on peut placer son petit mot... Tenez, par exemple, quand ils disent : « On mettra les voleurs à la porte. — Avec les conseillers municipaux et les journalistes ? » que je leur demande. Ça remet tout de suite les choses en place... « Oui, oui, le gouvernement, c'est une bande d'assassins. On est contre la police ! — Avec le roi des flics ? » Vous voyez d'ici la conversation. C'est pas dur de les avoir jusqu'à l'os. Ça tient pas debout, tous leurs boniments... Ça peut pas tenir debout... On ne peut pas être contre les voleurs avec les fripouilles et contre le gouvernement avec la pire flicaille... D'abord, j'aime encore mieux les flics que les faisans... En tout cas, on peut pas laisser ces gens-là faire ce qu'ils veulent... Ils finiraient par mettre en l'air la liberté pour pouvoir continuer leurs combines.

— Où avez-vous appris tout ça ? demanda Rabaud

— Appris ? Nulle part, ça crève les yeux. On n'a pas besoin de l'apprendre, ça se comprend... Les premiers jours, on s'en balançait de leurs histoires... Ça faisait querelles de blanchisseuses. Genre mère Misofle... « Ton linge pue. — C'est le tien qui empoisonne » ...Pardon, excuse, enfin, vous me comprenez... Puis les voilà qui se mettent à ficher la pagaille partout. « Aux armes, citoyens, foutez le gouvernement en l'air, c'est pour l'hon-

nêteté... » Minute, Minute. Qui c'est que vous allez mettre à la place ? Ces types-là ? Mais c'est déjà connu. Y a pas pire sur la place de Paris. C'est la halle aux poissons. Le marché aux faisans... « Aux Armes, citoyens ? » On est d'accord... pour vous casser la gueule... Voilà comment on est historiens, nous autres... Ah, vous m'avez fait vider mon sac. Quand je commence, je ne fais plus attention à rien. Tant pis si vous ne voyez pas leur combine comme ça.

— Mais si, je la vois exactement comme vous... et j'aurais voulu pouvoir l'expliquer comme vous le faites... C'est plus simple, plus...

— Ça va, fit Gossec en riant. On n'est pas des agrégés dans ma corporation. On dit les trucs comme on les pense.

Mais Rabaud ne semblait pas l'écouter. Pesant de tout le poids de son corps sur ses mains, à demi-soulevé au-dessus du sol, il reprit :

— Vous êtes sûr qu'il y a déjà beaucoup de gens qui raisonnent comme vous, à Paris ? J'avais l'impression...

— Si on est nombreux ? Attendez quelques jours... Vous comprenez, ils ont fait un boucan du diable, pendant trois semaines, rien qu'avec des étudiants, des concierges et des domestiques... On aurait cru qu'il n'y avait qu'eux... et je te casse tout sur le boulevard Raspail, et je te manifeste devant la Chambre... Ça faisait plutôt rigoler le monde, leurs histoires. Ils criaient : « A bas les voleurs ». A bas les voleurs ? On est tous d'accord. Ça allait tout seul... Mais, avant-hier, ils sont allés un peu trop fort, ils ont attigé... Foutre en l'air le gouvernement et vouloir remplacer la République par une bande de saligauds, ça ne colle plus... Y en aura du monde, dans la rue, à présent. On sera plusieurs... Je sais ce que je veux dire... Ils ont retourné les gens d'un seul coup, en laissant voir ce qu'ils allaient faire... On a compris.

Gossec s'était mis debout. Rabaud se leva aussi. Il sentit Françoise derrière lui, dans l'embrasure de la porte. Elle posa ses mains sur ses épaules. Il tourna la tête vers elle et, dans un seul coup d'œil, il comprit qu'elle avait entendu tout ce que Gossec venait de dire.

— Voilà », dit celui-ci, en glissant les mains dans sa ceinture. « Mais si vous me laissez blaguer comme ça, le boulot n'avancera pas vite. »

— Vous êtes sûr que nous sommes déjà si nombreux ? reprit Rabaud. Pour la province, c'est certain, mais à Paris... Il me semble que la presse doit empêcher les Parisiens de voir les choses comme elles sont. Tous les journaux qu'ils achètent mentent avec un tel culot... comment pourraient-ils résister ?

— Vous les croyez idiots, alors, les Parisiens ? Les journaux ? Personne ne croit plus ce qu'ils racontent... et puis, les Parisiens ? Qu'est-ce que c'est que les Parisiens ? Le vrai Parisien, bien sûr, y a pas plus gobeur, mais presque personne n'est de Paris... Par exemple, moi, je suis du Nord... Voyez les journaux : quand ils parlent des Parisiens, c'est la place Vendôme et la rue Royale... et justement, c'est rien que des magasins et des bureaux... Le vrai populo, il habite les quartiers, il est pas de Paris, pour ainsi dire... C'est pas les journaux qui lui font son opinion. C'est ce qui se dit de porte à porte, d'établi à établi, dans les bistrots, au Bar-tabac. ...C'est pareil à ce qui se passe dans les petits patelins. Je pense à chez moi... Eh bien, vous pouvez croire que depuis hier matin, il s'en est raconté, des histoires, à Paris ; qu'il s'en est donné, des explications... Le populo s'est fait sa petite opinion tout seul, en discutant le coup... On pourra repasser pour lui faire changer d'avis...

Gossec s'était remis à genoux. Il continuait son travail tout en parlant. Quand il achevait une phrase, il donnait un grand coup de marteau et, parfois, lorsqu'il cherchait un mot, il restait quelques secondes, la main en l'air.

— J'ai peur que les gens soient encore bien désorientés, dit Françoise en avançant son visage sur l'épaule droite de Rabaud. C'est si compliqué, ces histoires de voleurs. Il y a tant de gens compromis.

— Mais non, Madame, c'est fini, fini, cette affaire. Ça n'intéresse plus personne. Maintenant, c'est République et Dictature... Le fascisme, enfin, quoi. Très peu pour nous. Vous allez voir. Attendez quelques jours.

— Vous semblez savoir quelque chose, dit Rabaud timidement, comme s'il avait commis une indiscrétion.

— Ce que tout le monde sait. On prépare la grève générale. Oui, on va débrayer d'un coup sec... Toc... On en profitera pour se promener un peu dans la rue... Ça fera du monde. Ils disent qu'ils étaient cinquante mille, à la Concorde ? En comptant les connauds qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient ? Nous autres, on sera deux ou trois cent mille, pour commencer... Et l'on finira par être un million... Mais si, mais si... On n'aura même pas besoin de casser un bec de gaz pour se faire comprendre.

— Le jour est fixé ?

— On ne sait pas bien encore. On devait déjà manifester aujourd'hui, à la Bastille, vers sept heures. Mais c'est loupé. Je crois qu'il y aura un coup dur demain soir, à la République... Mais le grand coup sera pour lundi... Grève générale et manifestation.

— Vous irez ?

— Si j'irai ? Bien sûr... Avec tous mes copains...

— Ça vous ennuirait que je vous accompagne ? Vous comprenez, j'ai peur d'être un peu seul, au milieu de tant de monde. Je ne connais personne...

— Si ça ne vous fait rien d'être avec des menuisiers... Nous autres, on serait contents de vous avoir avec nous. Oui, ça nous ferait même plaisir, mais c'est vous...

Gossec arrangeait ses outils dans une sacoche de cuir.

Il parlait par à-coups, sans regarder Rabaud Il laissa tomber une paire de tenailles par terre et se baissa pour la ramasser. Il avait l'air à la fois content et gêné.

— Vous savez, disait-il en bouclant sa sacoche, ce sont de braves types, mes copains. Le travail du bois, ça bonifie le caractère. Enfin, vous verrez vous-même. J'en connais qui vous en raconteront, même au sujet de l'Histoire. Ils ont lu des tas de bouquins. Des vrais compagnons, ceux-là... Y a que les cordonniers pour avoir plus de tête.

— Lundi, répétait Rabaud à demi-voix. Je pourrais passer vous prendre chez vous, si vous voulez.

— Mais non, nous vous ferons signe en partant. Nous serons toute une bande. J'ai même une amie qui doit venir avec nous. C'est peut-être pas trop indiqué pour les femmes, mais ça ne fait rien.

— Alors, vous m'acceptez aussi ? demanda Françoise.

Rabaud eut un geste de la main, comme s'il avait voulu répondre à Françoise, mais il ne dit rien.

— Bien sûr, répondit Gossec en ouvrant la porte d'entrée. Ça dépend de vous et de M. Rabaud. Il s'arrêta sur le palier pour allumer la cigarette qu'il avait toujours à la bouche.

— A lundi, sans faute, cria Rabaud.

— A lundi, sans faute, répondit Gossec en descendant les premières marches.

Les deux voix se confondirent, sous la verrière de la cage d'escalier. Resté seul devant sa porte, Rabaud se sentit bouleversé, tant sa propre voix lui avait semblé joyeuse et résolue.

ÉPILOGUE

LA TERRASSE DES TUILERIES

Novembre 1934.

En sortant de l'Orangerie, au lieu de descendre le petit escalier qui donne sur le quai, Rabaud s'avança jusqu'au bord de la Terrasse. Il avait dû pleuvoir à la fin de la nuit. Des flaques d'eau luisaient sur l'asphalte de la place que l'humidité faisait paraître plus sombre. Il n'y avait personne le long de la balustrade, sous les arbres grêles qui perdaient leurs dernières feuilles. Une odeur de rouille et de décomposition végétale se mêlait au vent qui venait de l'Est. Il faisait presque froid. Rabaud marcha lentement, entre les chaises de fer qui encombraient le terre plein, jusqu'à la Renommée de Coysevox. Il ne regardait pas autour de lui. Il ne sentait que l'humidité de l'hiver et que la solitude. Les mains dans les poches de son pardessus, le dos rond, les yeux fixés au sol, il donnait de grands coups de pied dans les tas de feuilles déjà décomposées par la pluie, sans penser à rien. Au bout de la terrasse, il s'arrêta pourtant pendant quelques secondes, et regarda le ciel, entre le socle et le poitrail de marbre du cheval. Il revint sur ses pas, plus lentement encore, la tête encore plus vide. A quelques mètres de la grille de l'escalier, il s'arrêta brusquement et s'appuya de tout le corps contre la balustrade. Il sentit alors la présence de l'espace. Devant lui, la Concorde était déserte. C'était comme une immense plaine dont la profondeur du ciel limitait seule l'étendue. De tout côté, d'énormes trouées se prolongeaient jusqu'aux limites de l'horizon où le brouillard gris du matin étouffait les vibrations de la lumière de novembre.

Tout semblait mort et sans mesure. Rien n'arrêtait le regard, sauf de dérisoires détails comme la blancheur

des surfaces verticales, l'air funèbre des lampadaires de bronze ou l'énormité des statues assises autour de la place. Mais ni l'Obélisque, ni la Colonnade de Gabriel, ni le dôme du Petit Palais, ni le fronton de la Chambre ne donnaient un centre à cette immense perspective ouverte de tous les côtés. Chaque fois que Rabaud déplaçait son regard, il lui semblait que l'ordonnance de toute a place se recomposait autour de lui.

— Je n'avais jamais si bien senti le caractère inorganique de Paris, pensait-il. C'est un entassement de merveilles et de laideurs dont chacun peut faire ce qu'il veut... Voilà que je repense à la politique. Car c'est aussi une pensée politique. Tant pis. Toutes nos pensées touchent à la politique. Il n'en est pas moins vrai que Paris n'a pas de centre. Il en avait un quand il était groupé tout entier autour de Notre-Dame ou autour du Louvre. Il n'en a plus maintenant. Mais chaque chose existe pourtant en elle-même. Elle n'a pas besoin d'autre justification que sa propre réalité.

Chaque fois qu'il formulait une de ces pensées, Rabaud déplaçait un peu son regard à travers l'immense étendue pleine de miroitements sombres. Il fixait un angle de pierre, un motif de décoration, la moulure d'une pièce de bronze ou bien il suivait un piéton, le long des trottoirs, jusqu'au moment où il finissait par devenir minuscule.

— Dire que je pense tout cela à cause de ce que je viens de voir ! Quelques érudits ont retrouvé des tableaux qui prouvent qu'une époque que nous avions crue vouée tout entière à l'allégorie et au symbole, s'est aussi passionnée pour la représentation des objets. Ils ont appelé cela les Maîtres de la Réalité. Ils en ont fait une exposition. Je viens d'y passer une heure et me voilà hanté par l'idée que rien n'existe en dehors de l'objet... Mais non, si je suis venu ici, c'est parce que cette idée me hantait déjà. Elle me poursuit depuis des semaines.

Tout désordre ou toute oppression ramène l'homme vers le réel. C'est bien le mot... La réalité... Le pain, le vin, la lumière d'une lampe ou le visage d'un homme... La réalité ? On croit que telle période de l'histoire a été emportée tout entière par quelque abstraction, qu'elle fût esthétique, religieuse ou sociale, et on s'aperçoit un jour que les hommes n'ont peut-être jamais si bien regardé qu'à ce moment-là ce qui les entoure. Le XVII[e] siècle nous semblait n'avoir eu devant les yeux que l'Antiquité, le Roi et Dieu. Et il n'a rien contemplé avec autant de force que le pain qu'on mange et que le vin qu'on boit. Chaque époque entraîne les hommes vers les rêves qui sont les siens, mais les hommes ont beau rêver, ils gardent toujours le sens de ces réalités fondamentales. C'est la pesanteur de la vie... »

Comme il tournait la tête vers la Seine, Rabaud reconnut brusquement Hubert de Granty et sa femme qui traversaient la chaussée et remontaient le quai des Tuileries vers le Pont de la Concorde. « Ils ne sont pas restés bien longtemps », pensa-t-il avec un mouvement de joie méprisante. Il se souvint alors seulement qu'il était sorti de l'Orangerie parce qu'il s'était trouvé tout d'un coup à côté de Granty. Granty avait dû le voir le premier, mais il avait fait semblant d'être absorbé par la contemplation d'un tableau. Rabaud retrouvait le mouvement de colère qui l'avait alors envahi. Il n'avait pas revu Granty depuis la nuit du six, mais le souvenir du désespoir de Lucienne, le surlendemain de l'émeute, le mettait encore hors de lui. Son regard avait dû frapper comme une gifle ce gros visage aux joues bouffies, à l'œil insolent, aux lèvres molles. Granty avait dû sentir le choc. Il avait regardé de côté, comme font les oiseaux, mais en exagérant l'expression attentive de ses traits. Cette attention feinte n'avait fait qu'exaspérer Rabaud. Depuis plus d'une heure, il était lui-même entièrement absorbé par la contemplation des tableaux

qui l'entouraient. « Je vais lui dire... » avait-il pensé. Mais, en ramenant le buste en arrière, pour feindre de mieux voir, Granty avait brusquement démasqué le visage de sa femme. Elle avait l'air si gêné, si désespéré que Rabaud avait réalisé ce qu'un scandale aurait eu d'odieux dans ce lieu public. Il était sorti en coup de vent et, dès qu'il avait été sur la terrasse, devant l'espace ouvert au-dessus de la Concorde, il avait oublié cet incident.

Maintenant, il regardait Granty et sa femme qui s'éloignaient. Vus de loin, ils avaient plutôt l'air sympathique. Ils formaient un beau couple à l'allure à la fois racée et puissante. Rabaud s'étonnait de ne pas retrouver le mouvement de colère qui l'avait emporté quand il avait vu Granty à quelques mètres de lui. La distance était apaisante. Elle transformait la haine en un mépris amusé. Elle rendait même possible une espèce de sympathie, surtout quand la silhouette de Granty se penchait légèrement vers la silhouette de sa femme. Mais si la colère avait fléchi, elle laissait place à une immense tristesse. Quelque chose avait été sali par cette absurde rencontre. Elle avait gâché pour Rabaud le plaisir qu'aurait pu lui donner la contemplation de quelques chefs-d'œuvre. Il savait bien que cette matinée resterait dans son souvenir celle où il avait revu Granty.

Il s'était retourné vers l'Orangerie en appuyant son dos à la balustrade. A travers le vitrage de l'entrée, il apercevait le miroitement des tableaux, dans la grande salle. Il avait envie de refaire le tour de l'exposition mais, encore indécis, il se contentait de suivre des yeux le va-et-vient des visiteurs quand il reconnut l'allure garçonnière et les hanches étroites de Claire Boulan. La jeune femme s'était dégagée de la foule, elle avait sauté les marches du perron deux par deux et s'était arrêtée, la tête levée vers les arbres de la berge, pour regarder

le ciel. D'un mouvement brusque, elle se retourna du côté de Rabaud et croisa son regard avec le sien. En quelques enjambées, elle fut à côté de lui. « Bonjour », dit-elle en s'appuyant des deux mains à la balustrade. Il lui répondit « Bonjour », machinalement, et se retourna, lui aussi, vers la grande place déserte. Ils restèrent un moment sans rien dire, sans même se regarder.

— Françoise va bien ? » reprit la voix de Claire après un temps d'hésitation. « Lucienne doit être une grande fille, à présent... Depuis bientôt dix mois... Les enfants demandent toujours de ses nouvelles.

— Ils vont bien aussi ?

Claire eut un mouvement de la tête et du cou. Rabaud le sentit plus qu'il ne put le voir. Il n'apercevait que les mains de Claire qui pendaient en dehors de la balustrade, inertes, comme attirées par le vide.

— Rabaud ? reprit Claire d'une voix résolue.

Elle quittait ses gants, avec des gestes saccadés. Elle les glissa dans la manche gauche de son manteau puis elle appuya ses paumes nues l'une sur l'autre et fit craquer ses doigts en les arquant en dehors.

— Rabaud ? Nous allons continuer longtemps à nous dire des politesses ou à ne rien dire du tout ? Vous avez été très bien quand je vous ai abordé... Vous n'avez même pas quitté votre chapeau... Non, non, ne le quittez pas maintenant. Ce n'est pas un reproche, ni une rosserie. Mais il n'est pas nécessaire de rester comme des idiots, l'un à côté de l'autre... C'est donc si difficile de se parler simplement, comme de vieux copains qui ne se sont pas vus depuis longtemps. Voyons... Dites-moi ce que vous avez fait de vos vacances ? Vous savez, nous avons raté le gendarme des Flammes de Pierre. C'était dur, et le moral n'était pas bon. Nous avons parlé de vous toute la journée... « Si les Rabaud étaient là ! »... Le soir, j'ai même cru vous reconnaître au milieu de la foule du Montenvers.

— Fin juillet ?

— Non, mi-août. Il faisait déjà un temps de chien. Vous étiez là-haut fin juillet ?

— Quelques jours seulement... Nous avons regardé votre gendarme, avec Françoise. Mais nous n'avons refait que de vieux trucs. Nous n'avions pas le temps... C'était pourtant beau. Nous sommes restés deux jours au Praz, pour nous dérouiller les jambes... On a poussé jusqu'au Lac Blanc et jusqu'au Couvercle... Puis nous sommes montés au Jardin d'Argentières. Nous avons fait le Tour noir, comme entrée de jeu, puis l'Aiguille, par le glacier du Milieu. Puis les trois cols, en sens inverse. Nous nous sommes reposés un jour à Albert Premier, puis nous avons fait le Chardonnet par l'arête Forbes... Mais tout cela a été si rapide que je n'ai plus un seul souvenir de ces quelques jours... Si, pourtant, je me souviens d'une nuit, la dernière que nous avons passée au refuge d'Argentières, sur le balcon de bois, vous savez ? Nous sommes restés très tard, Françoise et moi, à regarder la paroi des Courtes, des Droites et de la Verte... La lune donnait sur les couloirs... C'était... J'ai cru un instant que je ne pourrais plus partir. Vous savez, il y a des moments où l'on sent en soi une espèce de plénitude, une sorte de paix. On ne se pose plus de questions. On ne se demande plus si l'on a raison ou tort d'être ce que l'on est. On est sûr, au contraire, d'être exactement ce que l'on doit être... Tous ceux qui aiment quelque chose, dans la vie, connaissent ce sentiment. Je suis sûr que vous me comprenez... Mais tout cela est loin... Depuis, j'ai été repris par d'autres choses... j'ai vu des centaines d'hommes, j'ai parlé avec eux.

— Où êtes-vous allé ?

— Dans mon pays. J'y ai passé tout le reste de mes vacances.

— Rien de cassé ? Votre famille ?

— Non, tout va bien. Mais j'avais promis d'être

là-bas. J'ai travaillé pour des organisations. C'est une tout autre histoire.

— Et vous n'avez pas regretté ? demanda Claire avec une violence soudaine.

— Regretté quoi ? Cette plénitude, cette paix dont je viens de vous parler ? Mais je les ai retrouvées, en retournant chez moi. Pendant des semaines, j'ai couru les villages avec deux petits instituteurs. J'ai vu tous les gens de mon pays, des paysans, des médecins, des forgerons, des menuisiers... Je me suis mis d'accord avec eux, comme on peut se mettre d'accord avec les forces naturelles. Quand je parlais avec certains, j'avais la même impression qu'au refuge, devant le grand mur... Une impression de nécessité... L'impression que les choses sont bien ainsi et qu'elles ne peuvent pas être autrement. Je ne savais pas, jusqu'à maintenant, ce que c'était que les hommes. J'avais eu si peu de rapports avec eux. Je n'imaginais pas que l'on pût être si fortement lié avec ceux qui semblent les plus lointains, les plus différents... Je sais bien que chacun de ceux que je voyais pouvait porter en lui les mesquineries ou les bassesses que tous les hommes peuvent avoir. Il y en avait de cupides, de jaloux, de violents et de lâches. C'étaient des hommes... Mais nous ne nous accordions que sur ce que nous avions de meilleur. J'en suis sûr... J'en suis sûr parce que rien de ce qui pouvait n'intéresser que moi ne m'importait plus. Je n'avais même plus besoin de renoncer à mes plaisirs ou à ma paresse. Je pouvais me lever à l'aube et me coucher au matin, me laisser dévorer par cette espèce de labeur... Je n'ai pas pris de vacances, mais j'ai passé le plus bel été de ma vie... Je n'ai rien à regretter.

— Rabaud, dites-moi tout ce que vous voudrez... Dites-moi que vous avez la certitude d'accomplir un devoir et que ce devoir vous est léger. Dites-moi que, pour rien au monde, vous n'accepteriez de faire autre

chose que ce que vous faites... Je vous croirai, je vous crois... Mais ne me dites pas que vous n'avez rien à regretter... Il y a des hiérarchies dans ce qu'un homme peut faire. Vous vous êtes donné à une cause. Ce n'est pas une phrase vaine... C'est une image qui dit exactement ce qu'elle veut dire... Vous avez vraiment donné quelque chose de vous-même, et c'est quelque chose qui mérite d'être regretté.

— Mais non... J'ai plus reçu que je n'ai donné. Vous n'imaginez pas quels amis j'ai trouvés dans cette bataille. Ces deux petits instituteurs dont je vous parlais, des paysans de chez moi, des ouvriers de Paris... Parce que je n'ai pas seulement donné mes vacances, ici même je n'ai plus une heure de liberté. C'est une espèce de miracle, si je suis ici, ce matin... Je travaille pour un Comité d'intellectuels. Vous savez ça ? On m'a même chargé de rédiger une brochure. Pendant des mois, j'ai plus travaillé que je ne l'ai fait pendant mon temps de Sorbonne. En rentrant du bureau, je prends à peine le temps de manger. Françoise travaille avec moi. Nous restons parfois jusqu'à deux heures du matin, à chercher le vrai dans le faux, à lire des documents. Je travaille plus pour toutes ces choses que pour gagner ma vie. Mais rien ne m'a donné autant de joie que ce labeur. Je ne peux pas vous dire quelle force on peut trouver dans une certaine camaraderie.

— Je sais, je sais... Je ne voulais pas vous le dire, mais j'entends aussi, autour de moi, des hommes qui parlent de cette camaraderie. Ils en parlent comme vous, avec la même passion, avec les mêmes mots. Ils détestent pourtant tout ce que vous aimez. Ce sont vos ennemis. Ah non, Rabaud, cela ne prouve rien. C'est comme pendant la guerre. Vous êtes tous plus sensibles à ce que sont vos compagnons parce que vous avez oublié ce que sont vos adversaires. Le gain ne compense pas la perte.

Claire et Rabaud entendirent un promeneur qui s'arrêtait derrière eux. Une brusque gêne les envahit. Ils tournèrent la tête. Le passant reprit sa marche en lançant des regards vers eux, à la dérobée. C'était un vieil homme aux moustaches blanches, à l'air bienveillant.

— J'ai dû élever la voix, dit Claire doucement. Ce vieux monsieur se demande quel compte nous sommes en train de régler. ... Ça ne fait rien. Je veux vous dire ce que je pense, ce que j'ai appris, moi aussi, depuis que nous nous sommes quittés... C'est très chic, Rabaud, de me parler comme vous le faites. Je vous ai demandé ce que vous aviez fait de votre été, en espérant que vos souvenirs nous rapprocheraient. Vous m'avez répondu : « J'ai fait de la propagande, j'ai travaillé contre vous, contre vos amis... » Mais si, mais si... Et vous avez ajouté que vous n'aviez rien à regretter, parce que vous êtes sûr d'avoir raison de faire ce que vous faites... Et que rien ne peut vous donner autant de force et autant de joie... Vous voyez, vous m'avez fait de la propagande, à moi aussi... Je ne ferai pas comme vous. Tant pis. Pour être sûre de me faire mieux comprendre, je vous dirai ce que je pense de ceux que je connais, qui ne sont pas dans le même camp que vous, que je rencontre tous les jours... Et bien, Rabaud, quand je les vois comme ils sont, mes amis, je suis épouvantée. Pendant ces derniers mois, ils ont oublié ce que sont les autres hommes. Ils ne respectent plus rien de ce qui n'est pas leur parti. La vie a perdu toute valeur à leurs yeux. La vie de leurs adversaires, d'abord... Je connais des gens paisibles qui tueraient sans remords un homme comme vous... Vous le savez ? Je vous en prie, ne pensez pas à me prouver que vous avez le cran de supporter cette idée. Ce n'est pas votre courage qui est en question. On s'en moque de votre courage, Rabaud. Si ces gens désirent votre mort et celle d'autres hommes qui vous ressemblent,

c'est parce qu'ils vous méprisent, c'est parce qu'ils ne trouvent que des motifs ignobles à toutes vos actions. Ce n'est pas une chose à laquelle on répond avec du courage. Ce n'est pas un danger qu'il est noble de courir. C'est un atroce malentendu...

Tout en parlant, Claire avait tourné la tête vers Rabaud. Rabaud la regardait dans les yeux. Il se sentait emporté par la violence avec laquelle elle venait de dire ces dernières phrases. Il n'avait jamais si bien compris quelle haine avait pu lui valoir l'action qu'il menait depuis des mois. Si cette haine s'était exprimée directement, le mépris l'aurait sans doute empêché de l'entendre. Il aurait pu prendre contre elle une attitude de bataille. C'était ainsi qu'il résistait à la haine de Mme Misofle avec laquelle il s'était fâché à mort depuis le mois de février. Mais, en lui parlant comme elle le faisait, Claire venait de l'obliger de penser, pour la première fois, à l'absurdité de cette haine qu'elle condamnait elle-même avec violence.

— Et vous aussi, vous les méprisez, tous ces gens... J'en suis sûre... Et vous aussi... mais ne parlons plus de vous. Je suis plus forte en ne vous parlant que des autres... Quand je les entends discuter, quelquefois, il me semble que je deviens folle, que je déforme tout ce qu'on me dit. Puis je suis emportée avec eux parce qu'on ne résiste pas à ces contagions... Pour moi aussi, la vie perd alors toute valeur... Et pas seulement la vie de nos adversaires, mais la mienne et celle de ceux qui sont autour de moi. Comment garder du prix à ce que l'on méprise si fort chez les autres ? Tous ces gens donneraient leur vie avec facilité... En attendant, ils donnent leur temps et même leur argent, oui, leur argent ! Ils acceptent, depuis des mois, de tout subordonner à cette bataille et toute leur existence est suspendue à l'idée de leur victoire ou de leur défaite.

— Que voulez-vous, on a coupé le pays en deux. Chacun a pris parti. Le premier crime a été justement...

— Non, Rabaud, vous ne comprenez pas ce que je veux dire. Que le pays soit coupé en deux, c'est trop sûr. Nous n'avons même pas eu besoin de nous le rappeler l'un à l'autre. Nous en avons parlé tout de suite, comme d'une chose trop évidente pour qu'il soit besoin de l'exprimer. Nous savons tous qu'une espèce de guerre nous sépare, depuis dix mois. C'est clair comme le jour... Ce que j'aurais voulu, c'est vous faire dire que tout le monde se dégradait dans cette bataille... Mais vous ne me parlez pas comme un copain. Vous voulez avoir raison. Que vous ayez raison ou tort, ça ne change rien à rien. Vos amis et les miens se préparent depuis des mois pour un grand coup qui ne vient jamais. Ils s'attendont tous à être massacrés par les gens d'en face. Ils attendent tous la visite domiciliaire, le coup de revolver dans la nuque. Vous devez être comme ça, vous aussi ? Le coup de téléphone de dix heures du soir, ou la visite d'un ami affolé qui vous dit de ne pas passer la nuit dans votre maison ? On ne vit plus que pour un événement décisif qui ne s'est pas encore produit, qui ne se produira peut-être jamais. Mais pendant ce temps, nous sommes tous en train de perdre quelque chose... Quoi ? La liberté de l'esprit, la sérénité du cœur, appelez-ça comme vous voudrez. Toutes les vies sont gâchées. Les gens sont coincés entre la peur et la haine... Et plus je connais ces deux sentiments, moins je les distingue l'un de l'autre... Tous ces gens ne sont plus sensibles à la bassesse de ceux qui les entourent quand ceux qui les entourent pensent comme eux... J'ai peut-être tort de vous parler comme ça, mais chez nous, par exemple, on n'est plus agacé par Granty parce que Granty est un personnage dans notre camp. Mon beau-père qui n'avait aucune estime pour lui, répète à qui veut l'entendre : « Nous nous sommes trompés sur Hubert. » Il ne pense pas une

seconde que c'est maintenant qu'il se trompe... En revanche, ni lui ni les siens n'accepteraient de reconnaître une seule qualité à ceux qui ne pensent pas comme eux. Nous avions un tableau d'un peintre qui a signé un de vos manifestes... Oui, j'ai vu votre nom dans la liste... Le nom du peintre ? Je ne sais plus. Ça n'a pas d'importance... Mon beau-père aimait ce tableau, c'était un bout de pré qui montait vers une colline et vers le ciel. Ça valait par la couleur, c'était sensible, du vert, du gris et du bleu... Nous avons décroché le tableau. Il est au grenier. Plus personne ne pouvait le voir. C'est monstrueux.

— C'est surtout lamentable... Mais si je vous disais que mes amis ne cèdent pas à de pareilles fureurs, vous m'accuseriez une fois de plus de faire de la propagande. C'est pourtant vrai. Quant à moi, je relis Barrès qui est un des vôtres, même mort... Et j'y trouve plus de plaisir que jamais.

— Ecoutez, Rabaud. Je ne sais pas ce que peut être votre vie à présent... Je ne peux pas vous répondre en vous disant que je sais que la haine et la peur vous empoisonnent vous aussi. Mais je vous ai trouvé ici, ce matin, en train de regarder cette place, tout seul, presque désemparé. Ce n'est pas un signe de sérénité... Vous étiez venu pour voir cette exposition, à l'Orangerie ? Vous l'avez à peine regardée. Vous êtes comme nous tous, vous ne pouvez plus vous abandonner à ce qui faisait le plaisir de votre vie.

— Mais non, vous vous trompez... Il est exact que je suis sorti de l'exposition plus vite que je n'aurais voulu. Vous savez à cause de qui ? De votre cousin Granty. C'est vrai qu'il me gâchait mon plaisir. J'ai un vieux compte à régler avec lui, à cause de Lucienne. Je n'aurais pas voulu me laisser aller à le faire en public. J'ai préféré sortir, mais cet incident ne m'a pas empêché de voir cette exposition. Depuis quelque temps, je suis plus

sensible à la réalité du monde extérieur. Je comprends mieux la signification des choses. Quand vous êtes venue vers moi, j'étais justement en train de me dire que dans toutes les époques troublées il y avait un effort des hommes vers le réel qui dépassait toutes les puissances du désordre et de l'oppression. Vous voyez...

— Ecoutez, Rabaud, ne parlons plus ainsi », dit Claire brusquement avec l'air désolé qu'elle aurait pris pour demander quelques instants de halte au cours d'une longue marche. « Ne me faites plus de théories. Je voudrais vous parler simplement, comme à un copain... »

Elle passa la main sur son visage, en allongeant ses doigts. Elle secoua la tête et quitta son chapeau.

— Ce que je veux vous dire, ce que j'ai eu envie de vous dire dès que je vous ai vu, c'est que je trouve odieux que nous ne soyons plus amis... Je sais bien que ce n'est pas possible, que tout nous sépare... Vous ne pourriez pas revenir à la maison sans vous exposer à un drame stupide. Nous ne pourrions pas revenir chez vous sans risquer de nous disputer avec nos parents. Le mur est solide... Mais quand j'essaye de comprendre pourquoi toutes ces choses sont arrivées, je ne trouve rien... rien de sérieux. Quand je pense que nous ne pouvons plus être amis parce que des gens se sont battus avec la police, une nuit de février, sur cette place ! Vous ne sentez pas combien c'est idiot, en regardant ce désert ?

— Vous diriez la même chose à Austerlitz ou à Waterloo. On ne comprend jamais pourquoi les grands événements se sont passés dans tel lieu précis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces événements ne sortent jamais du hasard. J'ai pourtant cru, pendant les premiers jours, que tout avait été provoqué par une espèce de conspiration, par quelques hommes abominables. Mais tout était préparé de longue date. Cette crise aurait pu éclater autrement. Elle devait venir de toute façon. Il a suffi de

quelques gangsters pour déclancher la bagarre mais les camps se sont faits aussitôt comme s'ils avaient été tracés à l'avance. Personne n'a choisi librement. Tout le monde a été entraîné. Ces derniers temps, j'ai appris quelque chose que je ne savais pas et qui m'a aidé à comprendre ce que nous avons vécu. Au début de l'affaire Dreyfus, Barrès était presque dreyfusard. Sur le plan de la raison, avec ses amis les plus chers, il était dreyfusard avant la lettre... Mais quand l'affaire a éclaté, quand elle est devenue une guerre civile pareille à celle que nous vivons, il a rejoint l'Etat-Major, l'Église et le Faubourg Saint-Germain. C'était sa pente naturelle... Au 6 février, tous les Français ont fait comme lui. Chacun a été pris par son camp. J'ai été pris par le mien, vous avez été pris par le vôtre. Voyez-vous, Claire, l'homme ne fait quelque chose qu'en luttant contre l'homme. Il ne gagne rien que sur ses semblables. Si nous sommes opposés, c'est peut-être parce que nous étions complémentaires. C'est pour cela que nous étions amis, c'est pour cela que nous ne pouvons plus l'être maintenant Ne secouez pas la tête comme ça. Boulan a dû vous dire comment s'est faite notre amitié, quand nous étions étudiants. Nous étions si différents que nous sommes allés l'un vers l'autre, du premier coup, le premier jour. Je me souviens que nous nous sommes assis sur le même banc. En sortant, nous sommes allés bavarder dans un café du boulevard Saint-Michel. J'arrivais de province. Il était de Paris. J'étais tout seul. C'était un fils de famille... Ne croyez pas que je donne à cette expression un sens péjoratif. Je veux simplement dire que sa vie était à l'opposé de la mienne. C'est à cause de tout cela que nous avons été amis... C'est par tout cela que nous sommes séparés aujourd'hui. Ces grandes bagarres ne sont que des querelles de destins.

— Comme vous en prenez facilement votre parti ! Vous avez l'air de trouver naturel d'être séparé de ceux

qui vous étaient le plus chers. Les camps étaient faits à l'avance ! C'est tout ce que vous trouvez à me répondre quand je viens vous dire que je ne comprends pas pourquoi nous ne sommes plus amis. Vous en êtes à la prédestination !

— Rien ne m'était pourtant plus étranger que la vie que je mène à présent. Il y a encore quelques mois, je pensais qu'on ne pouvait que se diminuer en s'engageant dans l'action. Un homme politique, à mes yeux, c'était un homme qui ne pouvait pas supporter le silence. Comme je méprisais ça !... Vous pouvez demander à Boulan. Je disais que les événements n'avaient pas d'importance, qu'un homme solitaire avait plus de valeur, à lui tout seul, que tout le tumulte de l'histoire... Boulan a dû vous raconter que le soir où nous nous sommes retrouvés, boulevard Saint-Germain, au milieu d'une des premières bagarres du mois de janvier, nous sommes entrés dans un petit café. Pendant que quelques centaines de gueulards cassaient des vitres et se battaient avec la police, nous sommes restés un bon moment à bavarder ensemble. Nous étions sûrs que l'événement qui commençait à se décha ner, à côté de nous, ne pouvait en rien nous intéresser. On m'aurait bien étonné si l'on m'avait dit qu'il allait bouleverser mon existence et briser l'amitié que je renouais ce soir-là... Il n'y a pas encore un an, et je pense aujourd'hui, je pense chaque jour davantage, que ce que l'homme a de meilleur, ne peut pas échapper aux événements. Il importe peu que leur origine soit absurde et monstrueuse comme celle des événements que nous vivons. Il leur suffit de mettre en question ce qui peut donner un sens à notre vie... Oui, je sais, j'ai l'air d'être plus dur que vous, parce que je ne me révolte pas contre les servitudes de cette guerre. Laissez-moi continuer. C'est vous qui avez commencé à faire des comparaisons entre la guerre et ce que nous vivons... Je sens mieux que

vous le tragique des événements. Ce qui m'épouvante, moi, c'est l'enjeu de la partie. Vous dites : « C'est affreux de voir les gens réduits à une pareille misère, si diminués. » C'est un mot de femme devant les soldats. Mais, moi, je dis que ce serait affreux si le front venait à céder, si la ville venait à être prise. Pas pour des raisons d'orgueil, vous pouvez le croire, pas parce que je ne mets rien au-dessus du fait de gagner. Non. Mais parce que je pense que tout ce à quoi nous pouvons tenir serait emporté dans notre défaite. Les grands événements, ceux que l'on appelle des événements historiques, se présentent toujours avec cette allure de cataclysme, comme les inondations ou les incendies. Ce sont toujours des choses inhumaines. Je le sens si fort que je n'arrive pas à identifier ceux que je combats avec la cause qu'ils défendent.

Claire n'écoutait plus le monologue de Rabaud. Elle retournait son chapeau entre ses mains et remuait doucement la tête, chaque fois qu'un souffle d'air passait sur ses cheveux. Rabaud sentit qu'elle n'entendait plus ce qu'il lui disait. Il s'arrêta de parler.

— Je voudrais savoir, demanda Claire, si vous seriez venu me dire bonjour si je ne m'étais pas avancée vers vous la première. Nous aurions peut-être mieux fait de ne pas nous parler. Nous n'étions pas aussi loin les uns des autres, le dernier soir où nous nous sommes vus. Vous n'étiez pas aussi engagé que maintenant. Je ne pourrais même plus me dire que si le hasard nous mettait l'un en face de l'autre, nous pourrions être amis, comme avant. Je suis épouvantée quand je pense que vous auriez pu rencontrer Louis, ici même, en sortant de cette exposition. Vous vous seriez peut-être disputés. Nous ne sommes pas arrivés à nous entendre, et pourtant, je n'ai fait que me plaindre devant vous de ce qui nous séparait. Je ne vous reproche rien. Ce que je trouve affreux, c'est que vous soyez comme tous les autres, comme

ceux que je vois tous les jours. Vous êtes aussi fanatique qu'eux. Comme vous avez changé, Rabaud. Je vous le dis parce que je vous connais mieux que vous ne pouvez le croire. Louis m'avait parlé si souvent de vous. Quand nous avons fait connaissance, en Normandie, je n'ai pas eu l'impression d'un commencement, mais d'une reprise. Je savais si bien qui vous étiez. Comme vous avez changé !

— Non, je n'ai pas changé, j'en suis sûr. Je suis sûr d'être exactement, dans cette bataille, ce que j'étais à vingt ans, quand j'ai fait la connaissance de Boulan. Ce que j'étais encore l'année dernière. Je n'ai pas modifié une seule de mes façons d'être et de penser. Je n'ai fait que changer leur emploi... leur intensité peut-être aussi. Non, je n'ai pas changé.

— Comment pouvez-vous le savoir ? On ne prend jamais conscience de ces sortes de choses.

— Croyez-vous que je ne me sois jamais posé cette question ? Depuis que nous parlons, en vous écoutant, il me semble parfois que vous êtes l'écho de certaines de mes pensées. Tout ce que vous m'avez dit, je me le suis déjà dit moi-même. Vous croyez qu'on n'a pas des moments de fatigue, de lassitude, dans ce métier qui est devenu le mien ? Toujours batailler. Tout ramener à la même hantise. Je me suis demandé bien souvent si je n'étais pas en train de me détruire en me laissant dévorer par les événements. Quand j'étais avec Françoise, au Jardin d'Argentières, cet été, pendant quelques minutes, je suis descendu au fond de cette épouvante. J'avais peur de ne plus retrouver, au delà du combat, l'homme qui s'était engagé dans la lutte.

— Vous auriez dû rester plus longtemps au Jardin d'Argentières. Je suis sûre que vous vous seriez retrouvé complètement.

— Non, je n'ai pas besoin de me retrouver. Je n'ai jamais cessé d'être moi-même... Écoutez, Claire, il

m'arrive souvent de me réveiller de bonne heure, presque en sursaut. Il fait à peine jour. Ce n'est pas encore une lumière qui traverse les volets. Notre chambre est presque aussi sombre qu'au milieu de la nuit. Je pense alors, avec une espèce de vertige à tout ce que je vais avoir à faire pendant la journée, à toutes mes besognes, à la suite de ce combat auquel j'ai rêvé encore, en m'endormant, la veille au soir. Je ne bouge pas, pour ne pas réveiller Françoise. L'immobilité me fait retomber dans un demi-sommeil. Il me semble alors, dans l'espèce d'inconscience où je suis, que tout est accompli. La bataille qui m'a pris tout entier, depuis des mois, vient de s'achever. Les injustices se sont évanouies. Les dangers qui me font peur, depuis des jours et des jours, n'existent plus. Tout est remis en ordre. Les gens qui avaient déchaîné cette tourmente sont châtiés. Chacun peut retourner vers ce qui était la richesse de sa vie. Toutes les forces qui ne pouvaient servir qu'à la bataille sont devenues inutiles. Un nouveau destin nous attend. Je me sens comme un soldat démobilisé. Le jour grandit. Il pousse sa lumière dans notre chambre. Françoise se retourne, à côté de moi, sur l'oreiller. C'est comme une libération totale. Le cauchemar a pris fin... Je ne peux pas vous dire tout ce qui me traverse l'esprit, à ce moment-là. Il m'arrive de penser à vous. Il me semble que Boulan va venir me chercher... Je pense même à des choses ridicules : M. Delahaye descend avec son fils qui vient d'arriver des colonies. Ils sont rayonnants de joie. Ils s'arrêtent dans le jardin pour parler avec Mme Misofle. Elle est avec eux comme elle était avec notre petite fille, dans les premiers temps... Le jour qui grandit me fait penser à des paysages, à de grandes prairies avec des lisières de bois, à des fonds de vallées ouvertes sur le ciel par un col. Je suis prêt à me lever dans un mouvement de joie... Et vous ne savez pas ce que je sens alors, avec une évidence qui est semblable à la

lumière du jour ? C'est que je peux me lever en restant pareil à ce que j'étais la veille. J'étais resté moi-même au milieu de mon combat. Ce monde nouveau qui me semble en train de naître, a besoin des mêmes désirs, des mêmes pensées, des mêmes volontés, que ce monde effrayant où nous nous combattons. Ce monde pacifié prolonge logiquement le monde de ma bataille. C'est pour lui que j'ai combattu. Je n'ai rien à changer en moi pour pouvoir aller vers lui... Vous comprenez, Claire ? Et quand je le réveille tout à fait, quand je retrouve la réalité, le combat qui continue, l'angoisse qui se prolonge, je me sens raffermi dans ma volonté de lutter encore. Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. La bataille n'est pas achevée. Nous aurons peut-être à traverser des événements plus durs que ceux que nous avons déjà vécus. Je ne déserterai pas mon combat. Je donnerai de moi-même tout ce qu'il faudra donner. Mais je suis sûr de rester ce que je suis...

Le vent d'est poussait une averse, à travers les Tuileries, au-dessus des massifs de fusains et des groupes de marbre, vers la grande place déserte. Les premières gouttes commençaient à tomber sur les tas de feuilles et sur les chaises de fer de la terrasse. Une ombre glissait au-dessus des bassins et des trottoirs. Claire tendit la main à Rabaud, très vite. Elle descendit les premières marches de l'escalier et s'arrêta brusquement. Sa tête seule dépassait le bord de la grille. Rabaud entendait à peine sa voix :

— Je dirai à Louis que je vous ai rencontré... Je lui dirai que le moment de vous revoir n'est pas encore venu... mais que vous êtes toujours son ami.

ANDRÉ CHAMSON

FIN

ESSAIS CRITIQUES

Quelques romans français :

ABRAXAS, par *Audiberti.*

LA SORTIE DU PORT, par *Ignace Legrand.*

LA MORT JEUNE, par *Jean Merrien.*

JEANNE QUI S'EN ALLA, par *Marius Richard.*

LE HAUT DU SEUIL, par *Claire Sainte-Soline.*

L'ARAIGNE, par *Henri Troyat.*

Il est peu de livres, et sans doute n'en est-il aucun dans la littérature contemporaine, mis à part ceux de Claudel et de Giono, qui atteignent à la richesse verbale, à la profusion lyrique, à l'ampleur et à la rareté des images, au pittoresque, à l'ingéniosité dans le maniement des mots, à l'étonnante fantaisie enfin d'*Abraxas*. A vrai dire, on perd pied dans une telle abondance, qui ne faiblit pas un instant au cours de ces trois cents pages. Pas d'ombre, pas de silence. Une suite de visions hautes en couleur, dont chacune pourrait à elle-même se suffire. Les lignes du récit disparaissent derrière tant d'éclat. Ce n'est pas un livre que l'on puisse lire d'une traite. On le pose, on le reprend et l'on est tout à la page présente. Plus tard seulement, le livre fermé, dans cette immense masse en ignition une architecture commence à se révéler. Et sans doute encore, on la voudrait plus précise et plus ferme ; mais elle suffit à coordonner toutes ces pages coruscantes, à établir une unité d'impression, et à faire de tant de fragments lyriques un seul et vaste poème.

Abraxas est une odyssée, ou plutôt une télémaquie. Comme le fils d'Ulysse quitte l'engourdissement d'Ithaque pour

rechercher son père, Satto, le héros ravennais de M. Audiberti, lassé de son art de peintre, parcourt le monde, en quête de la vie. Il gagne Gênes, sur son cheval Fahdelglas, portant les cendres de saint Apollon qu'il doit livrer à Hertombreros, aux confins du Portugal Il s'embarque sur une tartane, atteint Barcelone, et c'est alors une longue chevauchée à travers l'Espagne. Il est fort possible qu'Audiberti n'ait de sa vie mis le pied en Espagne. L'Espagne pourtant jaillit de son livre avec une puissance, une couleur, un relief extraordinaires, une Espagne éternelle, celle de Gréco et de Goya, celle de l'aridité et de la passion, et du sang, et du Christ. C'est enfin la mer :

> Regardant, il vit. Que vit-il ? Un murmure vert, tache anisée, touche fluorescente... La mer, là-bas, la grande mer, la voie des allées et des venues d'une pensée tragique et respiratoire. La grande mer... Il la voyait. Demain, il s'y jetterait vers le secret du monde, vers le trône de Dieu... Au delà de la mer, le ciel... Au delà du ciel, l'éther... Au delà de l'éther, l'espace glorieux... Et, au delà de tout, Jésus qui dit : « Accours, mon âme ! Accours ! »

Et c'est le début de nouvelles aventures et de nouvelles découvertes, celles surtout que le poète peut faire, immobile, par sa seule ardeur et sa divination.

Tel est le canevas autour duquel Audiberti tresse sa lourde chape de pierreries. Il s'y donne avec ce singulier mélange de violence lyrique et de *naïf* humour, qui marque ses meilleurs poèmes. On dirait la joie d'un bon géant, naturellement inquiet et doutant de soi, mais trouvant dans la création une folle assurance. Aussi bien est-il lui-même le premier acteur de son drame ; il s'interrompt, s'émerveille, repart avec un nouveau feu. Joie de brasser les mots, de leur donner un nouveau sens par une confrontation inattendue, d'en faire renaître qui depuis longtemps étaient oubliés, d'en créer même de toutes pièces, de les voir et de les entendre qui roulent, se heurtent ou s'accouplent. Non pourtant qu'il perde contrôle. A l'instant où une image va devenir trop précieuse, il lui fait reprendre terre, la disloque, la flanque d'un détail saugrenu, la corrige par un mot trivial ou une tournure cocasse. Ce baroque, cet extravagant, ce romantique est passionnément réaliste. Il ne s'agit point

pour lui de s'évader de la réalité, mais de la saisir, la plus matérielle et la plus nue, de la triturer et d'en faire sortir les caractères de la beauté. Car l'image chez lui n'est pas une approximation brillante, ni un exact éclairage ; elle est, avant tout, mouvement et transformation. Elle ne définit pas ; elle prolonge, elle amorce au passage, elle crée.

J'ouvre vraiment au hasard et tombe sur ce tableau d'un cortège :

Les uns, en marchant, se comportaient comme les bêtes, aboyaient, faisaient semblant de brouter. D'autres, au contraire, imitaient les cardinaux, les patrons de galéasses. Tel, fort goûté de ses voisins, titubait en étendant ses bras comme des ailes. Un groupe de trompettes montés, qui jouaient des airs de Galice ou de Portugal, les suivait, et d'autres cavaliers verts, la balestre dans le dos et la pique au talon. Et puis venait de la poussière, des rangées de poussière où volaient des paillettes de crottin et que soulevait le plus imprévu des équipages. Un gimerre, au manteau de poils, aux yeux de démon humain, mâle de chimère, bastard de jument et d'homme ou de bouc, tirait, de jambes sèches, un caisson de bois que surmontait un baldaquin déjeté aux rideaux d'un violet corrosif, alourdis de codes velus et tapissés de dentelles rosâtres. Sur ses quatre roues pleines de vices de forme, ce chariot, de cahot en cahot, marchait en boitant. Assis dedans sur des coussins en peau de gravelle, le bailli des gitans, le grand carraque lui-même, avec sa face de tomate à la fois verte et pourrie, prenait part. Sa jambe énorme, posée sur une planche, sortait, du vaisseau carré, comme une couleuvrine unifiée, colossale, ficelée de chiffons, obliquement tendue vers le ciel, crochée à un petit mât où pendait en se balançant un chat crevé.

Veut-on un portrait ?

Mestre Jayme portait, d'ordinaire, un faux turban avec des côtes, incrusté de perles et semblable à un melon doré. Il endossait le plus souvent une jaquette de droguet rougeâtre, serrée à la taille par une ceinture de cuir très clair, et s'embraguait de laine grise Il endossait, par là-dessus, une robe comme une cloche, moirée, aux brisures fulgurantes, galonnée d'argent. Se prenait-il à sourire, des rides bienvenues faisaient craquer l'émail de sa face blanche et rose. Alors, partout, dans la campagne, des gentilles, des amitiés partaient à chuchoter sous les feuillages, dans les gazons et à l'ombre des noisetiers. Et des lis, vers le ciel, s'avançaient Mais, quand il ridait, ou riait, les lis se mettaient à sentir le pourri. Son œil de gauche, alors, disparaissait sous deux bourrelets graisseux, d'où sortait une ligne de soies courtes et blanches, celles d'une araignée salope. Et des muscles abjects hérissaient autour de la bouche, comme injectée et mouillée de peinture, une moustache pareille à celle du sexe de la Trocité ou de ces Vénus natatoires qui dorment sous la mer, rougeâtres, au flanc des écueils. On apercevait la gencive,

d'un cinabre livide, nauséeux et le vert et le noir des dents petites et carrées. L'œil droit, demeuré béant dans cette physionomie convulsée, semblait s'agrandir de la provisoire absence de son compagnon. Il rayonnait, rond et fixe, comme un joyau solitaire à perpétuité, un incendie arrêté, défini, congelé.

Mais il n'est à peu près aucune page où l'on ne s'émerveille de tels dons de vision et d'expression. Que dans cette folle abondance se glissent des scories, quelques fusées mouillées, quelques images sentimentales, on le pense bien. Et que les richesses de ce livre se nuisent les unes aux autres, je l'ai déjà dit. Il reste à Audiberti d'organiser des richesses hors de pair.

*

M. Ignace Legrand a voulu se reposer de ses longs romans par une œuvre brève, simple et aisée. De fait, *La Sortie du Port* est d'un bout à l'autre une fantaisie alerte, claire, très savoureuse d'ailleurs et mêlant à souhait l'émotion au sourire.

La *Sortie du Port*, c'est l'abandon d'une terre trop connue pour des ciels nouveaux. Gilbert s'évade de sa famille et de son adolescence ; il est riche de quelques centaines de francs, de quelques règles de vie empruntées à son oncle (« changer de résidence pour devenir maître de soi ». « Surtout ne pas éviter l'aventure »), mais d'abord d'ardeur, d'appétits et d'appels. Il gagne Marseille et descend dans un bon hôtel ; voilà réalisée la première condition requise. Quant à l'aventure, il la cherche, et tremble, et fuit, revient. La grande aventure pour lui, c'est, on le pense bien, la découverte de la femme. Impatient, il croit la trouver dans son hôtel même, où l'on parle d'une mystérieuse étrangère ; l'étrangère apparaît : c'est une vieille dame qui appareille, elle aussi, mais non plus pour les plaisirs de la vie, — *Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons.* (On mesurera par ce parallélisme ironique tout le soin que M. Legrand apporte à la composition de sa fugue.) L'adolescent rôde dans les quartiers réservés, suit une fille, ne parvient pas à se jeter à l'eau. Et non plus à son hôtel, où le hasard le met en présence d'une jeune femme, qui s'attendrit, qui attend, attend vainement. Il faudra un cauchemar, un appel : « Mama... », pour que, la

jeune femme accourue à son chevet, il ose enfin... c'est la sortie du port.

Pudeur, violence, faiblesse, besoin de conquérir et d'être conquis : Ignace Legrand a dessiné avec une grande sûreté, sans appuyer ni recourir à de longues analyses, ces traits de son héros, et, tout aussi bien, ceux d'une saison de la vie.

*

La Mort jeune est le premier livre de M. Jean Merrien, et c'est un début remarquable, non seulement par certaines qualités artistiques, mais d'abord par le choix du sujet. Un jeune homme, à l'heure où il peut tout réclamer de la vie, ou presque tout : amour, amitié, indépendance, satisfaction de ses goûts, libre exercice de son activité, se découvre atteint d'un sarcome : c'est la mort sous trois mois, par destruction des tissus conjonctifs. Un homme et sa mort : voilà tout le livre de M. Merrien. Rien d'autre, ni coups de théâtre, ni intrigue, ni espoir, ne vient distraire le héros ou le lecteur de cette terrible confrontation. On suit, jour après jour, la marche du mal ; c'est un investissement inéluctable ; aucun combat, tout est joué, tout est fini. Vient le jour où Bernard ne peut plus sortir, celui où il ne peut plus quitter son lit, celui où il ne peut plus lire, celui où il ne peut plus parler. Fiancée, amis, parents, il perd progressivement tout contact avec ce qui jusqu'alors constituait sa vie. Le monde se ferme et recule. Que reste-t-il aux dernières heures dans ce corps qui peut à peine soulever la paupière ? On ne l'entend pas mourir.

Ayant choisi un tel sujet, M. Merrien l'a traité sans morbidesse, sans emphase, sans attendrissement. Ce n'est point le goût de la mort, qui se fait sentir dans son livre, mais tout au contraire le sens et le culte de la vie. M. Merrien a écrit son livre en moraliste plus peut-être qu'en romancier. Son héros n'est pas assez individualisé, pas assez irremplaçable pour qu'il nous émeuve beaucoup par lui-même. Mais il prend la portée générale d'un exemple, où vous vous retrouvez comme l'auteur et comme moi. Et ce livre est avant tout une méditation dramatique.

Passés la première stupeur et le premier désarroi, Bernard,

condamné à mort, prend conscience de tout ce que sa vie passée offrait de factice et de sot et de déjà mort. Bernard ? un garçon entre mille autres, fin, sensible, honnête. Mais soudain quelle terrible lumière ! Quel dégoût de son passé, des petites agitations et des petits sentiments qui le menaient d'un jour à l'autre, et l'eussent ainsi mené jusqu'à la fin normale qu'un honnête homme peut se proposer. Il s'éveille, il voit clair. Qu'est-ce que ces conventions qui courbent un homme dès l'enfance, dont il peut sourire, dont il reste pourtant prisonnier ? Qu'est-ce qu'un amour où toute la chair et toute l'âme ne sont pas en jeu ? Et ces camaraderies sans profonde amitié, ces succès complaisants, ces vaines occupations ? A trois mois de la mort, Bernard sent enfin, pour la première fois, ce qu'est la vie, ce qu'elle doit être. — On entend la leçon : « Vous êtes quelques centaines de milliers de jeunes hommes qui vous heurterez peut-être, ou sans doute, à une mort aussi brusque. Quand prendrez-vous conscience de votre vie ? »

*

J'avais lu trois livres de M. Marius Richard : *Le jugement dernier*, *Le Procès* et *La Femme à tout faire*. J'avais été frappé par un accent qui, d'un livre à l'autre, se faisait plus pressant, plus direct, plus anxieux. Dans sa nouvelle œuvre, *Jeanne qui s'en alla* (celle qui de toutes peut le mieux être appelée : roman), cet accent n'a point faibli. M. Marius Richard n'y peint pas de personnages, n'y dresse aucun conflit où on ne le sente lui-même engagé. A tout instant, il réagit, il juge, il plaint, il condamne. Il n'y fait pas moins œuvre de moraliste que de romancier.

Faut-il lire les prières d'insérer ? Je les exècre et pourtant les lis parfois. Celle-ci nous suggère un rapprochement avec *Adolphe*. Et d'Adolphe, le héros de Marius Richard a la cruauté, la faiblesse, l'égoïsme. Il n'a point cette délicatesse qui rend plus terrible encore sa lassitude. M. Richard condamne son héros avec plus de violence que ne faisait Constant, qui pourtant était d'autant moins tendre qu'il connaissait sa propre infirmité, et la déplorait, et quêtait un peu d'air pur. Mais M. Richard a pour Jeanne, son héroïne, le

espect et la pitié que Constant éprouve pour Éllénore et usqu'au point de l'y ensevelir. Jeanne est une paysanne, oble, ferme et maternelle. Jacques, un homme de lettres, e qui les premiers succès font tourner la tête. On imagine e drame. Il devient, vers la fin, trop verbeux (mais il s'agit 'un homme de lettres). Toutefois, si dur que M. Marius Ri-hard soit pour son héros, il parvient (et c'est un des mérites u livre) à le rendre, sinon sympathique, du moins pitoyable.

On aime que M. Marius Richard ait une telle volonté, un el besoin de serrer la réalité, de l'étreindre, d'en faire sa natière et son recours. On aime qu'il dénonce les faux-emblants du romantisme, et qu'il ne lâche pas ses per-onnages avant de les avoir montrés nus, seuls et dans leur érité essentielle. Et l'on applaudit enfin à son effort vers ne voix nette, scrupuleuse et foncièrement honnête.

*

Le nouveau roman de Mme Claire Sainte-Soline n'est ans doute pas une réussite, et la marge paraît assez grande ntre sa conception et sa réalisation. Il n'empêche que l'on 'y sente, jusque dans ses parties les plus imparfaites, un alent, une intelligence, et, pour tout dire, un caractère qui ttirent l'estime et la sympathie, et ménagent aux écrits e Mme Sainte-Soline un crédit assez différent, me semble-il, du plaisir que l'on peut prendre à la littérature fémi-ine. On est frappé par un accent net, viril à sa manière qui n'est point de jouer à l'homme), nullement exclusif au este de délicatesse, par un regard droit, une voix franche, ne ferme volonté de ne rien dire qui ne soit éprouvé par auteur, enfin par une audace sans tapage, encore qu'il ne ui déplaise pas de surprendre.

Et voici précisément, dès les premières pages de son livre, n coup de théâtre. Au matin, sur le lac d'Aix, un homme enchante du silence, de la solitude et de la nuit naissante. ne barque s'approche de la sienne ; c'est sa femme qui n'a u rester seule et lui demande de la prendre auprès de lui. ous les avons aperçus la veille, qui gagnaient un petit ôtel du lac ; la nuit venue, leur voiture écrasait une horde e crapauds ; une question, une réponse vague ; — un mé-

nage parmi d'autres. La femme rejoint donc son mari e l'accable de prévenances, et l'homme, à chaque parole, sen grandir sa fureur. Il se lève, elle se jette sur sa poitrine, il l repousse ; la barque chavire.

J'ai cru d'abord que Mme Sainte-Soline avait osé peindre portés à leur exaspération, un conflit sans cause, une hain de sexes. Et je me console mal qu'elle ne l'ait pas fait. Ca un nouveau coup de théâtre vient nous apprendre que cett plaintive amoureuse avait trompé son mari, qu'il ne le lu pardonnait pas, et que sa répulsion, son geste à demi-crimine partaient d'une cause très précise.

L'homme seul est sauvé ; mais il n'est rien de sa vie habi tuelle à quoi il puisse se reprendre. Il vend son usine, gagn un hameau, à mi-pente d'une montagne et tente de mener l vie d'un paysan. C'est à la fois une fuite, moins devant l remords de son acte que devant l'atmosphère et les cause lointaines de cet acte, et la recherche d'une sorte de salut Mais c'est aussi l'abandon à sa pente profonde, qui est toute de solitude et d'austère liberté. Une autre femme s'offre qu'il repousse. Il se fait enfin gardeur de vaches sur les haut plateaux. A chaque degré de libération correspond ainsi une nouvelle montée vers les cimes : dangereux symbolisme, trop simple et trop ambitieux, qui nous gêne, nous laisse incré dules et donne au livre une raideur un peu gauche. Au récit de l'auteur succèdent les carnets du héros ; ils ne nous apportent aucune révélation. On ne peut dire que l'intérêt disparaisse mais rien ne vient l'aviver. Il semble que l'auteur suive trop fidèlement le plan qu'il s'est tracé, que son personnage et son récit s'éloignent de lui, qu'il ne parvienne plus à les étreindre ni à sentir leur poids de chair et de terre. Vues d'en bas comme ces montagnes devaient lui paraître belles ! A mesure qu'il les gravit, elles se décolorent et s'effaçent. Un soir enfin par un violent orage, le héros quitte sa cabane pour répondre à l'appel de son destin : il est foudroyé.

Je songe à l'admirable nouvelle que Mérimée eût pu faire avec un tel sujet. Mme Sainte-Soline en a tiré un roman très inégal, à la fois dans son cours et dans sa valeur, tantôt crispé, tendu, violent, tantôt trop lent, où des pages un peu ternes, un peu laborieuses, succèdent à des touches très

fraîches et très lucides, où l'expression même, souvent précise et ferme, perd sa force et se vulgarise (« comme si un monstre hideux se fût collé contre lui, l'horreur le rendit fou. Sa chair se ramassait, se contractait en un noyau trépidant, prêt à éclater... »), un roman qui contient de fortes scènes de drame, mais de faible progression dramatique, une œuvre enfin où l'auteur, partant d'un sujet qui lui convenait fort bien, l'a développé dans un sens qui réclamait des qualités toutes différentes.

*

M. Henri Troyat a sans doute trouvé avec l'*Araigne* son meilleur sujet. On sait qu'il aime les monstres, ou plutôt qu'assemblant et accusant certains traits d'humanité courante : veulerie, cruauté, égoïsme, médiocrité, il parvient à composer des figures monstrueuses. Et c'est à la fois par le relief de ces figures et par la dignité symbolique qu'il leur impose, que ses livres acquièrent leur plus sûre valeur.

Fidèle au titre, sa nouvelle œuvre a l'aspect d'un vaste réseau, obstinément recomposé si d'aventure il se déchire, poste d'attente, de combat et de refuge, et singulière auréole. L'araignée, c'est ici un garçon malingre, sadique et lâche, sexuellement impuissant, pédant, gauche, plein de manies et d'habitudes casanières, tremblant de misère et d'orgueil. Autour de lui, une mère et trois sœurs : voilà sa proie. Il lui faut à tout instant éprouver sa puissance, détruisant tout plaisir qui ne prend pas en lui sa source, sentant comme une injure le plus faible désir d'une vie indépendante. Deux des jeunes filles le quittent pour se marier ; il n'a de cesse qu'il n'ait gâté leur union ; quand la troisième à son tour l'abandonne, il feint de s'empoisonner, goûtant par avance leur désespoir, leur repentir et leur nouvel asservissement. Mais il trouve à son propre piège une mort grotesque.

M. Henri Troyat sait conter, intéresser, surprendre (le coup de théâtre qui clôt son livre est excellent) ; très jeune, il se révélait déjà fort expert dans l'emploi des ressorts dramatiques. Peut-être son histoire est-elle trop rapide et n'atteint-elle pas à l'ampleur qu'on eût souhaitée. Exposé dès les premières pages, le caractère de son héros ne bénéficie

pas, dans la suite, de sensibles révélations. Le livre se développe en péripéties plutôt qu'en profondeur. On voudrait que l'auteur se laissât moins porter par son sujet, qu'il y apportât plus de patience et de minutie, peut-être aussi plus d'amour, ou cette sorte de complicité qui anime M. Bove à l'égard de ses lamentables héros, où l'humanité et tout à la fois la volonté de justice et la crainte de juger qui amènent un tel changement d'éclairage dans *La Soif*, la dernière pièce de M. Gabriel Marcel. Ou bien encore plus d'indignation et de férocité — M. Henri Troyat connaît mieux que moi sa pente secrète. Bref, plus d'épaisseur et de passion. Car enfin ce qui limite un peu son livre, qui témoigne de qualités très nettes et plus vives encore que dans les œuvres précédentes, c'est peut-être qu'il se contente trop facilement d'être une histoire, un beau sujet fort bien exposé. Il est vrai que ce n'est pas là peu de chose, et que M. Troyat est l'un de nos plus jeunes romanciers. Il a des dons, de l'habileté, du bonheur ; ce serait bien le diable s'il manquait la partie.

MARCEL ARLAND

CHRONIQUE DRAMATIQUE

LA TERRE EST RONDE, d'*Armand Salacrou*, à l'Atelier.

Allant au théâtre ou au concert, il est certain que, la plupart du temps, on décide sur le nom de l'auteur bien plus que sur le titre du spectacle. C'est la démarche naturelle de l'esprit : le nom, pour peu qu'il soit inscrit aux annales du temps, est une garantie. Le nom est le *connu* ; le titre, l'*inconnu*. On va donc voir *du* Shakespeare, entendre *du* Wagner. Les grands titres fameux sous-entendent le nom : simple substitution.

Ainsi s'expliquent les snobismes : car, ayant accepté la garantie du nom, c'est à regret qu'on se démentira ; justifiant l'œuvre, c'est soi-même que l'on justifiera.

L'attitude critique me semble devoir être à l'opposé de la démarche naturelle de l'esprit. C'est-à-dire : d'abord le titre et l'œuvre (qui est la justification du titre) ; puis : le nom (s'il est nécessaire), qui est, quasiment, la mémoire de l'œuvre, ou son passé. L'attitude critique est de rester dans le présent de l'œuvre, de soumettre le nom, — de se soumettre à l'œuvre : quitte à se rebeller ; quitte à s'en prendre au nom, quand le spectacle est terminé.

Par exemple : allant voir à l'Atelier de M. Charles Dullin *La Terre est ronde*, il fallait oublier que M. Salacrou n'en est pas à son premier succès. L'auteur lui-même, disait-on, avait voulu faire œuvre neuve. Il fallait être neutre, être soi-même neuf en allant l'écouter, sous peine de trahir et l'auteur et la pièce, et soi-même. Il ne fallait pas non plus

aller « voir Dullin » (c'est par une autre démarche de l'esprit, tout aussi naturelle, également funeste, que l'on va « voir la pièce pour l'acteur »).

A tout cela je me suis efforcé. Je crois avoir été récompensé. Car je n'ai pas pensé un seul instant à M. Salacrou, durant tout le spectacle. Et si j'ai dû penser à M. Charles Dullin, — la faute en incombait sans doute un peu à lui. Si j'ai dû remarquer M. Jean-Louis Barrault, c'est qu'il ne faisait rien pour se faire oublier. M. Salacrou, du moins, était modeste, — je le dis sans maligne intention : sa pièce vit fort bien hors de lui, se passe de lui. Ce qui est un compliment.

Est-ce que la pièce est telle qu'on puisse l'estimer sans réserve ? Il y a beaucoup à dire à ce propos. Mais le titre d'abord.

Le titre est un moyen de présenter la pièce globalement. Il est donc capital. Ou bien, il est le nom du personnage principal. Ou il est une phrase signifiant une *thèse*, comme on dit, une *idée*. (L'habileté suprême étant souvent que le nom qu'on choisit est à soi seul : nom et *thèse*, personnage et idée, — suivant le vieux principe de l'incarnation.)

Du fait même que M. Salacrou n'ait pas choisi *Savonarole* pour titre de sa pièce, on conclura qu'il avait ses raisons ; qu'au fond Savonarole n'était pas, ne pouvait pas être, le *sujet* de sa pièce : ce (ou celui) par quoi le drame est agi. Autrement dit, le sujet est ailleurs, puisque l'auteur a voulu *La Terre est ronde.*

Dans un coin du programme, on relève un paragraphe en caractères italiques : « *Ma pièce* (y dit M. Salacrou) *n'est pas historique, parce que ce n'est pas seulement Florence 1492-1498 que j'ai essayé de montrer. Ce sont des vivants d'un jour, des vivants comme nous. Ils furent vivants et nous serons morts. La terre tourne. Les temps reviennent. Les vivants meurent ; et nous l'oublions comme nous oublions que la terre est ronde. Et pourtant : la Terre est ronde.* » En quelques phrases, voilà donc notre titre expliqué : il s'agit d'une thèse, — ou, si l'on veut et si ce mot effraie, d'un thème. Savonarole, en chair et en idée, n'est qu'un prétexte. On aurait mauvaise grâce, en conséquence, à reprocher à M. Sa-

lacrou, — comme l'ont fait, je crois, certains critiques, — de n'avoir pas usé de lui selon la formule coutumière du personnage principal. De fait, Savonarole n'apparaît guère que trois ou quatre fois : dans son « pensoir », — dans sa cellule dominant le décor, — ou sur les planches mêmes à la fin, pour mourir.

La thèse (ou le thème) compte seul. Le titre. Et la question demeure : l'œuvre le justifie-t-elle ?

M. Salacrou nous dit lui-même (et si je suis allé chercher ses italiques, c'est à l'instant d'écrire cette chronique, pour m'efforcer de rendre à la pièce pleine justice), — M. Salacrou nous dit (j'espère ne pas faire erreur), nous laisse entendre qu'il y a, en fait, deux thèses, ou thèmes, dans sa pièce : tous deux anciens, tous deux admis par le sens populaire comme vérités : l'un, que tout passe (*Quia pulvis es*) ; l'autre que tout revient. J'admets qu'il n'y ait pas contradiction entre les deux, qu'il ne s'agisse pas de *deux* thèses, de *deux* thèmes ; que « tout revient » ferme le cercle de « tout passe ». Mieux vaut ne pas user les mots en querelles d'esprit : il s'agit d'une pièce.

Mais où je ne suis plus d'accord c'est sur : *Qu'est-ce qui revient* ? — Savonarole ? — Prétexte, avons-nous dit. — L'histoire ? — « *Ma pièce n'est pas historique...* » — Le symbole de l'histoire ? c'est-à-dire : « *les temps* », « *les vivants* » ?— Quels temps ? Quels vivants ?... A quel *endroit* des temps s'opère ce retour ?...

Je suis forcé de dire : à *notre* temps.

Pièce « morale », donc ?... Oui et non.

Ç'aurait pu être oui, et sans la moindre restriction, si M. Salacrou avait mieux fait saillir le duel Savonarole-Manente. (Manente, c'est ce pharmacien de Florence, épris de liberté, — ou de libéralisme, — qui triomphe à la fin du petit moine maigre.) La pièce alors fût devenue lutte d'idées ; ce qu'est la vie : thèse et antithèse sans cesse s'affrontant ; ce que sont les vivants ; et ce que sont « les temps ». (Je dis : lutte d'idées ; non : d'idéologies.) Le drame se fût déroulé entre *héros*. Et c'eût été un drame. Je sais que l'on me répondra, avec un fin sourire, qu'il n'est point de héros, de nos jours ; que nous savons trop bien ce que c'est qu'un héros.

Je réplique : s'il y a plus de *grand* théâtre, c'est que nous n'avons plus la force, c'est que nous n'osons plus inventer nos héros. Et que nous souffrions aujourd'hui de ce manque, que de cette souffrance, que de ce manque naisse actuellement un besoin contraire, nos temps en sont la preuve...

Il fallait faire saillir ces deux personnages : Manente et Savonarole. Les *accuser*. Que le public juge. Nul besoin, pour cela, de montrer de plus près Savonarole à l'œuvre. Il y avait, dans cette absence, un élément de vraie grandeur, de tragédie en soi, qui faisait espérer, l'autre soir, la main d'un maître véritable. Il fallait créer l'atmosphère, — non pas avec les ondes Martenot ; mais avec les « vivants ».

Pas de héros. Pas d'atmosphère. Et partant : oui et non.

Il y avait dans cette pièce les éléments d'une excellente tragédie. Au sortir du spectacle, il n'en reste qu'un drame à allusions.

Au lieu de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. (Sommes-nous donc si faibles, aujourd'hui ?)

Tous ces autodafés de livres décrétés impies par le dominicain, ces discours (que l'on voudrait beaucoup plus enragés) condamnant le luxe, le droit des femmes à se peindre les lèvres, — semblent nous apporter, en traversant la rampe, l'air d'une autre frontière. Mais, en réalité, ne sont que des bouffées trop vite dissipées.

Ces jeunes balillas, la poitrine croisée, qui vous chantent un couplet à faire pleurer, tant il est pauvre, les amateurs de Rip ou de Dorin, — ces gens qui se saluent et se signent la bouche, hâtivement, d'un mot d'ordre emprunté, — cette police du « Parti », Gestapo, Guépéou, traquant les braves radicaux (il s'agit de Manente), — allusions, temps perdu : sourires complaisants du public, ou silence des autres.

Mais certainement pas la moindre émotion : personne que je sache n'aura quitté la salle, se sentant *transformé*.

Pas de héros, pas d'atmosphère. Des personnages.

Ce Manente, ce pharmacien : on regrette pour lui que M. Salacrou ait été aussi timide dans l'expression de son évidente sympathie. Silvio, idéaliste et gourgandin, comme doivent l'être seuls, dit-on, les poètes. Un père veuf, quelque

peu torturé par le retour de l'âge, aimant bien ses deux filles, — les aimant trop, puisqu'elles, ne cherchent qu'à le tromper, lui et sa surveillance : l'une fuyant à Rome, où la recueille un lit de cardinal ; l'autre, plus romanesque, recevant dans sa chambre Silvio, notre poète gourgandin.

L'intrigue est bien menée, entre ces personnages. Je veux dire que la pièce ne manque pas de mouvement sur scène. La passion de Silvio le porte enfin vers Dieu et vers notre enragé de moine. Lucciana, qu'il aimait, qu'il aime encore à travers Dieu, qui s'est laissé marier au pharmacien Manente, par fatigue et dépit, est prête à trouver Dieu lorsque Silvio revient sous l'habit monacal.

Mouvement, donc. Non seulement extérieur ; mais intérieur aussi. Et n'allant pas plus loin, cependant, que l'*intrigue*. Scènes vraiment très drôles de comédie : scène, par exemple, du soldat français logeant chez l'habitant, durant l'occupation de Charles VIII.

Intrigue seulement. Et non pas *action*. Dispersion : deux, trois intrigues esquissées, de sorte qu'on ne sait plus quelle est la bonne : l'amour de Silvio ?... mais Silvio disparaît, Lucciana s'évanouit ; — le duel Manente-Savonarole dont je parlais plus haut ?... mais Manente s'efface brusquement, lors de la toute fin, se range et se confond dans les voix du public ; — les « vivants » et leur *tranche de vie*, conversations, plaisanteries, recto-verso de l'opinion ?... mais alors je préfère un bon Aristophane.

Tant et si bien, enfin, qu'à nul instant la pièce ne « plafonne », que l'on n'est pas *ému*...

...et que l'on en voudrait à M. Salacrou, n'était (puisque lui-même parle « des temps ») que sa pièce est un signe, traduit un sentiment et un *besoin* nouveau, — une ambition.

J'ai signalé déjà cette ambition dans *Tricolore*, de M. Lestringuez. Signalé ce besoin.

M. Salacrou a voulu « faire grand », — je ne crois pas trahir son intention en l'expliquant ainsi. Ou si je la trahis, c'est pour lui faire honneur.

Il y avait, je le répète, dans cette rareté qu'il a voulue pour son Savonarole, un élément certain, une recherche

de grandeur. Mais l'habitude était de plomb, l'a tiré par en bas.

Il y avait, dans la violence de cet homme, perché dans sa guérite de prières, penchant sa voix, au second acte, sur le silence du décor, s'interpellant dans ce silence, dévoré par sa voix, un souffle qui marquait un désir de puissance.

Que le souffle ait manqué par la suite, c'est très certain, c'est regrettable. Que M. Charles Dullin ait été, je le crois, quelque peu dépassé par la tâche, que sa voix perde à l'altitude du « pensoir », passe trop uniment de l'invective aux contritions du doute, aux affres du supplice, c'est tout aussi regrettable. Et que M. Barrault ait compromis son jeu en se laissant aller à un peu trop de séduction, — dommage également...

Mais je retiens ceci, qui, à soi seul, intéresse bien plus le Théâtre — et dont, pour ma part, j'avoue que je sais gré infiniment à M. Salacrou : c'est d'avoir senti que la scène française mérite mieux que les petits repas d'émotions synthétiques, d'intrigues de conserve, de mayonnaises historiques ou psychologiques, dont on prétend nourrir nos ambitions rentrées de grand moyen public.

Un peu moins de « métier », un peu plus d'ambition, un peu plus de courage : il eût mis le public face au fait accompli. Il nous eût bousculés, enlevés, conquis. Je suis sûr que chacun n'attendait que cela .

GEORGES PELORSON

NOTES

LE ROMAN

BRUNE, par *François de Roux* (Editions de la N.R.F.).

M. François de Roux a eu le singulier mérite, dans le domaine romanesque le plus foulé qui soit, d'imaginer un sujet neuf et de le traiter avec la plus délicate précision. Brune a aimé passionnément Jean Delarue qu'elle connaissait à peine et qui n'a pas voulu d'elle ; elle a épousé Michel Chartrain qu'elle n'aimait pas, et pendant quinze ans n'a pas cessé de conserver pour Jean un sentiment idéal et sans racines dont elle a vécu ; c'est à la faveur de ce sentiment préservé qu'elle a pu s'habituer à son mari qui est passionnément épris d'elle, le prendre en affection, supporter facilement la vie monotone et douce qu'il lui a faite. Elle se retrouve en présence de Jean, s'aperçoit qu'il n'est pas ou qu'il n'est plus tel qu'elle se le rappelait, tel qu'elle le rêvait ; c'est un être quelconque ; son amour se défait, et *du coup sa vie auprès de son mari lui devient intolérable.* Je ne sais si l'on avait montré avec cette force comment un sentiment peut se nourrir en quelque sorte d'une passion qui paraît lui être contraire, mais lui donne son armature vitale. Par un singulier renversement, Jean est devenu amoureux de cette femme qui ne l'aime plus, et par lassitude, par une sorte de curiosité désespérée, elle va se donner à lui ; mais par là elle consomme la rupture avec cet homme qu'elle n'a aimé que dans une perspective toute idéale. Épuisée, malade, elle revient à son mari qui n'a rien soupçonné ; elle est enceinte, mais son enfant mourra au bout de quelques semaines. Ce dénouement risquerait de paraître conventionnel si M. de Roux n'avait indiqué avec une rare subtilité que le mari de Brune va maintenant se déprendre d'elle et s'ensevelir dans le souvenir

nostalgique de l'enfant disparu. Ce sera au tour de l'homme de s'enfermer dans un rêve, et de démarrer doucement du réel.

Malgré ce qu'il y a d'un peu lent et convenu dans la présentation, ce roman m'apparaît comme un des plus remarquables qui nous aient été donnés depuis deux ou trois ans.

GABRIEL MARCEL

*
* *

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ, par *Georges Blond* (Fayard).

L'art de M. Georges Blond eût sans doute ravi Paul Bourget qui, comme Albert Thibaudet l'a observé, s'efforça toujours de ramener le roman aux règles classiques du théâtre : mouvement, rapidité, succession de scènes à effet, etc., L'auteur de *Prométhée enchaîné* témoigne en effet d'une maîtrise certaine pour raconter l'histoire banale de ce Calviac, grand avocat de province, victime du « démon de midi », conduit à la ruine de sa situation familiale et sociale par une délicieuse rouée, du reste assez conventionnelle, qui lui révèle la sensualité. C'est bien mené selon toutes les règles en dépit de quelques épisodes d'actualité, réunion politique en faveur de l'Espagne républicaine, etc., dont la nécessité ne s'impose pas. Mais M. Georges Blond est trop habile, on est tenté d'écrire trop malin, pour refaire du Bourget. Il en a pris en quelque sorte le contre-pied, ce qui est encore une façon d'imiter. Claudine n'est point présentée ici comme la tentatrice malfaisante qui bouleverse l'ordre établi. Au contraire, en arrachant Calviac à son milieu social elle le délivre, le sauve, lui révèle l'art de vivre. Et voici esquissé tout un système moral à l'aide de réminiscences de George Sand et de D. H. Lawrence. C'est la partie la plus faible de l'ouvrage. M. Georges Blond donne l'impression d'y être mal à l'aise. Il était parvenu avec plus de bonheur il y a peu à réaliser le tour de force autrement difficile de présenter un « hitlérisme » de tout repos pour la France et la paix.

Ce qui donne à ce roman son prix, ce sont les qualités d'observateur de son auteur, son ironie pénétrante et impitoyable des tares bourgeoises. Il a écrit quelques scènes d'un comique vraiment fort, je songe à la première nuit de Calviac dans le studio

de Claudine et surtout à ce dîner chez le notaire Marche où sont mises en relief les complaisances des « mieux pensants », pour la fraude fiscale et les placements dans les affaires douteuses.

Enfin les épisodes qui ont trait aux rapports entre Calviac et sa fille Jeanne découvrant progressivement leurs fautes et se rapprochant avec tendresse dans leur commune déchéance ont une résonance amère et humaine qui fait défaut par ailleurs. C'est sans doute que l'application et aussi l'intelligence ont paralysé les dons de créateur de M. Georges Blond qui gagneraient à plus de spontanéité.

JACQUES DEBU-BRIDEL

***

LÉONIE LA BIENHEUREUSE, par *P. J. Launay* (Denoël).

« Depuis deux mois il en avait plus appris du péché et de ses complications qu'en vingt ans de vie d'homme. Ah ! pour sûr, il n'avait jamais fréquenté les femmes des villes ni les débauchées, il avait tout juste troussé les copines du coin sans chercher de complications... Je te plais, tu me plais... une botte de foin ou un talus bien herbeux... et l'affaire était conclue. Tandis que Justine se démenait, inventait, compliquait les choses de l'amour. »

On pourrait sans peine tirer, à peu près au hasard, de *Léonie la Bienheureuse*, cinquante ou cent citations de ce ton. C'est le ton même du livre. On a reconnu le style des romans naturalistes. Cette vulgarité appliquée, cette naïveté après tout pudique, cette coupe monotone, cette pesante articulation du discours autour des imparfaits et des auxiliaires et jusqu'à l'exclamation : ah ! pour sûr — tout y est.

Le naturalisme n'a guère eu de bonheur avec les paysans. *La Terre* ne serait-il pas le plus médiocre des romans de Zola ? Je me demande si l'on ne peut s'expliquer cet échec par le style. La phrase naturaliste est construite pour cueillir dans le sillon qu'elle creuse, et pour porter au jour, le plus grand poids possible de matière. Les sentiments, et les idées s'il y en a, deviennent sous son choc matière aussi, matière lourde, opaque, que l'on peut peser et dénombrer à loisir. (Seul Huysmans, plus subtil ou plus fou, a su, s'attaquant à ces blocs glaiseux, en extraire des pépites). Comment les employés de bureaux, les boutiquiers, les sous-

officiers, les servantes, eux qui ont toujours tant à craindre de la matière, résisteraient-ils à cette poussée ? Il faut bien qu'ils se laissent accabler, entraîner, exalter. Il faut bien qu'ils deviennent des *personnages*.

Mais les ruraux ont plus de ressource. Bien campés dans leurs figures traditionnelles, que l'on ne respecte pas sans convention mais que l'on ne néglige pas sans artifice, assez près de la matière pour ne plus la sentir, ils gardent on ne sait quoi de clair dans le regard et de secret dans le geste qui se laisse mal réduire par la description directe, et plus mal encore par cette espèce de discours indirect que l'on retrouve dans tout récit naturaliste. Et bientôt leur langage le mieux imité nous paraît plus faux que celui des paysans de Molière, préservés au moins par la transposition comique.

On peut donc penser que M. Launay a choisi, pour s'attaquer à son sujet, l'outil le moins propre à cette tâche. On dirait qu'embarrassé du seul langage dont il dispose il se soit laissé fatalement conduire vers l'épisode toujours le plus convenu, la notation la plus vulgaire, le mot le plus fade. On ne manque pas de rencontrer la garce venue de la ville, la belle goule cynique et habile à l'amour, pour laquelle « le Jules » va jusqu'au sacrilège, et irait, si Dieu le permettait, jusqu'au crime. Il y a aussi le jeune prêtre farouche que la luxure guette au bout de l'orgueil.

On ne trouve, dans cette histoire, pas plus de vérité — j'entends de vérité dans le récit, de vérité romanesque — que, par exemple, dans *La Glu*. Mais Richepin, autrement à son aise, savait conduire la pécheresse, l'amant, la mère dans ces régions indéterminées, à mi-chemin entre la légende et feu le supplément illustré du *Petit Journal*, où une chanson, au bout du compte, efface le récit et lui redonne sa part de vérité.

Il est bien évident que M. Launay ne saurait nous promettre l'espoir d'une chanson, qu'il ne souhaite d'ailleurs point, ni même, en dépit de ses efforts, d'une prière. C'est dommage, car à son héroïne vous voudrions tout de même nous intéresser : à la pieuse Léonie, la femme de Jules le sacrilège, humble et ardente dans sa sagesse et qui offre tout à Dieu, jusqu'à sa vie, pour épargner à son époux la tentation de la tuer. Cette figure, touchante dès qu'on la considère hors du récit, y reste à l'état d'intention. On dirait, bien qu'elle demeure au premier plan, que les

phrases de l'auteur, conscientes soudain de leur maladresse, n'osent l'approcher.

Et, de vrai, lorsqu'elles l'approchent, c'est tant pis pour la pauvre Léonie, et pour nous.

JEAN VAUDAL

***

L'HISTOIRE

DOCTRINAIRES DE LA RÉVOLUTION ALLEMANDE, 1918-1938, par *Edmond Vermeil* (Sorlot).

L'ouvrage, dont la lecture est capitale pour qui veut comprendre la profondeur de la révolution de 1933 et sa fortune, souligne une différence entre les doctrines antérieures à cette date (Rathenau, Keyserling, Th. Mann, Spengler, Mœhler van den Brück, le groupe de la « Tat ») et l'idéologie nazie prêchée par Hitler et Rosenberg, les premières se proposant de définir la Révolution montante et semblant la ramener surtout à la formation d'une élite d'allure nietzschéenne, la seconde émanant de réalisateurs décidés, s'appuyant sur des foules assoiffées d'organisation, dominées elles-mêmes par une jeunesse qui, à la fois dénuée d'esprit critique et ayant cruellement souffert, n'est éprise que d'idées simples et de nouveauté politique. Toutefois le but essentiel du livre est de nous montrer, par-dessous la diversité de ces thèses, les points qui leur sont communs, points qui, selon l'auteur et selon ces thèses elles-mêmes, se rattachent à une intime tradition germanique. Nous croyons pouvoir les ramener à trois.

1° Exaltation de la nation allemande en tant qu'elle est un *organisme vivant*, par opposé au « mécanisme inanimé » que symbolisent les démocraties occidentales, avec leur respect de la raison et du contrat. Exaltation du vivant en tant qu'il est éminemment expansion aux dépens de son ambiance, qu'il se contraint lui-même à l'expansion (voir, page 157, l'apologie *morale*, faite par un intellectuel, de la surnatalité allemande), qu'il est résolu à détruire toutes les existences, fût-ce les plus innocentes, qui font obstacle à cette expansion. Un mot qui revient chez presque tous ces docteurs, c'est que l'Allemagne est essentiellement — et pour sa gloire — une force d' « irruption ». Stuart Mill dit quelque part qu'un signe de moralité des hommes est d'accepter

« une limitation réciproque de leurs sphères d'activité ». Les doctrinaires du IIIme Reich n'ont que mépris pour ce consentement à une restriction de l'impérialisme vital et, pour eux, la grandeur de leur peuple est de ne point admettre que sa sphère soit limitrophe. Naturellement, les attitudes morales propices à cette expansion — le courage, la solidarité — sont tenues pour les plus hautes, presque les seules qu'on doive prôner ; celles qui pourraient la gêner — respect des engagements, du droit d'autrui — ne sont pas proprement flétries, mais nul n'en fait mention.

2° La volonté de totalement ignorer l'individu et de ne savoir que l'ensemble, auquel seul on reconnaît la liberté, le droit, l'aspiration. Le rêve du nazisme est d'obtenir que le citoyen — spécialement le prolétaire — abolisse la conscience de son Moi et de ses désirs pour ne connaître plus que celle de l'ensemble et de ses besoins. Cet ensemble est le vieux *Volk* allemand, réalité impersonnelle qui seule pourtant possède la personnalité et le vouloir, incarnés dans son *Führer*. Conception éminemment romantique, sorte de panthéisme actif, qui s'oppose radicalement à la conception occidentale, où la nation est faite d'éléments distincts, et même à la conception bismarckienne, où le gouvernement est sans rapport avec le Volk. Là se vérifie pleinement le profond mot de Gœbbels : le nazisme est un réalisme romantique.

3° Enfin, la volonté de n'admettre que des valeurs nationales — raciales — (dans l'ordre politique, moral, voire scientifique) et d'exterminer tout ce qui revêt un caractère d'universalité : l'intellectualisme, l'enseignement catholique, le communisme, le judaïsme, celui-ci étant dénoncé comme l'apôtre par excellence des valeurs universelles et permettant au nazisme de rendre ces valeurs odieuses en raison d'une impopularité séculaire qui s'attache à son nom pour de tout autres raisons.

En lisant l'exposé de ces doctrines, je ne pouvais me défendre de songer quel attrait elles présentent pour les âmes assoiffées de mystique et d'action et combien nos régimes à base théorique de justice et de raison doivent leur être insipides. La question est de savoir s'il y a encore des hommes assez cultivés — s'il y en aura encore quand les vieux ne seront plus — pour trouver qu'il serait bon que la vie politique fût une vie assez plate et demander leurs émois à d'autres activités.

JULIEN BENDA

SCIENCES ÉCONOMIQUES

DÉFLATION ET DÉVALUATION, par *Olivier Wormser* (Librairie du Recueil Sirey).

Mon fils, jusqu'au cercueil faut apprendre, a dit Montaigne. On apprend à tout âge. Il faut s'instruire, instruisons-nous donc. J'admire toujours qu'une main sûre me guide, du moins pendant quelques instants, le long du fil à fil de l'économie contemporaine, si étroitement liée à la politique et, en fin de compte, aux passions, comme les truites et les rotengles sont liés au secret des eaux courantes. L'économie contemporaine s'est hérissée et enrichie d'un nombre considérable de mots barbares, énigmatiques et fuyants, qui doivent pourtant contenir leur poésie particulière pour ceux qui les inventent, les prononcent ou les appliquent. Je n'hésite pas à ranger parmi ces vocables, enfants de la Trimourti, et qui enferment, pour un état, le secret d'être riche ou d'être pauvre, deux des mots qui ont sans doute été le plus souvent émis ou imprimés au cours de ces dernières années : *Déflation* et *Dévaluation*. En gros, tout le monde sait ce que cela veut dire, mais personne ne se hasarde jusqu'à une heureuse et souple définition.

M. Olivier Wormser entreprend non seulement de nous dévoiler, avec une pénétration aimable, ce qu'il faut entendre par déflation et dévaluation, mais il nous explique encore en termes précis quels ont été les effets de ces mesures sur les prix pratiqués en France depuis le gouvernement Laval jusqu'aux tout derniers soubresauts de l'Economie française. Il me semble que c'est tout le mouvement de notre politique monétaire qui est examiné là avec infiniment d'acuité, et la répercussion directe de ce mouvement sur le mouvement même de la vie des citoyens.

Je n'irai pas jusqu'à dire que j'ai dévoré ce livre avec une adhésion fulgurante. Je ne m'y suis pas promené comme dans les pays de mon enfance, avec un filet à papillons et une boîte verte en sautoir. Je n'y ai pas tombé la veste pour y canoter, comme à Bougival. Non. L'ouvrage de M. Olivier Wormser est difficile, et lui-même a bien raison de rappeler que la vie économique ne se prête pas à des expériences de laboratoire. Ce qui en fait une science obscure, dans laquelle ne devraient être autorisés à se mouvoir que les esprits les plus solides et les mieux avertis.

Or, M. Olivier Wormser pose si résolument le problème, il

établit avec tant d'intuition et de précision non seulement la nature et l'objet de la déflation budgétaire, mais encore les rapports de la déflation et de la dévaluation dans le domaine français, qu'on finit par distinguer, pressentir, et peu à peu par comprendre et débrouiller, d'une façon schématique, les nœuds de serpents les mieux dessinés de cet écheveau. Et ce qui, au premier abord, n'était pour nous que du chinois, devient, sous la plume de ce jeune économiste, un chinois extrêmement grave qui sollicite les plus fins mécanismes de notre intelligence.

LEON-PAUL FARGUE

***

LES ARTS

SUR LE SALON D'AUTOMNE.

Il faudrait être aveugle, de mauvaise foi ou diplômé des Artistes Français, pour ne pas convenir que les premières salles offrent un choix excellent d'œuvres de qualité. Les jeunes inconnus s'accordent à merveille avec les aînés qu'ils encadrent. Le critique d'art professionnel établira sa hiérarchie personnelle parmi ces valeurs : ce n'est heureusement pas mon rôle.

Au cours du vernissage, assailli littéralement par les plus flatteuses images colorées, je renonçai à les dénombrer. Leur caractère très particulier me frappa plus que de coutume, je ne sais pourquoi : j'admirai la vigueur ou la subtilité de la trituration de la pâte à l'aide du couteau ou de la brosse, et combien, dans presque tous les cas, l'œil et la main marchent ensemble, selon, un peu, l'esthétique de Manet. Chaque décade, un Maître, présent ou occulte, commande la vision des générations nouvelles : on ne peut nier que, de Cavaillès à Legueult, ce ne soit aujourd'hui Manet le grand moniteur.

Ayant payé mon tribut de sympathie, je me suis amusé à prélever — peut-être pas si arbitrairement qu'il le paraît — trois personnalités qui refusent, à des titres divers, de s'insérer dans la phalange de ces adeptes de la peinture « physique ». Ce fut d'abord Simon Lévy, qui représente le culte de la modulation cézannienne, de la patiente analyse du ton juste, ou plutôt des *rapports* justes, et aux yeux de qui la composition s'entend moins d'une juxtaposition de figures ou d'objets que de touches sans

bavures, dont chacune a son ton, son intensité, sa vertu propre. Dans la salle du cubisme coloré, je m'emparai de son organisateur, Albert Gleizes, dont, bien entendu, les préoccupations sont tout autres. Partisan d'une exécution anonyme, invisible, il se distingue de la majorité des exposants par son ascétisme. Il renonce à tout ce qui fait le charme immédiat de l'œuvre peinte : celle-ci ne devra son expression qu'à la répartition, selon un rythme aveuglant, de quelques surfaces abstraites, issues de l'épuration, jusqu'à l'épuisement du contour charnel des objets. Le même sujet : une femme assise, donne lieu à deux « variations », la première encore trop riche, aux yeux de l'artiste, de substance humaine, l'autre convenablement vidée de tout contenu représentatif (j'oserai à peine avouer à Gleizes que je préfère de beaucoup la première variation, tant est grande son ardeur à chasser le démon de la ressemblance, à atteindre l'abstraction « orphique ».

Mon troisième héros est Jacques Villon, trop dédaigné du public et de la critique, pour une raison que je m'explique fort bien, et dont Maria Blanchard fit à ses dépens la cruelle expérience : c'est qu'il se tient entre les deux pôles de l'art pictural : modulation incessante sur une dominante élue, recherche du caractère spécifique de l'objet, concessions à la lumière et à la profondeur d'une part, et, de l'autre, goût des vastes surfaces, des formes simples et des plans muraux.

En considérant ces trois personnalités, je pensais au promeneur (je ne dis pas l'amateur) qui, dans la même heure, est obligé de choisir, parmi ceux qui s'affrontent ici, les peintres qui lui semblent les meilleurs. Ce visiteur, qui penche naïvement, soit vers le « réalisme » soit vers « l'abstraction », et qui n'accorde qu'un regard distrait aux manifestations de la tendance qu'il n'a pas adoptée, a-t-il songé aux raisons auxquelles ont obéi ces peintres ennemis, aux problèmes différents abordés par chacun d'eux avec une égale sincérité ? Que se passerait-il si ce visiteur réfléchissait *à tous les cas* où sa sensibilité risque d'être séduite par une œuvre d'art ? A-t-il songé qu'on n'est pas de même humeur au fumoir qu'au bureau ? Si la chambre à coucher réclame, confident ou complice, le tableau de chevalet, en revanche, le salon ou le hall, qui accueillent un peu évasivement le visiteur, demandent peut-être une peinture plus lointaine et plus allusive ? Décoration ici, intimisme ailleurs... On peut même penser qu'il

y a place, chez un homme cultivé, pour quelque œuvre *unique* où le tableau de chevalet et le panneau décoratif conjureraient leurs sortilèges ? Aussi bien, si l'on interroge les Musées, voit-on que les chefs-d'œuvre que l'on aime encore, *les tableaux inusables*, ne sont autre chose que des épures aussi rigoureuses que celles de Gleizes, mais pleines à craquer de ces modulations multipliées à la recherche desquelles nous avons vu partir les modernes héritiers de Cézanne.

Ce tableau type, ce postulant au chef-d'œuvre, si le visiteur du Salon d'Automne ne le trouve pas, il peut s'amuser à le construire en imagination ; il en possède les éléments disséminés au Palais de Chaillot : ici d'ambitieuses compositions, trop superficiellement peintes, où figures et fonds, *convenablement déformés*, se consentent de mutuelles concessions ; là, analyse raffinée, recherche de la vérité des apparences. Il s'agit, théoriquement, de vivifier les premiers à l'aide des procédés empruntés aux seconds. De telles toiles n'existent pas : Maria Blanchard fut la seule qui tenta de les réaliser ; leur exécution durerait des mois, elle pourrait durer des années. Mais, si la peinture ne se vend plus, qu'est-ce qui peut empêcher les peintres, mûrs pour la mortification, de les entreprendre ?

ANDRÉ LHOTE

*

LES REVUES

MANQUES DE FRANCHISE

Julien Benda dénonce dans la *Dépêche de Toulouse* (27 octobre) trois mensonges politiques : deux mensonges de gauche, un mensonge de droite. Voici d'abord le mensonge antifasciste :

Une première attitude est de penser : « Il faut abattre les États fascistes. Si la guerre nous en offre l'occasion, il faut la saisir, cette guerre fût-elle très longue et très cruelle. » (Dans l'esprit de ceux qui pensent ainsi, la guerre se terminerait sûrement par notre victoire.) Il est indéniable que cette idée est adoptée par plusieurs Français, et qui ne sont pas tous acquis au marxisme, dont certains même en ont l'horreur. Mais le remarquable est que ceux qui la nourrissent *n'ont jamais osé l'exprimer*. Les communistes eux-mêmes n'ont jamais dit : « Nous voulons la guerre ». Ils ont dit, au contraire : « Nous voulons la paix. » Et sans doute leur pensée était : « Pour obtenir l'établissement durable de la paix, nous commençons par vouloir une certaine guerre. » Mais cette pensée, ils ne l'ont jamais nettement articulée. Premier biaisement.

Voici un second mensonge, le mensonge pacifiste :

Une seconde attitude est de ne vouloir se battre pour aucune cause. Or, là encore, cette pure volonté de conservation individuelle, qui implique l'abandon absolu des intérêts de la France, refuse généralement d'en convenir. Un de ses desservants, auquel j'avouais il y a quelques jours ma satisfaction peu totale des accords de Munich et plus encore de leur application, m'intima, péremptoire : « Sachez, mon cher, que nous avons aujourd'hui une doctrine qui prime, vous m'entendez, *toute autre considération :* ne pas faire pleurer les mères. » Je hasardai qu'alors Hitler n'avait plus qu'à venir place de l'Opéra. J'épargne à mes lecteurs les sophismes par lesquels il me signifia, non sans hauteur, que sa position ne comportait nullement ce corollaire, mais coïncidait avec le plus parfait patriotisme.

Voici enfin le mensonge « de droite » :

Enfin un troisième sentiment — il anime la plupart des gens de droite — est le suivant : « Nous repoussons la guerre parce que nous ne voulons point humilier les chefs d'État fascistes, lesquels nous représentent les défenseurs de la société telle que nous entendons la maintenir. » Est-ce bien cette société que défendent les chefs fascistes, c'est une autre affaire ; nos conservateurs oublient volontiers que dans national-socialisme il y a socialisme. Ce qui nous importe ici, c'est que ce pur sentiment de classe qui, lui aussi, implique le consentement à l'abaissement de la France, refuse, lui aussi, d'en convenir, mais s'acharne à nous expliquer que la réoccupation du Rhin, l'installation d'une anti-France à la frontière pyrénéenne, la destruction d'une forteresse française au Sud-Est de l'Europe ne sont nullement contraires à l'intérêt de notre nation. C'est tout juste s'ils ne nous prouvent pas qu'elle ne s'en trouve que plus forte...

Julien Benda conclut :

Ce continuel mensonge que la plupart des partis sont obligés de s'imposer en ce qui regarde la question de la guerre fait que leurs déclarations m'apparaissent sur ce point dépourvues d'intérêt.

*

Thierry Maulnier, quelques jours après Julien Benda, écrit dans *Combat* (novembre) :

Laissons de côté les deux sentiments simples qui se sont mêlés et parfois affrontés dans l'immense majorité de nos concitoyens : d'un côté l'amour de la paix, l'horreur de la guerre, l'horreur plus grande d'une guerre incertaine et mal préparée ; d'un autre côté, le souci de l'honneur français, de la sécurité et des alliances de la France, de ce qui pouvait rester à la France des avantages diplomatiques et stratégiques acquis en 1918.

Il est certain que d'autres idées ont déterminé alors les attitudes de très nombreux Français :

A l'extrême-gauche l'idée que l'occasion était favorable pour mettre un terme aux succès des régimes dictatoriaux, pour assurer aux démocraties une victoire diplomatique et peut-être militaire, pour provoquer l'effondrement des systèmes totalitaires, pour anéantir l'ennemi de la Russie soviétique et du marxisme, pour assurer peut-être le triomphe de la révolution soviétique dans l'Europe entière.

En revanche, une des raisons de la répugnance très évidente à l'égard de la guerre, qui s'est manifestée dans des partis de droite pourtant très chatouilleux quant à la sécurité nationale et à l'honneur national, et même très hostiles, sentimentalement, à l'Allemagne, est que ces partis avaient l'impression qu'en cas de guerre, non seulement le désastre serait immense, non seulement une défaite ou une dévastation de la France étaient possibles, mais encore, une défaite de l'Allemagne signifierait l'écroulement des systèmes autoritaires qui constituent le principal rempart à la révolution communiste, et peut-être la bolchevisation immédiate de l'Europe. En d'autres termes, une défaite de la France eût bien été une défaite de la France ; mais une victoire de la France eût été moins une victoire de la France que la victoire de principes considérés à bon droit comme menant tout droit à la ruine de la France et de la civilisation elle-même.

Il est regrettable que les hommes et les partis qui, en France, avaient cette pensée, ne l'aient pas, en général avouée.

■

Le tout est à verser au dossier de la Bassesse des Partis. Bassesse qu'il n'est pas si aisé d'expliquer. Bassesse sur laquelle il faudra bien que l'on s'interroge quelque jour plus avant — soit que nous exigions des Partis plus qu'ils ne peuvent nous donner ; soit que les problèmes dont il s'agit se trouvent véritablement si *difficiles* que le mensonge soit encore le plus sûr moyen de les approcher, soit encore...

J. P.

L'AIR DU MOIS

IL NE FAUT PAS COMPTER SUR NOUS

Cette fois-ci la honte a été si forte que le plus distrait l'a sentie passer. D'ailleurs, personne ne la nie. Mais les uns disent qu'elle était inévitable ; et les autres n'avaient rien fait pour l'éviter. Ce n'est pas moi qui vais les départager. J'en parle sans parti pris. Je ne sais pas distinguer entre ceux qui ont décidé de l'humiliation, et ceux qui l'avaient préparée — entre ceux qui ont trahi les promesses de la France, et ceux qui avaient rendu la France trop faible pour qu'elle ne fût pas conduite à se trahir. Les pacifistes ont fait le lit du conquérant. Soit. Mais les belliqueux leur ont donné un bon coup de main. Tous d'accord, bien entendu, pour nous accabler maintenant de conseils. Les Ministres, les Percepteurs, et jusqu'au Président de la Société des Gens de Lettres nous prient de devenir de meilleurs Français : plus unis, mais plus travailleurs ; plus intelligents, mais plus généreux ; par dessus tout, prolifiques et prêts à tous les dévouements. Je regrette de le dire (mais je le dis fermement), il ne faut pas compter sur nous.

Je passe sur le ridicule des bons conseils. Le moins qu'il en faille dire est qu'ils ne sont pas efficaces. Nous sortons d'en prendre. Nous avons grandi dans les Unions pour l'Action Morale. On nous menait voir le Dimanche les Grandes-Têtes-Vertueuses de l'époque : Poincaré-la-Probité, Briand-le-Pèlerin-de-la-Paix. A chaque nouveau scandale, on évoquait — avec quelques larmes — l'Austérité démocratique. L'on n'a jamais tant parlé d'honneur que durant la chienlit de l'après-guerre. Les Moralistes nous disent encore que toute Démocratie exige, du haut en bas de l'échelle, la vertu des citoyens. C'est une affirmation imprudente : car, s'il est naturel d'en conclure qu'il faut supprimer le vice, il est à la fois plus naturel et plus expédient d'en conclure qu'il faut supprimer la Démocratie.

Si les bons conseils sont inefficaces, c'est peut-être qu'ils se contredisent, car enfin si nous devenons plus intelligents, nous serons moins travailleurs ; plus unis, nous serons moins ardents ; plus sages, moins généreux ; et plus prudents, moins prolifiques. Peu importe, on nous sert le tout pêle-mêle. Comme s'il fallait aux donneurs de bons conseils avant tout se décharger de je ne sais quel devoir — et nous mieux faire entendre la seule chose qu'ils n'osent pas toujours nous dire : c'est que si tout va mal, c'est notre faute.

Ce n'est pas notre faute.

Car nous sommes précisément, nous n'arrêtons pas d'être ce qu'attend de nous une démocratie libérale, individualiste, pacifique. C'est l'État qui nous invite aux partis, à la division, à la différence. C'est à lui de changer, non pas à moi. Puis, il est enfantin de voir dans la société un contrat de bonnes volontés, un assaut de gentillesses. Non, c'est chose plus grave et plus mystérieuse ici que l'autorité. L'on commence à le savoir ; qui veut l'*éprouver*, qu'il interroge sa révolte particulière, et découvre comme elle répond aux desseins de l'État. La Nation a ses droits, qui ne sont pas seulement ceux de la force. Elle les outrepasse et leur manque à la fois quand elle se fait plaindre, quand elle pleure et veut nous faire pleurer, quand elle nous appelle à l'aide. Il y a dans la qualité qui fait le citoyen je ne sais quoi d'étrange et presque d'insensé — un oubli, un don, une flamme — qui ne s'apprend pas encore dans vos livres. Et je ne sais après tout si le fou, l'obscur, le réfractaire n'est pas plus près d'y atteindre que le sage et le prudent.

Au fait, il y a là un point qui nous touche de plus près.

L'on accuse volontiers la littérature, — et la *N. R. F.* en particulier — d'être un nid de réfractaires. Il se peut. Je n'en sais rien. Mais je sais qu'il est de l'honneur du réfractaire, d'*abord*, qu'il ne se voie pas encouragé. Il est peut-être admirable, il est certainement courageux de refuser le service militaire. Je suis content qu'Alain existe, et Giono. Mais si l'État va chercher Alain pour en faire un Ministre de la Guerre, fût-ce sous prétexte de lui redresser les idées, il a tort. D'abord parce qu'Alain fera un mauvais Ministre. Et puis parce que les objecteurs à venir seront déshonorés : on les soupçonnera de guigner quelque place. Or notre Démocratie n'a jamais cessé d'encourager ses révoltés, de les décorer, de les nommer Ministres — quitte à leur donner de bons conseils.

Je dirai plus précisément ma pensée. Je ne sais si Baudelaire est sain ou malsain. Je ne sais s'il faut le recommander aux familles, et aux généraux. Peut-être l'État est-il sage quand il met Baudelaire à l'ombre. Ce n'est pas mon affaire. Mais s'il est pour cet État une attitude absurde, c'est celle qui consiste à prier Baudelaire (avec quelques larmes) d'écrire désormais ses poèmes à la gloire de la famille.

Assez de conseils ! Et que l'État tâche donc de faire son métier comme Baudelaire fait le sien. S'il commence demain par les décisions *capitales* qui s'imposent, ce n'est pas ici qu'on lui marchandera une admiration, si je puis dire, technique.

JEAN PAULHAN

LES POLITICIENS DE L'ART

Si je vous comprends bien, *Oronte*, la civilisation d'une époque aurait pour mesure sa faculté de produire des œuvres d'art, du moins d'y être sensible. Une société de coupe-gorge comme l'Italie du xve siècle, où César Borgia perçait de flèches un homme fixé à un poteau pour amuser les dames de sa cour, mais où l'art brille, figure pour vous un âge hautement civilisé. En revanche, la Suisse qui fut l'une des premières à connaître les droits de l'homme, mais où la sensualité de luxe fut toujours modeste, vous semble un pauvre monde. D'une manière générale, le respect de la morale, au sens commun de ce mot, vous apparaît le propre des primaires, cependant qu'en faire fi signale l'homme évolué. Chose curieuse, vous ne la violentez pas dans votre vie privée, y observez, paraît-il, la justice. Chacun a ses faiblesses !

On me dit que personnellement vous êtes peu artiste, plutôt vulgaire, que vos fanfares en faveur de l'art sont un moyen de vous offrir à peu de frais un titre de patriciat. C'est possible, mais ne me choquerait point. Exalter une vertu n'implique nullement qu'on la possède. Sénèque chantait la pauvreté, dont il était dénué.

Ce que je voudrais savoir, c'est à quel signe vous reconnaissez cette « élite », dont vous parlez sans cesse et qui serait liée, selon vous, à l'existence de l'art ? quel papier de tournesol vous permet de statuer, avant toute épreuve (sinon c'est trop facile), que celui-ci en est, celui-là non ? Votre réponse est vague, comme chez vos maîtres Bourget, Carrel, Maurras. Je crois pourtant la discerner ; si je me trompe, vous me reprendrez :

l'élite, pour vous, est liée à l'idée de classe. Dois-je dire combien ce critérium, peut-être valable jadis quand la classe était chose fermée, s'évanouit de nos jours où tout le monde y peut entrer avec de l'argent ; combien il est hardi d'assimiler nos marchands de fonte ou de boîtes de sardines, voire de moins parvenus, aux princes de la Renaissance dont on peut, en effet, admettre que leur goût suscita les Raphaël et les Vinci ? Il n'en est pas moins habile d'essayer de nous faire croire que le maintien de vos avantages est lié à l'intérêt de la culture et que votre campagne, au fond toute politique, est à base esthétique. Le malheur, *Oronte*, est que personne n'est dupe.

JULIEN BENDA

DISCOURS OFFICIELS

J'en ai entendu beaucoup en Amérique. Ils m'ont rappelé trois mots :

Le premier est de Gide : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. »

Le second est de Swift : « Tout panégyrique contient une infusion de pavots. »

Le troisième est de moi-même : « Ne jamais écrire une phrase telle qu'on puisse ensuite s'écrier : « En avant la musique ! »

J. B.

LE CERCLE CARRÉ

C'est un défaut commun aux intellectuels d'indiquer des solutions idéales sans se préoccuper d'en chercher les moyens, et même en se refusant à en accepter les moyens.

Ainsi l'un voudrait sauvegarder la liberté de pensée ; et il est partisan d'un régime socialiste. Est-il si certain qu'il le dit qu'on peut étatiser l'économie et laisser libres les opinions ? S'est-il préoccupé de savoir si vraiment les deux choses ne sont pas liées au point qu'une main mise de l'État sur un domaine en entraîne une autre sur le domaine suivant, et ainsi de suite ? S'est-il demandé si l'essor de la liberté intellectuelle à la Renaissance n'a pas été favorisé par la multiplication des banques, la liberté des échanges, enfin la naissance du régime capitaliste ? N'a-t-il pas constaté que chaque progrès du socialisme s'accompagnait de restrictions de tous ordres ? D'ailleurs est-il possible de faire du bien aux autres avec leur consentement ? Non. Il faut user de contrainte ; vous ne pouvez pas prendre à quelqu'un son argent si vous lui laissez

le droit de critique, car alors tout est à recommencer ; vous ne pouvez pas supprimer la prostitution, l'usure et le reste par la persuasion. L'idéal évidemment serait de n'intervenir que juste ce qu'il faut, et pas plus. Ainsi de tolérer l'erreur et de combattre l'ignorance. Qui ne voit que la frontière entre l'ignorance et l'erreur est tout de suite franchie dès qu'on sort des éléments ?

Paris est plein d'hommes intelligents et généreux qui veulent assurer la paix du monde en la proclamant, concilier les intérêts des patrons et des ouvriers en les faisant entrer en conversation, maintenir la France au rang de grande puissance tout en refusant d'avoir des enfants, résister à Hitler tout en désorganisant la défense nationale, renforcer l'État tout en renversant les ministères, prendre des décisions énergiques et des mesures de salut public en consultant les électeurs, rassembler les hommes sans distinction de nationalités, de classes, de races, de métiers, d'aspirations, etc.

Comment s'étonner qu'un pays d'ancienne et riche culture comme la France soit alors gouverné par des maquignons et suivant les procédés de marchandage et de finasserie bien connus sur les champs de foire ? Eux au moins, ces maquignons, ont une connaissance précise des réalités puisqu'il s'agit de leurs propres intérêts, de leurs propres ambitions. Don Quichotte ne pouvant faire de politique, il faut bien que ce soit Robert Macaire.

Il serait bon que les intellectuels, avant de prendre parti sur toutes les grandes questions politiques, commencent par administrer quelques choses ou gouverner quelques hommes. Si étrange que cela puisse paraître, le système athénien du tirage au sort pour la répartition des charges publiques était (dans une démocratie) plus fructueux que celui de l'élection, car ce dernier écarte les plus dignes et leur interdit par suite tout contact avec les réalités. Ce contact nous aurait épargné beaucoup de « pétitions », d' « appels », de « manifestes », ou bien les aurait fait prendre un peu plus au sérieux.

JEAN GRENIER

LETTRE DE BELGIQUE.

L'amitié française était pour les Wallons un état de repos. Amitié française : nous parlions ainsi, un peu parce que Barrès régnait quand le parti de la France se manifesta plus activement chez nous, vers 1905, devant les premiers succès flamin-

gants ; un peu par pudeur, parce qu'un sentiment plus passionné que l'amitié ne se déclare pas facilement dans notre froide province ; un peu aussi, peut-être, par calcul plus ou moins conscient, parce que nous admettions encore que la raison prévalait en politique, et parce que nous voulions faire croire aux Bruxellois et à nous-mêmes que nous n'avions pour la France qu'une « amitié » qui ne pouvait pas nous aveugler sur les intérêts belges : autrement, quand nous réclamions l'alliance militaire ou économique, on nous aurait reproché de faire du sentiment. Or, il fallait attendre la Sarre, l'Anschluss, les Sudètes, pour qu'on pût faire valoir que le sentiment n'est certes pas un facteur moindre que l'économie dans la vie des peuples.

Nous vivions dans l'amitié française comme dans une certitude confortable. Elle nous fournissait, en politique, une règle supérieure, facile à comprendre en toute circonstance, et qui nous guidait en ligne droite. Le parti français, parti non déclaré, non représenté au Parlement, est le seul qui ne se soit pas contredit en vingt ans. Les socialistes ont été pour l'Anschluss quand Vienne et Berlin étaient socialistes ; les conservateurs furent contre Poincaré, par crainte uniquement de la concurrence de l'industrie lourde allemande, quand il occupa la Ruhr et voulut l'incorporer à l'économie franco-belgo-luxembourgeoise ; les communistes et certains catholiques n'eurent pas assez d'injures pour l' « *impérialisme* » français (cet impérialisme qu'on a vu à Munich). Ceux qui pensaient que la lutte de la France et de l'Allemagne n'était pas terminée, et que là se trouvait, par-dessus les questions sociales, le grand danger du siècle, ceux-là seuls peuvent se donner, dans la crise actuelle, la pauvre consolation d'avoir jugé juste et avec constance.

Aujourd'hui, l'amitié française est un combat intérieur de tous les jours. Elle a tous les jours à vaincre en nous-mêmes et à se confirmer. Ce n'est pas parce que la France vient de subir une grande défaite : en 1916, la chute de Verdun aurait bien pu détourner de la France certains associés qu'on appellerait plutôt des parieurs, elle ne lui aurait pas fait perdre un ami ; au contraire, l'infortune d'un grand pays passionne davantage ces patriotismes extérieurs, ces dévouements des races sœurs au delà des frontières. S'il ne s'agissait que de la forteresse tchécoslovaque perdue, de l'influence ruinée en Europe centrale, du prestige militaire effondré, il n'y aurait pas de drame : seulement de la douleur, et la certitude que la France se relèvera vite.

Le drame, c'est de ne plus voir la France. L'image que nous nous étions faite d'elle ne se retrouve plus. Nous sommes obligés, tous les jours, d'écarter toutes les fausses théories, tous les articles de journaux, toutes les déclarations officielles qui nous présentent la contre-façon de *notre* France, qui s'interposent, nous voulons le croire, entre son vrai visage et nous. Est-ce nous qui nous trompions ? Est-elle toujours là, cachée seulement par ce carnaval des tromperies, des lâchetés et des impuissances ? Nous ne doutons pas d'elle. Mais, pour ne pas douter, dans cette tentation où défilent tous les jours plus de démons cracheurs de mensonges qu'il n'en vint à Saint-Antoine, nous avons besoin d'une ferme discipline.

Un des exercices, quasi-religieux, qui nous servent à essayer de voir clair à travers ces apparences infernales, c'est de vaincre notre besoin de maudire et de récriminer. A quoi bon ? Les sincères voient bien l'étendue du malheur ; les autres sont décidés à ne pas voir. Quant aux ministres qui ont signé la reddition, soit qu'ils l'aient acceptée par calcul, en hommes de parti pour qui tout valait mieux que l'alliance russe, soit qu'ils aient été contraints par des fautes accumulées avant eux, et qu'ils aient simplement manqué de génie en face d'un maître chez qui sont portées au degré du grandiose de très vulgaires qualités de maquignon, — dans tous les cas, châtiment justifié ou non, ils sont promis à cette rapide disparition des hommes moyens que leur malchance a confrontés avec un événement trop grand pour leur taille.

Un autre exercice, c'est de nous efforcer à l'objectivité en nous rappelant que nous sommes présumés neutres, que nous n'étions pas exposés avec autant de certitude au danger de guerre, qu'en tous les cas ce ne sont pas nos régiments qu'on aurait lancés au passage du Rhin et à l'assaut de la ligne Siegfried. A vrai dire, nous admettons mal que cette neutralité — (et qu'aurait-elle duré s'il y avait eu guerre ?) — doive nous obliger au silence. Nous répugnons à convenir que la chose française ne soit pas la nôtre, et que nous avons à garder une discrétion d'étrangers quand nous voyons trébucher la France. Ceux d'entre nous surtout qui ont combattu cette neutralité déclarée en 1936, qui ont dénoncé comme une erreur la rupture de l'accord militaire franco-belge, et plus encore ceux qui, en outre, ont fait la guerre de 14 et croient l'avoir faite pour la France aussi, ceux-là ne peuvent pas s'astreindre au silence bien élevé à quoi d'aucuns trouveront que nous aurions bien pu nous tenir.

Les hommes de la frontière ne sont pas les plus aptes à la juste appréciation d'une négociation avec l'Allemagne. Il est clair que nous ne pouvons concevoir la situation comme elle est vue de Paris ; l'angle est tout différent ; le danger allemand nous surplombe de trop près pour que notre perspective n'en soit pas faussée. Et puis il reste, bien entendu, à nous répéter que nous ne savons rien, que l'homme de la rue ignore les causes et les vues profondes du jeu diplomatique, puis encore et surtout que devant un drame humain comme celui de l'abandon des Tchèques il faut d'abord présumer et respecter une double douleur.

Ainsi préparés, non sans bien des sursauts et des révoltes, est-ce que nous arrivons enfin à reconnaître, dans les réactions des partis, dans les journaux, dans les conversations de la rue ou les lettres reçues ce qui pour nous était la France ? L'avions-nous formée de notre seule imagination, cette France de raison capable de déraison héroïque, cette simple et cette souriante, dont la finesse à la Jeanne d'Arc devait dérouter les grosses astuces des autres, cette élégante, cette miraculeuse, cette habituée à côtoyer les goufres et soudain, quand le sentier va manquer, à les franchir sur un pont d'arc-en-ciel ?

Hélas ! toutes ces beautés ne nous sont pas restituées. Ce que nous arrivons à distinguer, à force de scruter la France à travers ce tourbillon des atrocités et des grimaces, voici — c'est déjà beaucoup : c'est peut-être que les actions, les inactions et les réactions françaises, dont fut tissée la tragédie, s'expliquent par des faiblesses qui sont bien à la France, que nous lui connaissons, et que nous aimions parce qu'elles lui appartenaient. Ne la retrouvant pas dans son excellence, nous apaisons du moins notre angoisse en la reconnaissant à ces infériorités qui faisaient partie d'elle-même et que nous comprenions dans notre attachement.

Car Jeanne d'Arc déjoue les embûches avec la clairvoyance et la malice françaises, mais elle y tombe aussi avec la candeur française. Elle est femme de tête, mais elle est femme ; et c'est par la vanité qu'elle succombe, s'il est vrai, comme elle s'en accuse, que c'est par son flottant manteau de drap d'or qu'un soldat anglais put la saisir en pleine course et la désarçonner... Qu'il était difficile à la France de garder sa lucidité, ce soir de juillet où les fusées de la fête achevaient à peine de descendre, où les lumières des galas n'étaient pas éteintes, où Versailles, Bagatelle, l'Élysée et l'Opéra bruissaient encore du passage royal ! C'est ce soir-là, dans l'exaltation de l'alliance et l'ivresse

d'avoir étalé ses trésors les plus splendides, — ô le manteau de drap d'or ! — c'est exactement ce soir-là que le peuple français put lire dans ses journaux, parmi quelques colonnes d'épilogues sur le velouté au kummel, les poupées incroyables, les malles de soieries dédicacées par Herriot, une courte information suivie de quelques commentaires satisfaits : la nouvelle que l'Angleterre, avec l'accord du gouvernement français, enverrait à Prague un enquêteur qui pourrait devenir un arbitre.

Ainsi, sans s'inquiéter de savoir qui était cet aimable enquêteur, sans observer qu'on ne remet pas le sort d'un peuple et de l'Europe à un expert unique, sans relever que cet expert unique appartenait aux milieux germanophiles, la France se confie à l'initiative de son alliée. Cela du moins n'est pas laid ; c'est anormal, comme tant de choses en cette année d'aurore boréale et de taches solaires à leur maximum cyclique, mais ce n'est pas honteux. Et ce côté de candeur, de passivité, de facilité à se laisser manœuvrer, nous le reconnaissons dès lors à chaque geste, à chaque attitude de la France jusqu'à la fin de la crise.

Cette duperie de la « liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes », invoquée par ceux qui nient la liberté de l'individu, représente évidemment le plus magistral exemple de l'exploitation de la crédulité française. Il en est d'autres. Combien de mots ont pris racine dans ce tendre terrain, de simples mots perfides qui s'y sont monstrueusement développés et dont l'ombre étouffe à présent toute vie autour d'elle ! Le mot « idéologie », par exemple. Faire la guerre pour une idéologie ! Pas si sots ! Mais si l'on disait : « pour une idée », les Français s'apercevaient que l'on fait tout pour des idées : la guerre et le travail, les procès et les traités, la danse et la paix. « Idéologie » est une invention du diable, et du plus intelligent des deux dictateurs.

Ainsi, un peu laborieusement, en faisant taire telles accusations soudaines qui se lèvent au détour d'un raisonnement, on s'applique à réduire la crise française à des raisons de faiblesse, de bonne foi trompée, — de féminité. (Si les dirigeants ont agi par machiavélisme, c'est une autre question ; ce n'est pas le visage de M. Daladier qu'il s'agit de retrouver, il est présent et inchangé sur l'écran des cinémas ; c'est celui de la France.) On s'applique ainsi, quand on est dans une ville wallonne, le dos tourné à la frontière allemande, qui n'est qu'à vingt minutes de voiture, et qu'on a devant soi tout le Sud, dix mille kilomètres d'empire français — cet empire français qu'on

invoque si souvent depuis deux mois comme une consolation magnifique et facile, et qui ne serait plus rien s'il n'y avait plus, au-dessus de ses immenses territoires, cet ensemble d'idées, cette « *idéologie* » qu'on appelle la France.

MARCEL THIRY

FASCISME ANTIFASCISTE

> Ce coup à notre cœur, c'était l'épreuve. Ce doigt nous a heurtés comme un doigt qui heurte un verre, pour savoir s'il est de verre ou de cristal. Voici le fond de notre angoisse ; chacun de nous a soudain entendu son propre son.
>
> JEAN GIRAUDOUX

Un mot d'ordre absurde est en train de s'accréditer dans toute cette couche de la population : intellectuels sans vocation, radicaux officiels, journalistes, agents de publicité, coulissiers, concierges, dames du monde, intermédiaires et courtisans de toute sorte, — qui à vrai dire ne repose sur rien dans le pays mais qui, pour quelques mois encore, sera vraisemblablement seule à se faire entendre : *Fascisme antifasciste !*

Etes-vous fous ? Affolés pour le moins, et cela se conçoit. Comme, insensibles à l'évidence, vous vous refusez depuis plus de quinze ans à prendre le « fascisme » au sérieux ; comme vous avez attendu, tels des Madrilènes, que ses canons fussent sous vos murs pour y voir autre chose qu'un mythe, ou la 36me « dernière défense du capitalisme », et comme vous n'êtes pas des Madrilènes, mais généralement assez lâches : vous voici forcés de le prendre au tragique.

Sans doute faut-il vous rendre cette justice que moins courageux peut-être, vous n'êtes pas directement des traîtres, comme vos cousins germains du fascisme profasciste. Vous admettez que Hitler et Mussolini imposent leur rythme à toute la vie moderne ; mais vous voulez bien reconnaître que les intérêts de l'Allemagne et de l'Italie ne sont pas nécessairement les vôtres, et vous pouvez en somme, grâce à l'antifascisme de votre « fascisme », faire parade de votre patriotisme. Pour défendre vos intérêts, vous adoptez leurs mœurs.

Je pense que vous n'en avez plus pour longtemps. Mais en attendant, vous risquez de saboter ce pays et de troubler ses esprits d'une façon plus ruineuse encore (vous plus particulièrement, tous les conservateurs de gauche) que ces gens qui

voici plus de quarante ans, confisquèrent à la Révolution française ses vives couleurs pour en faire l'ornement de leur drapeau blanc, symbole de capitulation. A vous comme à eux, presque tout ce qui est national en France, presque tout de la France, reste obstinément étranger[1]. La seule différence, c'est que pour ramener leur Roi de l'émigration, il leur fallait une décoration française, et que pour vous réveiller en fanfare et dans l'incendie d'un sommeil de vingt ans, vous avez recours à des excitants étrangers.

Or qu'y a-t-il au principe du national-socialisme ? Ce vide, ce désespoir et cette humiliation dont, pauvres d'imagination que vous êtes, vous détourniez la tête à l'époque, et que vous vous préparez à présent à vous-mêmes, en bonnes Cassandres que vous devenez. Ce vide se retrouve dans l'Allemagne de 1938 sous forme d'appétit d'espace, ce désespoir dans sa volonté de croire, incomparablement plus grande que sa foi, cette humiliation dans sa frénésie d'humilier. Et qu'y a-t-il non seulement à la source du fascisme italien, mais aussi derrière lui comme une ombre ou comme une fée mauvaise ? Plus encore que les désordres de 1921, les déceptions de 1919 et les lâchetés de 1917 : l'interruption de toute histoire italienne depuis la mort de Cavour. Ces régimes que vous finissez par envier ont beau faire, surarmer, surpeupler, surfaire, ils se fondent comme on disait jadis que se fabriquaient les canons ; autour d'un trou. Et ils conservent vive l'horreur de leur vide.

Or j'entends bien les fêlures de vos voix : mais c'est en vain que je cherche une paille dans les yeux de mes camarades, dans l'âme de mon pays. Vous criez à la crise devant un peuple à ce point heureux qu'il est encore inconscient de l'être. Vous lui citez la misère en exemple, quand il faut lui enseigner à défendre son bonheur, qui est son bien sacré et sa mission sur terre. Pour lui apprendre à vivre, vous lui ôteriez volontiers ses raisons d'exister. Mais qui sait, après tout, si vos rides, vos fards et vos crasses n'ont pas eu leur usage, protégeant depuis près de vingt ans ses joues fermes et tendres comme au premier jour ? C'est peut-être grâce à vous, et à vos flétrissures, qu'il va faire peau neuve.

Jamais en effet les grandes révolutions françaises ne se sont

1. Ce n est pas à dire que le *style* de la pensée de Maurras, la forme *universelle* qu'il prête à sa doctrine, ne soient essentiellement français. N'empêche qu'il a isolé le gallicanisme du catholicisme, et le nationalisme du jacobinisme, attentant ainsi aux deux grandes traditions qui font des Français les derniers représentants du « genre humain » dans le monde, ou du moins en Europe.

faites dans la pénurie, mais dans la surabondance du cœur. Elles sont révélation, bien plus que mutation ; elles naissent en pleine aurore, et non dans l'incendie. Nos moments d'histoire, et ils sont prodigieux, ne viennent pas du sursaut de déclassés, fussent-ils hors ligne, chômeurs, anciens fils du peuple, mais de l'entrée dans l'action d'un peuple alors d'autant plus actif qu'il est, au repos, essentiellement bourgeois. Nous n'avons pas, comme l'Allemagne de 1933, usée jusqu'à la corde, à constituer des réserves de guerre, mais à mobiliser les richesses restaurées et accumulées depuis vingt ans de paix. Qui n'applaudirait à votre antiparlementarisme, si vous n'étiez vous-mêmes plus parlementaires que nature ? Que penser de votre xénophobie, quand vous cessez de parler, de penser en français ; de votre antisémitisme, à vous qui êtes nés avares, inassimilables et déjà humiliés ? Ne nous cherchez pas trop comme là-bas de boucs émissaires, car nous pourrions nous mettre nous-mêmes en chasse, et vous trouver peut-être. La force de nos soldats, comme de nos citoyens, ne vient pas de leur indifférence à la mort, mais de l'amitié que Dieu ne cesse de leur porter, autrement dit de leur amour de la vie. Et ce n'est pas à vous, qui vivez en fantômes, qu'il appartient de nous apprendre à vivre et à mourir.

Dans vos calculs parfaits et médiocres, vous n'oubliez qu'une chose ; c'est que si la France paraît souvent éteinte lorsque les Français se contentent d'être heureux, elle n'est jamais si radieuse que lorsqu'ils se tournent vers leur face d'ombre pour sauver leur bonheur. Ce que l'on appelle salut public en France n'est pas la destruction, mais l'engrangement, la mise en commun de toutes les richesses privées. C'est le baptême national de ce qu'il y a de fécond dans chaque individu.

Cependant, prenez garde. Il y a toujours eu révolution lorsque les Français se convertissent à la France. Et ils s'y convertissent d'autant plus volontiers que leurs dirigeants passent à l'étranger, soit pour lui ouvrir les portes, soit pour l'imiter.

A. M. PETITJEAN

SOCIOLOGIE

C'est une magnifique propagande qu'un wagon. On aime les patries et les partis politiques qui les font telles dont les wagons sont invitants — n'importe où, sur des ravins, très loin du temps et de leur point d'attache, par un grand vent sur des lisières de morte frondaison noire. Ce train a un seul wagon de troisième et c'est l'Italie qui fournit, et il faut convenir

qu'elle bat le record en fait d'angélisme — ce mylordisme où Milan excelle — et de carpettes bleu-vert et de suave élasticité du corps intégral d'aluminium flexible. On monte, et ce luxe qui est de Biffi à cinq heures de l'après-midi et qui est populaire se continue, tandis qu'on descend et que d'affreux sapins s'inclinent sur ces roches rouillées décontenancées.

Vallorbe.

Ont été accrochés à l'avant quatre wagons français résolument sordides bien que modernes, puisqu'ils sont de ce nouveau modèle entièrement conçu en fer en vue des accidents. Je ne sous-estimerai pas l'hommage qu'il convient de leur rendre. On y pénètre avec une sorte d'horreur, car l'accès en est caverneux, roulant et difficile. Cependant vite ils s'humanisent dès que des populations rurales et de villes fières — Mouchard, Andelot, Dôle — y prennent place, eux et leur accent, qui est du Téméraire, et aussi leurs politesses qui sont de pastilles qui s'échangent comme cela doit se faire en société, *car le wagon est une société.*

*

Oui, on s'abuserait si l'on croyait que ces grands trains internationaux sont dispensés de rendre hommage au passé qu'ils effleurent quand ils touchent — c'est la comptabilité des compagnies qui sainement l'exige — un de ces points sensibles de l'histoire dont la géographie est l'espace. Tout devient immédiatement bourguignon, et ce n'est pas pour rire : c'est terriblement significatif. Oui, comme hier, à Charolles, quand le compartiment s'est subitement rempli et que des enfants en bas âge, très bas âge, tous férocement individualistes, retraçaient psychanalytiquement la préhistoire.

Ce fut d'abord une petite fille qui avait un regard bien au-dessus de son intelligence, qui avait un petit nez, une petite frimousse d'impératrice de navire à tête de monstre, qui se mit à beugler comme un remorqueur norvégien parce que sa sœur qui avait les mêmes traits, mais nullement le droit de les avoir — déjà une sotte emprise de patronage l'avait sophistiquée — voulait lui arracher une poupée qui ne lui appartenait que de droit.

Ensuite ce fut un autre trait. Il y avait en face de moi un petit garçon vraiment très petit. Il avait une idée derrière la tête, et depuis très longtemps, et il se couvrait la tête pour éviter de me regarder. Qu'est-ce qu'il pensait ? Il tenait une petite boîte chaude dans sa main. Qu'est-ce qu'il préméditait ?

Au bout de deux heures — qu'est-ce qu'on vit par la fenêtre ?

des poules, sans toit, mais sûres d'un retour, au milieu d'un champ, des statues à la Vierge et de Vercingétorix, des méandres, des oies, la lune, l'obscurité de plusieurs tunnels — tout d'un coup je le vis faire un geste. Il avait d'en dessous de sa pèlerine ouvert le couvercle de cette boîte. Et il offrait. Oui, il s'était passé dans sa tête ce jugement : si l'on est *en société* et qu'on ait une boîte (par exemple du menthol ou du réglisse) on doit offrir. J'étais l'ami de choix, le compagnon discerné, mais il ne voulait pas me le laisser paraître. Alors ce geste infiniment retardé, mais subit et très digne, de toute la verticalité de sa province, qui est pays, je vous en prie, avec une histoire et une civilisation-civilité que peuvent envier l'Europe et toutes les Espagnes.

Je ne savais que devenir. J'avais des doigts douteux. Je balbutiai, mais en vain (c'est Paris qui m'a rendu si sottement timide) : tout le wagon avait des doigts non seulement douteux mais rouillés et embrennés et âprement avides et la boîte fut décortiquée en un instant.

Nous devînmes de grands amis tous et toutes pour toujours. Ah ! on croit.

A Laroche-Migennes, où on attelle deux locomotives à la place de deux autres, et cela nécessite cinq minutes pendant lesquelles on entend déjà les éditoriaux du soir de la Capitale se crier, j'allai faire les cent pas. Je vis qu'ils craignaient que je perdisse le train ; et ils demeurèrent dans cette appréhension devenue persuasion à peu près jusqu'à Paris. J'avais été platement au wagon-restaurant.

A l'arrivée, je leur servis de portefaix ; mais ils ne me regardaient plus ; ou je les confondais avec d'autres. C'est si joyeux, si libre, si doux, l'arrivée. On prend l'autobus (on a encore des tickets) comme si ce moyen de locomotion était d'aucun rapport avec l'héroïcité des lieux de milliers de kilomètres que vous venez de faire. La concierge vous dit : « Oui, il y a le gaz. L'électricité n'est pas encore passée. Et puis quelques imprimés que je n'ai pas fait suivre à Monsieur. »

Les clefs tournent lentement. Trois fois. Tout est en ordre. C'est exquis d'avoir un asile en ce monde, où rien ne peut vous déranger. Des dictionnaires, une mythologie (nordique aussi) : tout sous la main. Un instrument, du rhum, de l'alcool à brûler. Des allumettes ? Non. Il faut descendre au bureau de tabac et tout de suite causer. Et puis on rencontre des copains, et c'est fini.

CHARLES ALBERT CINGRIA

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Doorn. L'ex-empereur Guillaume II fait à l'Association des Travailleurs une spirituelle causerie sur l'origine du baldaquin.

Paris. Paul Valéry, inaugurant le Congrès de chirurgie fait l'éloge de la main « par quoi l'humanité s'oppose à la nature ».

Berlin. Les services de diligences sont rétablis par décret : les postillons, vêtus à l'ancienne mode, joueront de la trompe.

Londres. L'on s'arrache les œuvres de W. E. Hickson, auteur d'un vers cité par M. Chamberlain (*tenter encore, tenter toujours*). Elles sont médiocres.

Cristobal. L'observation des marégraphes révèle que l'isthme de Panama est soumis à un mouvement de torsion, provenant de la dérive des deux continents américains.

Tokio. D'après la *Tokyo Gazette,* tous les socialistes et objecteurs, condamnés depuis 10 ans, ont reconnu leurs fautes et demandent à servir dans l'armée impériale.

Limoges. Au Congrès de la natalité, M. Marc Rucart déclare : « On nous parle de houille noire et de houille blanche. Nous parlons de houille rouge. »

Berlin. D'après le Professeur Hermann Bauch (*Nouvelles bases pour la recherche de la race*) « il n'est nullement prouvé que les non-Nordiques ne puissent s'accoupler aux singes. »

Le Caire. Au pied des colonnes de l'Ahzar, René Guénon, complètement islamisé et renonçant au monde, étudie les commentateurs du Coran.

Stamboul, 10 nov. Le président Kemal Ataturk, qui avait chassé les Grecs, proscrit l'alphabet arabe, et remplacé le fez par la casquette, meurt d'une cirrhose du foie.

Berlin. Pogroms dans toute l'Allemagne. M. Rosenberg, d'accord (dit-il) avec Hitler, annonce la prochaine disparition des Eglises catholique et protestante.

New-York. Le speaker O. Wells ayant imité la voix du président Roosevelt, la transmission de la *Guerre des Mondes* de H. G. Wells provoque de graves paniques.

Stockholm. On souhaitait que la Tchécoslovaquie obtînt le Prix Nobel de Littérature : il revient à la Chine, sous l'espèce de l'Américaine Pearl Buck.

Paris. Mort du philosophe Léon Chestov.

Munich. Tous les objets d'art appartenant à des Juifs sont confisqués et déposés dans les Musées nationaux.

Paris. M. Claude Farrère, dans une lettre au *Figaro,* accuse les RR. PP. Jésuites de puiser à Moscou leur inspiration.

Londres. « Si la Chine était anéantie, dit (à peu près) M. Chamberlain, les capitalistes anglais auraient encore la tâche honorable de reconstruire une Chine japonaise. »

Paris. Fargue, Supervielle et Mary étaient candidats au Prix de poésie de la Ville de Paris : c'est M. André Dumas qui l'a obtenu.

New-York. Par décision du maire, M. La Guardia, ce sont des policiers israélites qui assureront la garde du Consulat allemand.

LES LIVRES

I. La Poésie.

HUBERT DUBOIS : *La neige et les blés* (Journal des poètes, Bruxelles).

Beaux vers, un peu froids, mais d'une grande largeur de conception et où la pensée s'accorde avec le mouvement : *A cet instant ravi d'où renaissent les mondes...*

MELOT DÛ DY : *Jeu d'Ombres* (Denoël).

Plaisir et douleur, jeux du monde,
Avec un poète au milieu...

Dans ses chansons énigmatiques, où l'on devine tout ce qui lie et délivre, Mélot du Dy ne craint-il pas de faire de ces jeux un jeu d'ombres trop charmant ?

GEORGES HERMENT : *Déluges* (Préface de Pierre Reverdy).

Il y a dans ce livre une part de « mots en liberté », à laquelle le lecteur peut rester étranger. Mais parfois il découvre le courant et la découverte l'émeut.

CHARLES PLISNIER : *Sacre* (Corrêa).

De la grande poésie belge, ni très sacrée, ni très sacrilège.

II. Romans et Récits.

LUCE AMY : *Anna, premier Visage* (Grasset).

Un début. De la fraîcheur, de la grâce, de la naïveté même, sur un thème un peu trop fragile et un peu trop littéraire. Et, bien entendu, quelque gaucherie et des traces d'influences assez nettes. Moins une œuvre qu'une charmante promesse.

C. J. ODIC : *Conquête* (Corrêa).

Moins brillant, par endroits et à d'autres plus *brouillé* encore, que l'*Ombre à la Barraquer* : mais deux ou trois pages parfaites, sombres, ardentes, réelles et « pourtant » pleines de fantaisie, qui autorisent encore les plus grands espoirs.

MARIE THÉRÈSE BODART : *Les Roseaux* (Corrêa).

Un authentique tempérament de romancière : sombre, tendu, puissant — qui faute d'usage s'exerce parfois dans le vide.

JACQUES CHRISTOPHE : *Une âme à Dieu* (Plon).

L'on n'aime pas seulement, dans cette « vie d'un frère, par sa sœur », la délicatesse et l'émotion, mais une rare et juste sobriété.

CÉSAR FAUXBRAS : *Antide ou les banqueroutes frauduleuses* (Flammarion).

« Roman peut-être philosophique », annonce l'auteur. — Satire peut-être facile, mais certainement agréable, des mœurs politiques françaises.

III. Essais, Critique.

CLAUDE MAURIAC : *Introduction à une Mystique de l'Enfer* (Grasset).

Claude Mauriac aborde avec beaucoup de bonne volonté un sujet redoutable. C'est Jouhandeau le sujet. Ceux qui ne connaissent pas Jouhandeau le liront avec fruit.

DIVERS : *Ebauche d'un Musée de la Littérature* (Denoël).

Sorti du papier, des documents, des archives, le Musée de 1937 y retourne provisoirement. L'intérêt de cette contre-épreuve est justement de vérifier dans quelle mesure il est possible de *visualiser la littérature.*

SAINTE-BEUVE : *Correspondance générale,* t. III (Stock).

M. Bonnerot poursuit son travail modeste et monumental, qui nous révèle un Sainte-Beuve infiniment plus *digne* que nous ne l'eussions cru. — La littérature occupait environ 90 % de sa vie.

IV. Sciences politiques et sociales.

N. BERDIAEV : *Les Sources et le Sens du communisme russe* (N. R. F.).

Rejoint les conclusions que l'on peut tirer de la propagande soviétique actuelle. Lénine c'est Pierre le Grand ; la 3e Internationale c'est la 3e Rome de jadis — c'est-à-dire un instrument de politique nationale.

MAXIME GORKI : *la Culture et le Peuple* (E. S. I.).

Cette série d'articles écrits au jour le jour constitue le document le plus extraordinaire qui ait jamais paru sur la psychologie de la Révolution russe, et sur les rapports entre la Russie et le bolchevisme.

BERNARD SHAW : *Soviétisme et Fascisme* (F. Aubier).

Marxistes qui voulez accomplir une Révolution parfaite, lisez donc les Fabiens. Quant à vous, les fascistes, vous n'êtes que des communistes manqués.

LÉNINE : *Cahiers sur la Dialectique de Hégel* (N. R. F.).

Cahiers de Lénine de 1914.... Lénine utilise Hegel à peu près comme Pierre le Grand se servait des constructeurs de vaisseaux hollandais.

MARCEL WILLARD : *La défense accuse* (E. S. I).

Les révolutionnaires font devant les tribunaux le procès de la société : Blanqui, Marx, Liebknecht, etc. L'auteur en tire des conseils : ne pas donner de renseignements, ne pas signer de procès-verbaux, tout subordonner à la défense du parti, prendre l'initiative de l'attaque.

KROPOTKINE : *L'entr'aide* (Costes).

Réédition. Entr'aide étudiée (contre Darwin) parmi les animaux, les sauvages, les barbares, les cités médiévales, les villageois et les ouvriers de nos jours. Les observations de l'auteur en Sibérie font de la première partie la plus intéressante et encore utilisable.

V. Les Revues, et les Journaux.

Dans *le Figaro,* Duhamel mène une vigoureuse campagne contre toute espèce de « Sedan intellectuel ».

Singulière indécence : *Candide* traite Montherlant de « littérateur réformé ». Or, si Montherlant est réformé, c'est des suites de ses blessures de guerre.

Dans *Volontés* nº 11, *Actif-France,* par Pelorson, qui réclame des architectes, et non plus des gérants.

Devant la dureté des temps, *Vendredi* procède à des confrontations, renonce à son nom de guerre, et s'appellera *Reflets.*

Galtier-Boissière conte avec verve et gentillesse, dans le *Panier de Crabes*, l'histoire du *Crapouillot* qui est demeuré fidèle, depuis 1915, à certain esprit de débourrage de crâne. (Mais plus d'une campagne a vieilli, et les marchands de canons sont aujourd'hui pacifistes.)

Mmes Eunice Morgan Schenk et Margaret Gilman ont découvert à Rouen la première version imprimée du *Voyage* et de l'*Albatros*, de Baudelaire (*The Romanic Review*, oct.)

SPECTACLES

A la COMÉDIE-FRANÇAISE, le *Testament du Père Leleu*.

L'interprétation des Comédiens-français ne rend ni la truculence de ce fabliau macabre, ni l'ivresse rabelaisienne de la langue : ce français explosif prend un air de patois. Mais l'œuvre demeure intacte.

Aux AMBASSADEURS : *les Parents terribles*, de Jean Cocteau.

Maladresses, ficelles, personnages frelatés, pastiche de Bernstein ou de Bataille. Cette salade n'en crée pas moins, par instants, un climat tragique.

Au GYMNASE : *Adam*, de Marcel Achard.

La rivale de l'héroïne était donc un homme ! L'on s'en aperçoit à onze heures, et l'intérêt s'éveille aussitôt. Mais la pièce finit à onze heures et demie. Trop vite.

Dans un admirable *A propos du 11 novembre* lu à la COMÉDIE-FRANÇAISE devant les Anciens Combattants, Giraudoux a dit, entre autres choses : « Nos morts sont morts pour rien, si les vivants vivent pour rien. »

Au THÉATRE DES ARTS, un Karel Capek très durtanisé ne voit à opposer, dans l'*Epoque où nous vivons*, que le pacifisme assez animal d'une mère aux forces de guerre.

Au CASINO DE PARIS, la nouvelle revue contient un sketch (stupide), de Maurice Chevalier et une expérience de chimie lumineuse, qui évoque les gouaches de Michaux.

En décembre

A la galerie Paul Rosenberg : Braque, jusqu'au 10 décembre. Ensuite, Picasso.

A la bibliothèque Doucet, à partir du 10 décembre : *Violons d'Ingres* (dessins d'écrivains, lettres de peintres).

Au Théâtre Pigalle, le 6 décembre, la troupe de Sylvain Itkine présentera la *Pasiphaë* de Montherlant.

Au Collège de Sociologie (15, rue Gay-Lussac) le 13 décembre, Georges Bataille parlera de la *structure des démocraties*.

Ambroise Vollard annonce, pour la fin de cette année et l'année prochaine, trois œuvres d'André Suarès en chantier depuis plus de onze ans : *Passion*, *Pasiphaé* et *Cirque*. Illustrations de Rouault et de Picasso.

L'on entendra Paul Claudel, André Suarès, André Gide, au « Quart d'heure de la N. R. F. » (*Radio 37*, tous les mardis à 21 h. 45).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME LI (JUILLET-DÉCEMBRE 1938)

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

Chez Grasset

DE MONTHERLANT

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE

Pour faire suite à SERVICE INUTILE et au CHANT FUNÈBRE POUR LES MORTS DE VERDUN.
Collection " Le Trentenaire " . . . . 20 fr.

BEL BONNARD, de l'Académie Française.

LE BOUQUET DU MONDE

Impressions de voyage et dépaysement de l'illustre écrivain. 40 fr.

ANCIS CARCO, de l'Académie Goncourt.

ENVOUTEMENT DE PARIS

Illustré par RENÉ JACQUES de 112 photos.

Les secrets et les confidences de Francis Carco sur son inspiration littéraire.
Dans la présentation de " Les Vraies Richesses " de Jean Giono . . . . 60 fr.

LAUDE MAURIAC

INTRODUCTION A UNE MYSTIQUE DE L'ENFER

L'œuvre de Marcel Jouhandeau. . . . . 18 fr.

ÉLIX TIMMERMANS

PIETER BRUEGEL, *roman.*

La vie mouvementée et l'œuvre du grand peintre flamand. Un vol. in-8 écu, couverture en couleurs. 40 fr.

. DE VILLEFOSSE

CONSTRUCTION DE PARIS

L'histoire prestigieuse des plus célèbres monuments de Paris . . . . 50 fr.

. LENOTRE, de l'Académie Française.

EN FRANCE JADIS

Comment vivaient les Français.
Collection " La Petite Histoire ", 8 hors texte. . . . 21 fr.

Vient de Paraître :

MARIE DUJARDIN

—

Un de bonne famille

ROMAN

Le milieu social est celui d'une bourgeoisie confortablement rentée. Plus encore qu'ailleurs, les hommes et les femmes y suivent sans révolte le chemin battu d'un conformisme qui leur dicte leurs attitudes en face de chaque événement quel qu'il soit, du plus futile au plus tragique. Quelques-uns pourtant entendent l'appel de l'aventure ; mais le plus souvent leur désir d'évasion se satisfait de quelques écarts anodins, et à aucun moment ils ne se libèrent du harnachement de leur prétentieuse médiocrité.

Antonin Meximieux, « un de bonne famille », est de ces velléitaires. Son histoire et celle de ses partenaires, minutieusement contée scène après scène, geste après geste, n'est pas écrite à l'usage des lecteurs pressés qui lisent trois lignes à la fois. L'intérêt principal du récit est dans la minutie même d'une observation impitoyable qui ne laisse rien échapper des « contradictions » de la société bourgeoise.

UN VOLUME IN-16, 384 PAGES........................ **15 fr.**
40 exemplaires pur fil Lafuma numérotés à .... **40 fr.**

Vient de paraître

ELSA TRIOLET

BONSOIR THÉRÈSE

Roman

Un volume .... 18 francs

Bonsoir Thérèse... est un roman pour poètes. Mais c'est aussi un roman pour amateurs d'histoires, d'histoires d'amour avec des femmes de rêve, d'histoires criminelles où dans les couloirs d'hôtel le voyageur s'arrête tout à coup parce que du sang coule sous une porte, d'histoires où la misère du monde paraît avec un visage sale et des mains crispées.

Bonsoir Thérèse... est un livre que nous devons à la Radio. Cette petite phrase prononcée un soir dans un dancing, des miliers de gens l'entendirent sur le fond sonore du Jazz. Une femme qui, dans la solitude, écoutait battre son cœur, l'entendit anssi.

Bonsoir Thérèse..., doit à cette origine magique, un accent de nouveauté, une douceur déchirante, un attrait inexplicable. C'est un livre chaud, brûlant, où l'amour promène ses mains douces sur des visages charmants; un livre cruel, on y voit du sang sur les pierres, le crime dans la nuit des rues : un livre envoûtant, il a le pouvoir des romances fatales, la fraîcheur de l'eau sur des paupières brûlées.

CHARLES BRAIBANT

LE SOLEIL DE MARS

Roman

Un volume de 320 pages .... 21 francs

L'auteur du **Roi Dort** (Prix Renaudot) nous donne ici le premier volume d'une trilogie, C'est un roman complet, le roman d'un enfant frappé dans sa sensibilité par une révélation prématurée ; c'est aussi une peinture vigoureuse de la France d'avant-guerre : livre audacieux, mais sain et dru, qui prête à la discussion mais qui repose sur un amour robuste de notre vieille terre, de ses coutumes, de sa langue.

19, rue Amélie, PARIS-7e — ÉDITIONS DENOËL

MARIANNE

...lie actuellement

Le nouveau roman

de

QUEENA MARIO

Un Meurtre à l'Opéra

évocation historique de

JEAN GALLOTI

Mlle DE FONTANGES OU LE DERNIER PÉCHÉ

---

les leaders de

JEAN AJALBERT, ALAIN, ANDRÉ BILLY
JEAN CASSOU, MARC CHADOURNE, COLETTE
DUHAMEL, LUC DURTAIN, LEON-PAUL FARGUE
...AN GIONO, FERNAND GREGH, ABEL HERMANT
EDMOND JALOUX, MAURICE MAGRE, VICTOR
...ARGUERITTE, ANDRÉ MAUROIS, MONTHERLANT
PAUL MORAND, MAC ORLAN, ROSNY AINÉ
PAUL VALÉRY, etc...

et ses chroniques régulières de

...ORGES AURIC, PIERRE BÉNARD, HENRY BIDOU
PIERRE BOST, PAUL CHADOURNE, GEORGES
DE LA FOUCHARDIÈRE, RAMON FERNANDEZ,
YVES GANDON, MEZZANINE, etc...

...ARIANNE publiera incessamment

LE CŒUR ET LES AILES

Grand roman de GABRIEL VOISIN

nrf NOUVEAUTÉS

« LES ROMANS FANTASTIQUES »

JACQUES SPITZ

L'HOMME ÉLASTIQUE

N VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE . . . . 20 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

L'Homme élastique est, jusqu'à présent, la fiction la plus hardie de Jacques Spitz. Cette s, en effet, l'humanité ne joue plus un rôle passif : elle détruit elle-même un des traits i la définissaient. Aucun rapport n'est possible entre les goûts d'un géant et ceux d'un iputien. Le docteur Flohr, en trouvant le moyen de faire varier la taille des hommes, a nis en cause toute notre civilisation. Sa fille observe que « les valeurs esthétiques furent premières à souffrir » ; ne sont-elles pas justement la moins égoïste de nos conquêtes ? Plus franchement que les autres romans fantastiques de Jacques Spitz, celui-ci s'achève nc en conte philosophique. Car l'auteur a eu l'habileté de nous livrer successivement le ırnal du savant et les mémoires d'Ethel Flohr : après avoir suivi les implacables progrès la découverte nous en mesurons ainsi les conséquences pittoresques et tragiques.

RENÉ LALOU, *Les Nouvelles Littéraires*, 13-8-38.

Beaucoup des trouvailles de M. Jacques Spitz sont marquées d'un humour froid... Il ressort que le monde où nous vivons est un endroit peu sûr. C'est une idée qui, hélas ! ous est familière. Il est bon que, de temps en temps, un habile auteur nous en délivre et le sse passer au rang des saines distractions en la transférant du plan politique et social ı plan cosmique et biologique. MARTIN MAURICE, *La Lumière*, 19-8-38.

M. Jacques Spitz dont on commentait voici peu de mois, cette extraordinaire *Guerre des Mouches* publie aujourd'hui, toujours dans le genre fantastique, un roman de la même eine, j'allais dire d'une égale invraisemblance — si nous n'étions pas accoutumé, à tout tendre de l'ingéniosité des hommes, — et en tout cas d'une aussi captivante étrangeté.

PIERRE PARAF, *La République*, 25-8-38.

... Dans sa manière de présenter ses inventions diaboliques, M. Jacques Spitz est surtout ı humoriste. A tel point qu'on se demande parfois si tout son plaisir et tout le but qu'il xe à ses travax n'est pas de ridiculiser l'homme, comme quelqu'un qui prendrait une particulière jouissance à voir tomber un homme sur le chemin duquel il aurait multiplié les nbûches. Par là, Jacques Spitz porte quelques ressemblances avec Swift.
Mais toutes choses sont dites, dites avec esprit, finesse, brio. Le lecteur y prend un vif aisir... SYLVAIN ROCHE, *Vendredi*, 2-9-38.

M. Jacques Spitz m'a converti aux romans d'anticipation qui m'avaient toujours nuyé... Les personnes qui auraient honte de se distraire à de telles inventions burlesques euvent se dire qu'elles sont le masque de la sagesse elle-même. Quant aux esprits frivoles, ı nombre desquels nous désirons fermement nous ranger, ils s'amusent de bon cœur une forme d'humour aussi neuve, et de cette logique cocasse.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 22-9-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

ROBERT BOURGET-PAILLERON

CONQUÊTE
DE
LA BOURGOGNE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE............... 21

EXTRAITS DE PRESSE

... Roman pénétrant qui dénote une grande connaissance de la v provinciale, et une exacte psychologie de ses habitants.

Revue des Deux Mondes, 15-6-38.

Un chef-d'œuvre de composition... l'intrigue se noue et se dénou sans nous laisser languir un seul instant.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 10-7-38.

Si je voulais recommander à des étrangers une peinture exacte d mœurs françaises, je désignerais ce livre sans hésiter : la vie provi ciale des Parisiens, la vie citadine des provinciaux, ce qui demeu dans la petite bourgeoisie, de timidité, d'avarice, d'humanité pou tant, ce qui glisse en elle sous le souffle de l'esprit nouveau, de tol rance et de bohême, M. Robert Bourget-Pailleron le peint en trait décidés, et en couleurs exactes.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 21-7-38.

M. Robert Bourget-Pailleron qui s'est distingué dès ses premier livres, par des dons remarquables de conteur, accède tranquillemen à la maîtrise.

FRANÇOIS PORCHÉ, *Le Jour*, 4-8-38.

Il y a dans le dernier roman de M. Bourget-Pailleron, *Conquête d la Bourgogne*, tout un monde de petits bourgeois et des silhouettes qui en passant, se gravent dans la mémoire.

FRANÇOIS DE ROUX, *L'Intransigeant*, 19-10-38.

Avec *Conquête de la Bourgogne*, M. Robert Bourget-Pailleron vient de réussir un des plus brillants récits d'une carrière de conteur-né.

J.-P. MAXENCE, *Gringoire*, 4-11-38.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

rf NOUVEAUTÉS

PHILIPPE ERLANGER

LE RÉGENT

ı VOLUME IN-OCTAVO SOLEIL, sous couverture illustrée. **25** fr.
. exemplaires numérotés sur pur fil.......................... **70** fr.
exemplaires numérotés sur alfa réservés aux « *SÉLECTIONS* .*ARDANCHET* ».

EXTRAITS DE PRESSE

Livre... vraiment impartial et dont la forme est brillante.
ANDRÉ BELLESSORT, *Candide*, 5-5-38.

Peut-être est-ce un des charmes de ce livre... que d'avoir ıdu hommage à celui qui... doutant de Dieu, se montra lulgent et sympathique à l'humanité.
PIERRE PARAF, *La République*, 7-3-38.

Livre remarquable.
HENRY BIDOU, *L'Europe Nouvelle*, 21-5-38.

Qu'on lise ce récit... on y prendra le plus vif intérêt et on ouvera dans ces pages fort brillantes bien des sujets de méditation.
PIERRE LA MAZIÈRE, *Messidor*, 20-5-38.

Un récit... haut en couleurs, où le sujet est constamment miné, où la vie toute chaude fait oublier les papiers morts.
GEORGES GIRARD, *Le Figaro*, 28-5-38.

M. Erlanger a eu l'ambition — et je l'en félicite — d'atındre une vérité humaine.
LUCIEN DESCAVES. *Le Journal*, 19-6-38.

Tous les efforts de la diplomatie du prince ont tendu à l'étaissement d'une paix durable... L'essentiel du beau livre de . Erlanger est de le faire voir.
JEAN HÉRITIER, *Courrier Royal*, 9-6-38.

Le Régent sort singulièrement grandi de l'étude extraordiıirement vivante et solide que vient de nous donner M. Erıger.
GEORGES CHARENSOL, *Le Matin*, 31-7-38.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

PIERRE BRISSON

DU MEILLEUR AU PIRE

(A TRAVERS LE THÉATRE)

UN VOLUME IN-8° SOLEIL.......................... 25

EXTRAITS DE PRESSE

... Certes les premières pages du volume ne démentent pas la réputation sévérité que l'auteur s'est acquise, mais, ayant à choisir entre quelques centai d'articles, il a pensé sans doute que les plus réussis étaient ceux qui concernai les bonnes pièces, aussi se présente-t-il à nous plutôt sous l'apparence d'un psyc logue que d'un pamphlétaire... Si *Du Meilleur au Pire* nous donne maintes oc sions d'admirer le psychologue, le polémiste ne se fait pas oublier et les mots ne les formules frappantes abondent...

G. CHARENSOL, *Les Nouvelles Littéraires*, 15-1-38

Le livre de Pierre Brisson observe la vie moderne « à travers le théâtre ».

JEAN LEFRANC, *Le Temps*, 18-1-38

Engageons tous ceux que l'amour du théâtre habite à lire *Du Meilleur au Pi*

PIERRE LOISELET, *Vendémiaire*, 1-2-38

Il faut beaucoup d'amour du théâtre pour être un critique dramatique. Et faut encore savoir défendre cet amour. Et finalement, l'exprimer. M. Pie Brisson possède ces qualités où brillent le talent et le courage d'esprit. On est h reux de les saluer dans ce nouveau recueil qui marque brillamment la continu de son effort. GÉRARD BAUER, *L'Epoque*, 3-3-38

Ces tableaux de théâtre forment un impitoyable et véridique réquisitoire talents dramatiques de ces deux dernières années. D'inoubliables silhouettes comédiennes boursouflées, de veules comédiens, traversent ce « mémoire », précie nerveux, savoureux, sanguin, spirituel, cruel ou enjoué — et qui sera utile t jours à consulter sur les mœurs de notre temps.

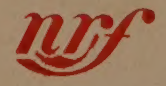
ALBERT FLAMENT, *Le Jour*, 11-3-38

M. Pierre Brisson est de ces critiques que les maniaques du théâtre, que ces m niaques, dis-je, accusent de nuire au théâtre, par sa sévérité. Dieu merci ! No le possédons, cet intrépide, cet impeccable ! Savourez son style dru, direct, vig reux ; son vocabulaire charnu ; le mouvement impétueux de ses paragraphe Il y a du Molière, en lui. C'est le goût de Molière, qui lui donne des nausé devant les fadeurs, la poésie précieuse, la diction ampoulée...

ROBERT KEMP, *La Liberté*, 15-4-38.

ŒUVRES
de
SIMENON

L'HOMME QUI REGARDAIT PASSER LES TRAINS
LES DEMOISELLES DE CONCARNEAU
LES TROIS CRIMES DE MES AMIS
LES RESCAPÉS DU "TÉLÉMAQUE"
LE TESTAMENT DONADIEU
LES CLIENTS D'AVRENOS
LA MAUVAISE ÉTOILE
TOURISTE DE BANANES
LE BLANC A LUNETTES
LES SŒURS LACROIX
LA MARIE DU PORT
CHEMIN SANS ISSUE
QUARTIER NÈGRE
LES SEPT MINUTES
CEUX DE LA SOIF
LE LOCATAIRE
LONG COURS
LES SUICIDÉS
45° A L'OMBRE
M. LA SOURIS
LES PITARD
LE SUSPECT
L'ASSASSIN
FAUBOURG
L'ÉVADÉ



Pour paraître prochainement :

CHEZ KRULL
LE CHEVAL BLANC
LE COUP DE VAGUE
LES INCONNUS DANS LA MAISON
LE BOURGMESTRE DE FURNES